

Sicilia Archeologica



**Rassegna periodica di studi, notizie
e documentazione edita dall'Ente
Provinciale per il Turismo di Trapani**

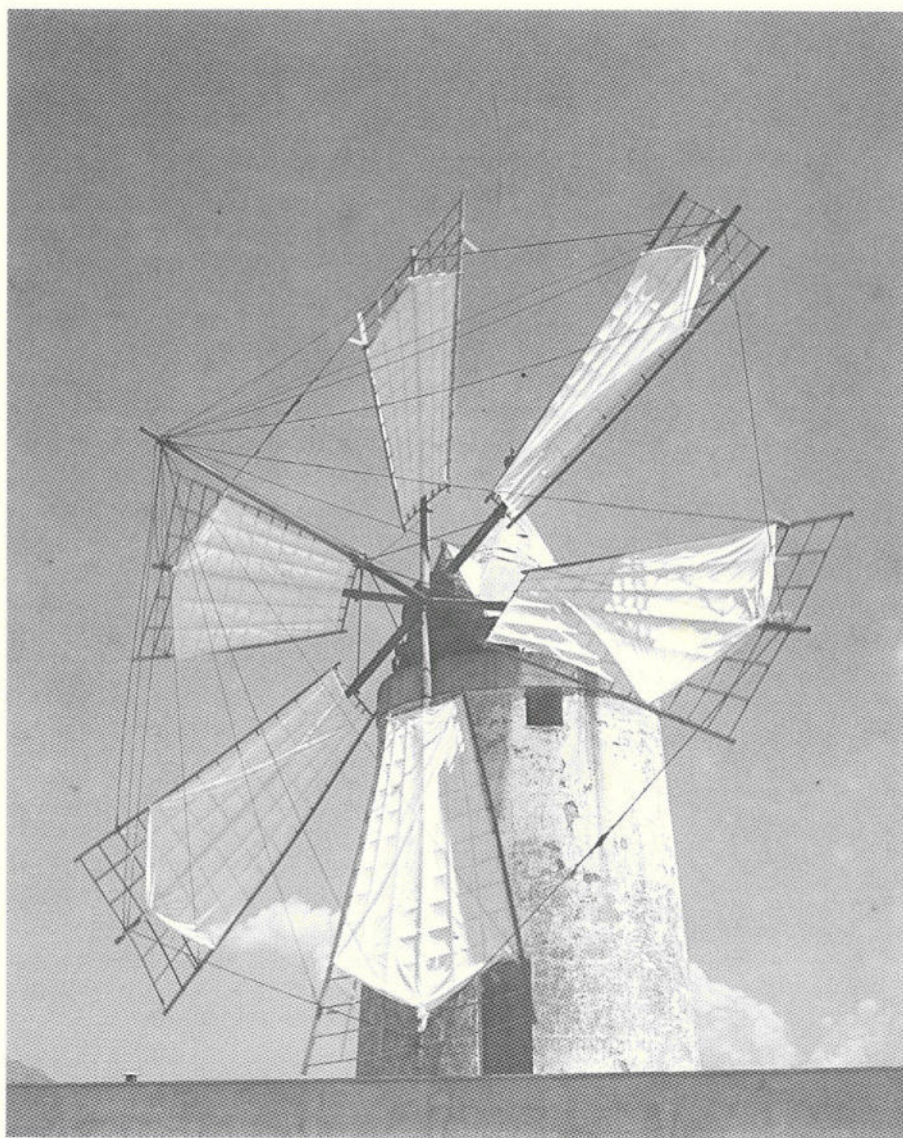
44

Anno XIII

Ente Provinciale per il Turismo di Trapani

Visitate la Provincia di Trapani

TRAPANI
*La città delle saline
e dei mulini a vento.*



Sicilia Archeologica

Rassegna periodica di studi, notizie e documentazione edita dall'Ente Prov.le Turismo di Trapani

Direttore:

Enzo Costa
Presidente E.P.T. Trapani

*

Direttore Responsabile:

Vincenzo Tusa

*

Redattore Capo:

Arcangelo Palermo

*

Direzione, Redazione e Amministrazione: Ente Provinciale
Turismo - Corso Italia - 91100 Trapani - Telefono (0923) 27273

«Sicilia Archeologica» è una palestra di incontro di uomini e di idee in un clima di obiettività e di libertà. Gli articoli firmati esprimono le opinioni scientifiche dei rispettivi autori e non impegnano che la loro personale responsabilità.

Una copia L. 4.000

Abbonamenti: Per l'Italia annuo L. 10.000 - Per l'Esteri annuo
L. 12.000 - Sostenitore annuo L. 20.000.

Pubblicità: in nero: 1 pag. L. 500.000; 1/2 pag. L. 300.000
a colori: 1 pag. L. 800.000; 1/2 pag. L. 500.000

«SICILIA ARCHEOLOGICA» è in vendita nelle Librerie CIUNI e
FLACCOVIO (Palermo) e PONS (Trapani).

**Per gli abbonamenti fare remessa a mezzo assegno postale o
bancario intestato all'Ente Provinciale per il Turismo di Trapani:
Corso Italia - 91100 Trapani.**

Spedizione in abbonamento postale - Gruppo IV - 1° semestre 1981

Tutti i diritti di riproduzione sono riservati

Manoscritti e fotografie, anche se non pubblicati, non si restituiscono.

Printed in Italy

Fondatore Gaspare Giannitrapani

Banco di Sicilia

Istituto di Credito di Diritto Pubblico
Presidenza e Amministrazione Centrale in Palermo

Patrimonio: L. 369.095.504.636

Azienda Bancaria e Sezioni speciali per il

Credito agrario e peschereccio, minerario, industriale e all'esportazione,
fondiario, turistico e alberghiero e per il finanziamento di opere pubbliche.

In Italia - Sedi e Succursali:

Acireale
Agrigento
Alcamo
Ancona
Bologna
Caltagirone
Caltanissetta
Campobasso
Catania

Enna
Firenze
Gela
Genova
Lentini
Marsala
Messina
Mestre

Milano
Palermo
Perugia
Pordenone
Ragusa
Roma
S. Agata Militello
Sciacca

Siracusa
Termini Imerese
Torino
Trapani
Trieste
Venezia
Verona
Vicenza
Vittoria

258 Agenzie



All'estero: Filiale a NEW YORK

Uffici di rappresentanza a: Abu Dhabi, Bruxelles, Budapest, Copenaghen, Francoforte sul Meno, Londra, Parigi, Zurigo

Partecipazioni bancarie: A.I.C.I. Holding S.A., Lussemburgo - Italian International Bank Ltd., Londra - Luxembourg Italian Bank, Lussemburgo - Euramerica International Bank Ltd., Nassau - Centro Internazionale Handelsbank A.G., Vienna - Bank of Valletta, Malta - Investment Finance Bank Ltd., Malta - Banco Financiero Sudamericano y Banco de Paysandu «Bafisud», Montevideo.

Anno XIII
n. 44

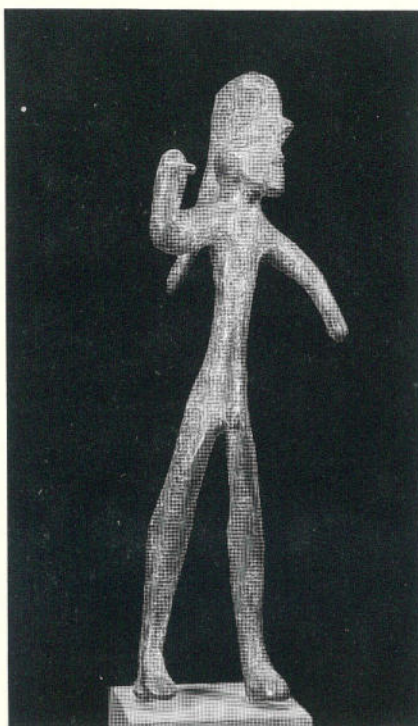
sommario

Jean-Marie Pesez	* Recherches sur l'habitat medieval: fouilles de Calathamet.	Pag. 7
Hans Peter Isler	* Monte Iato, decima campagna di scavo.	» 15
Pietro Fiore	* Alla ricerca di Solusapre.	» 31
Gianfranco Purpura	* Un graffito di nave in un cunicolo delle fortificazioni puniche di Lilibeo.	» 39
	* Graffiti di navi normanne nei sotterranei del Palazzo Reale di Palermo.	» 43
	* Graffito di galera su di un muro delle fortificazioni della Rocca di Cefalù.	» 55
A.J. Parker	* Relitto di una nave del terzo sec. a.C. scoperto a Plemmirio, nei pressi di Siracusa.	» 57
Franco D'Angelo	* Insedimenti medievali in Sicilia: Scopello e Baida.	» 65
Giuseppe Castellana	* Indigeni ad Himera?	» 71

In copertina: «Teatro di Segesta»: IV-III sec. a.C. (Foto A. Belvedere)

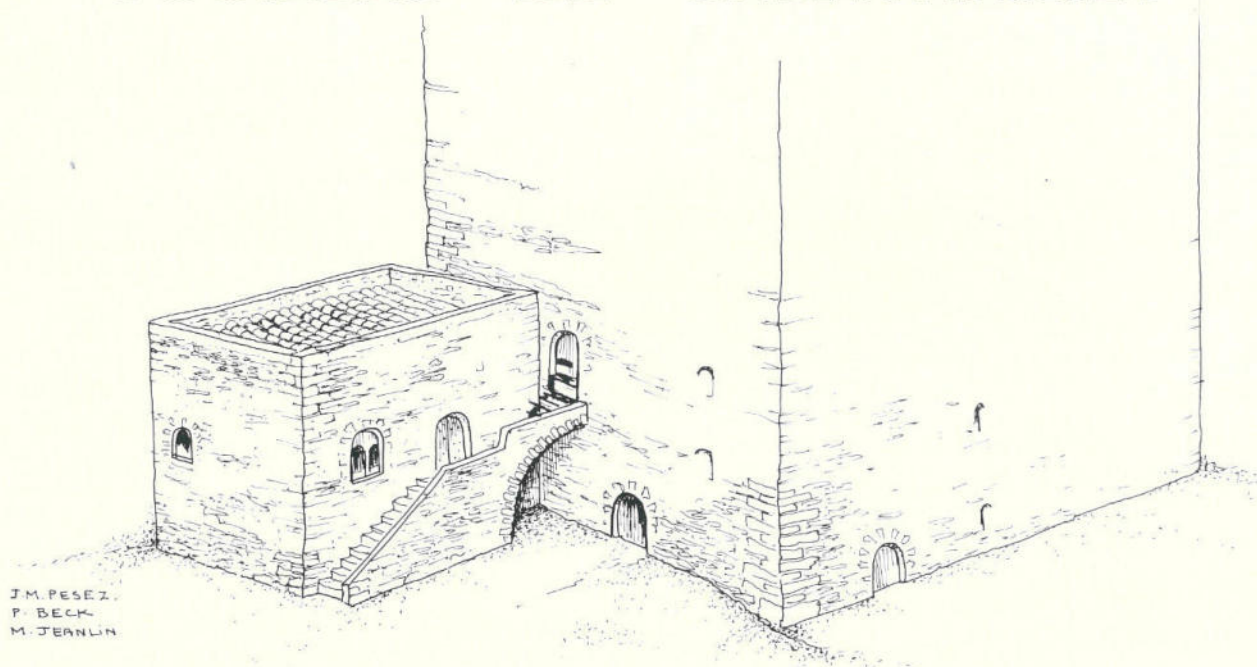
Impaginazione di Arcangelo Palermo

Stampato in Palermo con i tipi della Tipolito Priulla



Guerriero (bronzetto), da Erice
Arte arcaica, inizi VI sec. a.C.

Recherches sur l'habitat medieval: FOUILLES DE CALATHAMET



Essai de restitution des bâtiments 1 et 2

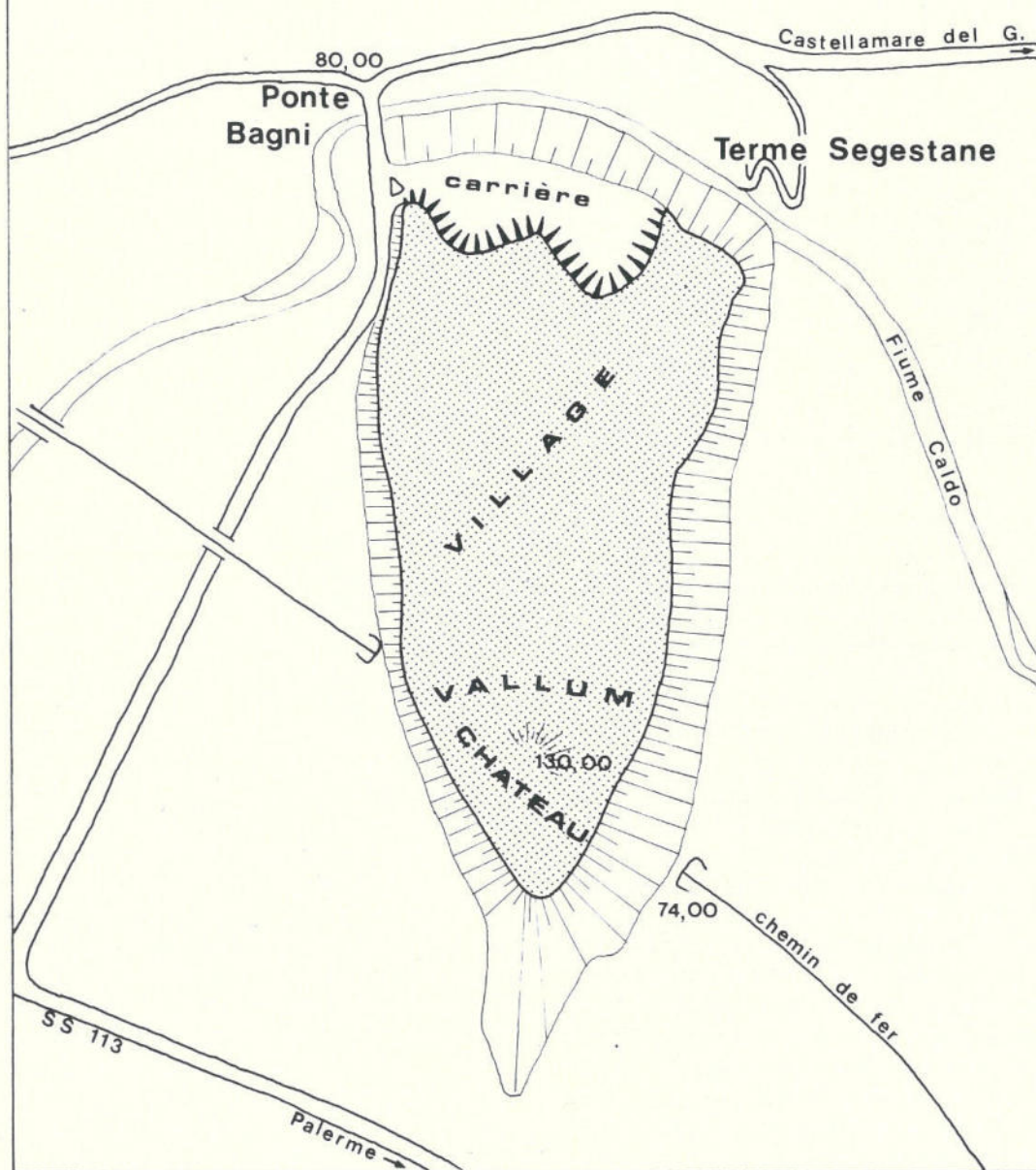
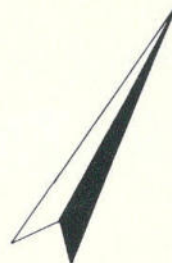
di JEAN-MARIE PESEZ

La recherche archéologique sur le village médiéval en Sicile, commencée avec la fouille de Brucato (1) s'est poursuivie depuis 1978 par la fouille d'un nouveau site, celui de Calathamet près de Calatafimi. L'équipe de recherches franco-italienne (2) est à peu près la même qu'à Brucato, et elle a conservé la même problématique pour aborder cet autre site de village médiéval, c'est-à-dire d'une part l'étude du peuplement et de l'histoire des habitats et d'autre part, la restitution de la culture matérielle de la Sicile médiévale. Calathamet offre d'ailleurs toutes les conditions requises pour répondre à cette double pro-

blématique; il évoque d'assez près Brucato pour autoriser la comparaison, tout en présentant assez de différences pour faire avancer la connaissance. Comme Brucato, le site de Calathamet associe un château et un habitat civil, créant ainsi une agglomération du type *castrum* (*hisn* selon la terminologie des géographes arabes, ou *terra* selon la terminologie médiévale sicilienne); Mais si Calathamet et Brucato ont l'un et l'autre une origine qui remonte aux temps de la Sicile musulmane comme en témoigne l'étymologie, arabe dans les deux cas, la date de l'abandon est à Calathamet sans doute plus précoce d'un siècle; et après les deux premières campagnes il semble bien que l'habitat villageois de Calathamet soit datable

CALATHAMET situation

0 100m



P. Beck

du XIIe siècle et non du XIVe siècle comme à Brucato.

Comme l'ont montré Geneviève et Henri Bresc, Calathamet est l'un des deux sites qui ont au Moyen Âge recueilli l'héritage de Segeste (3). Mentionné pour la première fois en 1093 sous le nom de Château des Bains (ou des sources chaudes) Qal'at al Hammah, latinisé en Calathamet, le site apparaît donc comme un lieu fortifié dès le XIe siècle. Textes et documents du XIIe siècle, Edrisi, Ibn Gubayr, et actes de l'abbaye hierosolymitaine de Sainte Marie de Josaphat, définissent Calathamet comme un *castrum*, une forte «rocca» (Edrisi), un «gros pays» (Ibn Gubayr) et y situent une lignée féodale, une église (Sainte Marie de Calathamet) un marché, une population arabe de vilains, et au pied du site, des bains et des moulins. Au XIIe siècle, Calathamet est en outre au centre d'un vaste territoire agro-pastoral, avec aussi des vignes, des bois, et dans sa dépendance, le port et la madrague de Castellammare. Le déclin, cependant, est précoce et fait suite sans doute aux guerres sarrasines de la minorité et du règne de Frédéric II; au XIIIe siècle ne subsiste qu'un habitat résiduel, tombé sous la dépendance de Calatafimi, au contraire en plein essor.

Au lieu-dit *Ponte bagni*, là où un pont franchit la gorge du fiume Caldo, près des *Bagni Segestani*, s'élève un petit plateau escarpé, un éperon triangulaire dont la pointe est dirigée vers le Sud-Est. C'est sans aucun doute le site de Calathamet; quoique fugaces et dissimulées par une végétation de maquis assez dense et par une topographie confuse, les traces d'une occupation médiévale y étaient évidentes avant le début des fouilles. En particulier, on y trouvait partout de nombreux tessons de céramique médiévale, siculonormande en majorité. Mais le site, dès le stade de la prospection, a paru divisé de façon significative par un accident qui le coupe d'Ouest en Est et isole l'extrémité méridionale de l'éperon: c'est un *vallum* assez marqué, précédé du côté Nord par un fossé moins prononcé et occupé par des éboulis de pierres.

Au Sud du *vallum*, la pointe de l'éperon est dominée par un haut mamelon aux pentes rapides. La céramique est ici plus rare, mais des tranchées récentes datant de la dernière guerre,



Sol de plâtre du bâtiment 2 (éventré par une tranchée).

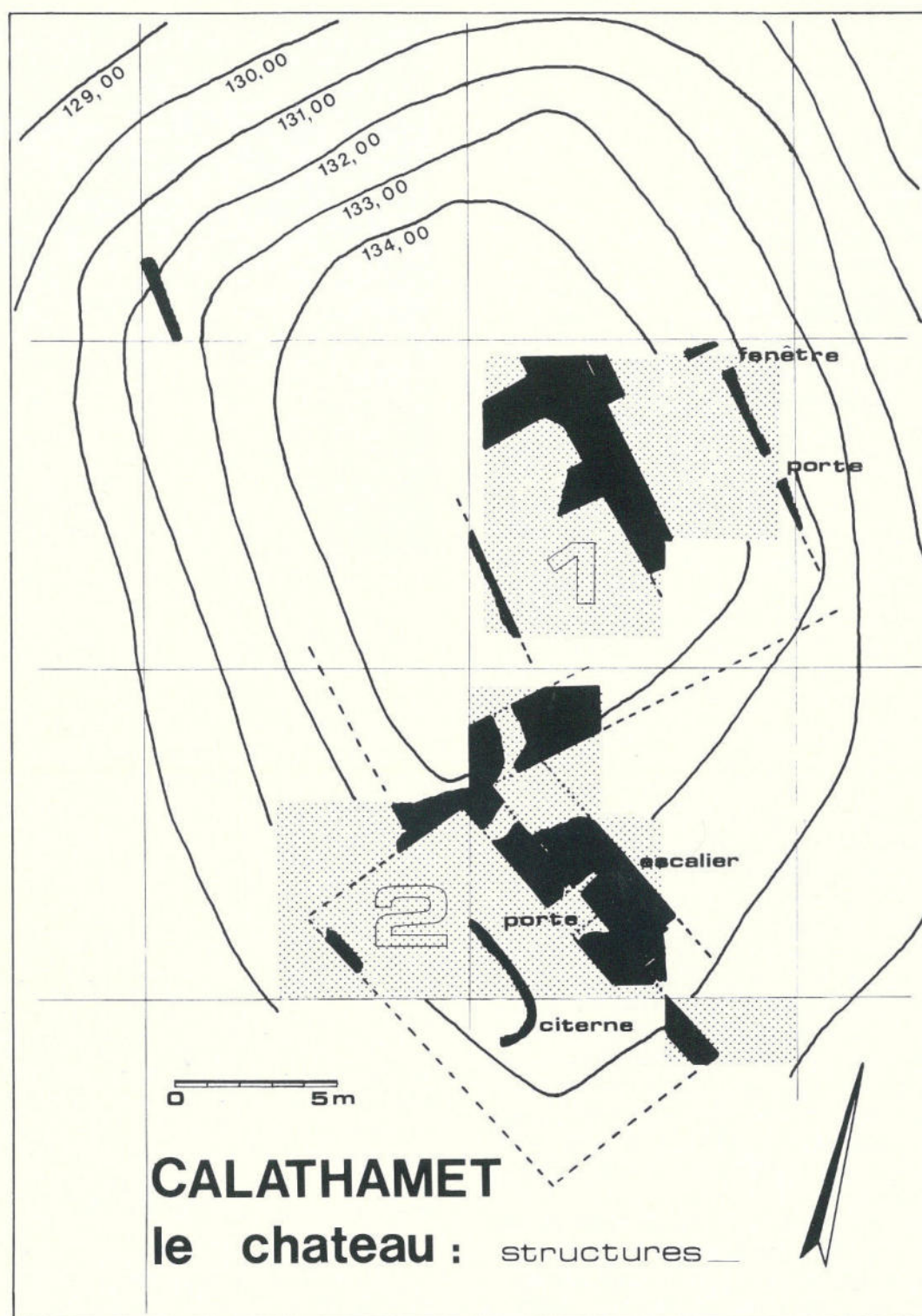
semble-t-il, ont éventré les flancs de la butte et mis en évidence des murs épais, solidement maçonnés.

Au Nord du *vallum* s'étend la majeure partie du plateau, au relief moins accidenté. Les vestiges s'y présentent différemment, sous la forme de concentrations de pierres meubles, mêlées de tuileaux et les trouvailles de tessons sont fréquentes dès que le terrain est un peu ouvert, par le chemin ou par les tranchées qu'on retrouve dans cette partie du site également.

Au cours des deux campagnes de 1978 et 1979, les fouilles ont exploré à la fois les zones s'étendant au Nord et au Sud du *vallum*. Il s'agissait de vérifier l'hypothèse formulée dès la prospection et qui s'appuyait sur la configuration des terrains ou la nature des vestiges et sur les données documentaires qui faisaient de Calathamet un habitat associé à un château. L'extrémité Sud, plus élevée, avait été interprétée comme la zone castrale et le plateau au Nord du *vallum* avait paru conserver les vestiges du village.

* * *

Au Sud du *vallum*, et au point le plus élevé du site, les fouilles ont commencé, de fait, de



mettre au jour un complexe de bâtiments de caractère monumental: les dimensions des édifices et les techniques de construction ne peuvent que désigner un établissement public, aristocratique, sans doute le «château des sources chaudes» auquel Calathamet doit son nom. Le plan topographique qui a été levé de cette partie du site s'interprète assez facilement à partir des résultats de la fouille: il suggère un ensemble de quatre ou cinq bâtiments, orientés Nord-Ouest/Sud-Est ou Nord-Est/Sud-Ouest. Cependant, après deux campagnes de recherches la fouille n'a encore mis au jour, et en partie seulement, que les vestiges de deux bâtiments, l'un, plus vaste et plus puissant, devait dominer de sa masse le vallum et le village (bâtiment 1), l'autre, moins élevé était construit contre le précédent, mais comme sous sa protection et un peu en retrait (bâtiment 2). Un même escalier extérieur desservait les deux édifices.

Le bâtiment 1 avec des murs de deux mètres d'épaisseur, semble avoir mesuré 18 sur 19 à 20 mètres. Il comportait au moins un étage établi sur deux et peut-être trois salles basses, voûtées. L'étage était sans doute le niveau d'habitation principal, à en juger par le caractère monumental de l'escalier qui y conduisait. Le niveau inférieur n'était pourtant pas aveugle: des baies cintrées ouvraient sur l'extérieur ou mettaient les salles en communication. Les sols de ces salles basses semblent avoir été en terre.

Vers le Sud, le mur de ce bâtiment mesure encore quatre mètres de haut: cependant la fouille n'a retrouvé que les structures du niveau inférieur, avec seulement les départs de voûtes, ou les départs d'arc des baies donnant sur l'extérieur (à l'Est). Elle n'a pas encore mis au jour ni le mur Nord, ni la troisième salle basse à l'Ouest (si elle existe).

Le bâtiment 2 n'est pas davantage exploré dans toute son extension et il a beaucoup souffert de deux tranchées qui l'ont éventré en plusieurs points. Néanmoins, et sans doute parce que plus bas que le précédent, il nous est mieux connu: même très abîmé, son sol d'habitation nous a été conservé et on dispose d'informations à la fois sur la base de l'édifice et sur sa toiture. Le niveau d'habitation, inférieur de plus de deux mètres à celui du bâtiment 1, correspond à un sol de plâtre,



Vestiges de l'escalier.

aujourd'hui déformé et craquelé, identifiable cependant, notamment auprès du mur Est et de la porte qui donne sur un palier intermédiaire de l'escalier extérieur. La pièce était-elle voûtée? On a retrouvé en tout cas, les claveaux d'un arc effondré sur le sol de plâtre. Ce qui paraît acquis, c'est que les parois intérieures de la pièce portaient une fresque polychrome peinte sur plâtre. Trop petits et trop rares pour qu'on puisse espérer reconstituer l'ensemble, peut-être un motif géométrique de bandes parallèles, les fragments de cette fresque confirment qu'on a bien affaire à une habitation noble.

Le bâtiment 2 il dont les murs n'ont pas un mètre de large était édifié sur une citerne dont la voûte est encore conservée partiellement. Une canalisation verticale en terre cuite a été trouvée

dans l'angle Nord-Est de la pièce: elle amenait sans doute à la citerne les eaux de pluie du toit. Mais cette canalisation est intérieure à la pièce ce qui suggère sinon un toit en terrasse, puisque la fouille a retrouvé des fragments de tuiles canal, du moins un toit à faible pente et dissimulé derrière le couronnement des façades.

L'escalier, large d'environ 1,70 m., et pourvu d'un garde-corps, longeait la façade Est du bâtiment 2 pour aboutir à une porte qui s'ouvrait sans aucun doute sur la façade Sud du bâtiment 1 au niveau de l'étage d'habitation. A son extrémité supérieure l'escalier était édifié sur une demi-voûte et l'angle de la construction était monté en blocs de tuf, matériau qui, jusqu'à présent, n'a pas été rencontré ailleurs sur le site, où les édifices sont construits en moellons de calcaire compact.

Le bâtiment 2 qui, avec une légère différence d'axe, s'appuie sur le bâtiment 1 a cependant, à un certain moment, été occupé en même temps que celui-ci puisqu'on accédait à l'un et à l'autre édifice par le même escalier. Une destruction brutale semble avoir mis fin à cette phase d'occupation: le sol de plâtre du bâtiment 2 était couvert d'une couche de cendres; une couche d'incendie a été trouvée au-dessus du sol de l'une des salles basses du bâtiment voisin dont les murs sont aussi rubéfiés par endroits.

Cependant, cette destruction ne marque pas la fin de l'histoire du château. Les ruines du bâtiment 1 ont été par la suite relevées: sur les vestiges de l'édifice, détruit jusqu'au dessous de son premier étage, sur la couche de destruction et sur les voûtes effondrées, on a effectué une reconstruction assez sommaire, sans mortier, plutôt rustique, en condamnant, au moins en partie, le rez-de-chaussée remblayé et en limitant l'occupation à l'étage. A ce moment-là, la base de l'édifice était sans doute déjà noyée dans un talus aux pentes rapides dont la topographie actuelle a conservé le profil.

La fouille n'a procuré encore aucune certitude concernant les dates de la première et de la seconde occupation. Peut-être est-il possible cependant de tirer quelques indications du mobilier trouvé dans les couches de remblai et dont on peut supposer qu'il provient des environs immédiats des bâtiments et en tout cas de la zone ca-

strale. La céramique, associée à des carreaux d'arbalète, est homogène et renvoie au XIII^e siècle: elle date sans doute l'occupation la plus étendue et la plus importante. Un seul élément a paru aberrant, une plaque en bronze, armoriée, appartenant peut-être à un uniforme militaire; cette pièce isolée peut dater du XVIII^e siècle et fournir éventuellement une information sur l'époque où furent réoccupées les ruines du bâtiment 1.

Cependant, il s'agit là d'indications trop rares pour ne pas être fragiles. Même les structures sont loin d'être suffisamment connues: leur interprétation reste en partie hypothétique et ne permet pas de répondre à toutes les questions. On a pu distinguer deux bâtiments assez différents par



Bâtiment 1: vestiges d'une des salles basses.

leur mode de construction qui n'ont pas été édifiés à la même date — (le bâtiment 1 est plus ancien) — et qui n'ont pas connu la même destinée (le bâtiment 2 ne semble pas avoir été réoccupé après le Moyen Âge); mais on ignore encore les fonctions respectives de ces édifices, ou la destination des salles basses du plus grand de ces bâtiments.

* * *

Au cours de ces deux premières campagnes les fouilles ont été, au Nord du Vallum, moins développées. Elles ont aussi rencontré une situation offrant avec celle de la zone castrale un contraste surprenant: ici, plus de murs élevés de plus de quatre mètres, plus de constructions monumentales, mais les murs liés de terre et très arasés de

bâtiments très modestes. En revanche, le mobilier, plus abondant et plus varié a procuré quelques éléments de datation plus précis et plus sûrs.

Les fouilles ont porté sur deux de ces concentrations de pierres meubles qui signalent en général les vestiges de bâtiments rustiques aux murs non maçonnés. Et c'est en effet ce qu'elles ont trouvé, mais les restes de ces constructions sont beaucoup moins préservés qu'ils ne l'étaient à Brucato: au mieux, les murs sont conservés sur deux ou trois assises et il est arrivé que sous une mince couche de destruction la fouille n'ait rencontré que le roc en place. Si réduits qu'ils soient, ces vestiges ont leur importance: ils confirment que le plateau a bien été occupé, au Nord du valium, et qu'il l'a été sous la forme d'un habitat rustique. Et si faible que soit dans cette zone l'épaisseur archéologique, elle s'avère suffisante pour caractériser le type de construction auquel on a affaire: des bâtiments probablement assez peu élevés mais construits en pierre et couverts de tuiles-canal. En somme à peu près les mêmes constructions qu'à Brucato: les murs, d'une épaisseur indentique (0,60 à 0,80 m) sont de la même façon hourdés de terre argileuse; seul le module des pierres diffère un peu — à Calathamet les moellons sont plus petits et plus plats — mais il semble bien qu'à Calathamet comme à Brucato ce soit le site lui-même, taillé et excavé, qui ait servi de carrière aux constructions qui s'y sont édifiées.

Il paraît exclu que dans la zone du village le site puisse offrir une épaisseur stratigraphique beaucoup plus importante: néanmoins, il apparaît déjà qu'il sera possible à Calathamet d'appréhender l'organisation de l'espace de cet habitat rustique. Pour le moment, les fouilles ont essentiellement mis au jour deux bâtiments mitoyens, mais sans communication entre eux, deux cellules d'habitat mesurant l'une environ 4 x 6 m et l'autre 4 x 4 m. A l'intérieur on y a repéré des sols en terre voisinant avec des aires empierrées sinon dallées, celles-ci de plan géométrique et légèrement surélevées, peut-être aussi des banquettes de pierres en relation avec ces aires empierrées et ailleurs des escaliers grossièrement taillés dans le roc.

Dans le mobilier procuré par cette zone et qui consiste surtout, mais pas uniquement, en tessons de céramique, on mettra l'accent sur les éléments qui suggèrent une date pour l'habitat de Calathamet: trois monnaies des rois Normands et pourvues toutes trois de légendes arabes, une de Guillaume II et surtout, parce qu'elles ont été trouvées en relation avec les sols d'habitation, deux monnaies de Guillaume I^{er} (1154-1166), avec encore deux dénéraux au nom du calife fatimide Al Hakim (996-1020). Faut-il en conclure que le village est plus ancien que le château? Ce ne serait pas en accord avec les sources documentaires. Mais nous ne connaissons pas encore l'époque où furent construits les bâtiments castraux que la



Départ de la demi-voûte de l'escalier et murs des bâtiments 1 et 2.

fouille a commencé de mettre au jour; nous ne savons pas non plus si des constructions plus anciennes n'ont pas précédé celles que nous connaissons. Ce qui paraît probable en revanche c'est que le château a connu une existence plus longue que le village: c'était aussi le cas à Brucato.

Le site fournira probablement les réponses à ces questions. Jusqu'à présent, la zone castrale a été privilégiée par la recherche. Elle ne sera pas davantage négligée lors des recherches à venir qui devraient à la fois reconnaître le plan d'en-

semble du château et procurer des éléments de datation plus nombreux pour ces constructions. Mais on ne doit pas perdre de vue l'objectif essentiel qui concerne le peuplement et la culture matérielle, objectif mieux servi par l'habitat du plus grand nombre, donc par le village. En raison de l'état de conservation des vestiges, on ne peut sans doute pas envisager de fouiller l'agglomération en totalité. Au moins devrait-on mettre en évidence l'«urbanisme» de Calathamet par l'extension de la fouille à tout un «quartier» villageois. Il s'agit sans doute d'une fouille très délicate, attentive aux moindres vestiges, enregistrant tout ce qui est observable, par là même très lente, mais c'est à ce prix qu'on peut espérer appréhender la culture matérielle des classes rurales.

NOTES

(1) Voir dans cette même revue: J.M. Pesez «fouilles médiévales à Brucato». Août 1977, p. 15-22. Avec Brucato, et quoique dotées d'une autre finalité, il faut mentionner les fouilles de H. Bloesch et H.P. Isler à Monte Iato qui portant sur un site antique ont rencontré aussi un habitat médiéval (plusieurs articles dans cette même revue à partir du numéro 15 de 1971).

(2) Les fouilles sont organisées par l'Ecole Françaises de Rome, l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et l'Institut d'Histoire Médiévale de Palerme. Sous le contrôle du professeur V. Tusa, elles sont dirigées par J.M. Pesez et J.M. Poisson. En 1979, la mission française comprenait en outre, F. Piponnier, H. Bresc, P. Beck, D. Bidon-Alexandre, C. Boscard, B. Maccari-Poisson-P. Gourdin et J.F. Guiraud; la mission italienne était composée de M. Scarlata, R. Camerata-Scovazzo, M.R. Lo Forte-Scirpo, M.G. Raimondi, G. Pomar.

(3) G. et H. Bresc «Segestes médiévales: Calathamet, Calatabarbaro, Calatafimi» dans *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen-Age*, tome 89 (1977-1), p. 341-370. Cet article offre le dossier historique du site et présente les résultats d'une première prospection effectuée en septembre 1974.

MONTE IATO

Decima campagna di scavo

di HANS PETER ISLER

Dal 10 marzo all'11 aprile 1980 si è svolta la decima campagna di scavo promossa dall'Istituto di Archeologia dell'Università di Zurigo sul Monte Iato (1). I lavori della decima campagna si sono concentrati su zone già scavate in altri anni, e cioè il teatro, l'agorà, la casa a peristilio e gli ambienti a sud del tempio.

IL TEATRO

Nella parodos occidentale furono intraprese delle ricerche di dettaglio per chiarire meglio la cronologia delle diverse fasi, in parte rimasta aperta (2). Fu scoperto un canale di scarico proveniente dal fianco dell'analemma e sboccante nell'orchestra (fig. 1; fig. 2 in primo piano) che passa attraverso l'apertura triangolare nel muro di

limite occidentale della parodos (3). Lo scavo ad ovest di questo muro rivelò parte dell'analemma e dimostrò nuovamente la posteriorità di detto muro. Nella parodos stessa fu eseguito un saggio (fig. 2 e fig. 3) che permise di distinguere meglio le fasi del teatro in questo punto, perchè si lasciarono differenziare tre parodoi diverse. La prima, stretta, viene limitata da un piccolo muretto (fig. 3, no. 4); essa risulta parzialmente scavata nella roccia e riempita dopo la costruzione dell'edificio scenico (fig. 3, no. 2 e 2a) di cui è contemporanea (riempimento fig. 3, no. 8 e 8a). In un secondo momento questo livello venne rialzato (fig. 3, no. 7) e la parodos fu allargata fino all'angolo marcato nella roccia viva (fig. 3, no. 5). La terza parodos, non completamente terminata (4), è segnalata dal muro di limite occidentale (fig. 3, no. 3); il piano di calpestio corrispondente non fu però mai eseguito, e lo strato di distruzione posava direttamente



FIG. 1 - L'angolo nordovest della parodos con il canale davanti all'analemma, da sudest.



FIG. 2 - La parodos occidentale a lato dell'edificio scenico, da nord.

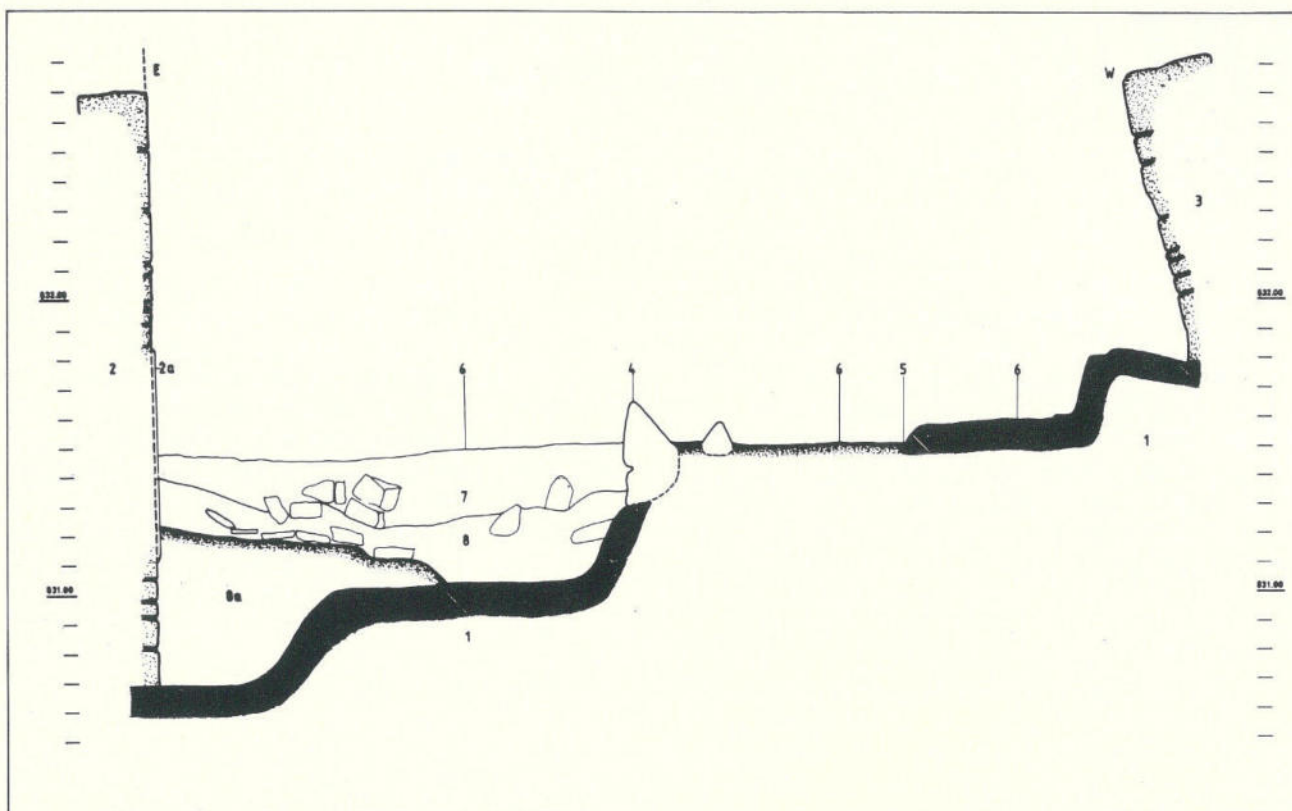


FIG. 3 - Sezione attraverso la parodos occidentale (cf. fig. 2), da nord.

sul piano corrispondente al livello della fase due (fig. 3, no. 6). Sotto il materiale di crollo fu trovata tra l'altro una scodella a parete sottile (fig. 4; K 5028) del periodo tiberio-claudio (5), il che sembra confermare la datazione proposta già anteriormente (6) per il crollo del muro occidentale della parodos. Per la datazione della sua costruzione e con ciò della *terza fase* dell'edificio scenico non si sono finora trovati elementi determinanti, ma sembra che sia anteriore all'introduzione della terra sigillata aretina a Monte Iato.

Il saggio nella parodos ci ha però dato materiale che permette una datazione più precisa della *seconda fase* dell'edificio scenico nella quale fu costruita la scena alta, furono modificati i parasceni e fu probabilmente anche aggiunto l'annesso sud (7). In strato datante si trovò il bollo d'anfora rodio K 5052 (fig. 5) con il nome di fabbricante ETIFONOIY, che fu datato, seppur in combinazione con un nome di mese, al periodo II dei bolli rodi, e

cioè tra il 240 e il 220 a.C. secondo la cronologia modificata (8). Oltre al bollo si trovarono le due monete M 902 e M 901. M 902 è una emissione di Arpi in Puglia e databile quindi per motivi storici a prima del 215/213 a.C., data del passaggio della città alla parte di Annibale e della conseguente riconquista da parte dei Romani (9). L'altra moneta è un'emissione di Tauromenion databile a dopo la conquista romana del 212 a.C. (10). Sembra perciò che la seconda fase del teatro di Iaitas si possa ora datare dopo la fine della seconda guerra punica, intorno al 200 a.C.

I contesti stratigrafici relativi alla costruzione originale dell'edificio scenico e dell'analemma non ci hanno purtroppo dato materiale cronologicamente valido. Nella trincea di fondamentazione dell'edificio scenico, aperta su una lunghezza di due metri circa, si sono trovati non più di due piccole schegge ceramiche non classificabili, la trincea essendo riempita con il materiale sabbioso

della roccia tenera stessa. Nella trincea dell'analemma si trovò materiale, però molto più antico. Una gutta di stucco dipinta in blu e rosso trovata in strato sembra indicare che una decorazione in ordine dorico ornasse l'esterno dell'edificio scenico originale. Altri frammenti si erano trovati già prima intorno al teatro, ma in strati posteriori.

All'elenco dei bolli di tegola (11) si aggiunge una combinazione di nomi propri finora non attestata: la tegola Z 1806 (*fig. 6*) porta le iscrizioni IEPAI e ΕΠΙ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ Δ[. Il secondo nome non è ancora conosciuto integralmente. Anche le antefisse femminili sono, contrariamente a quanto avevamo dapprima pensato (12) pure bollate, però non sopra, ma nella bocca della maschera stessa, come s'intravede nell'illustrazione pubblicata (13). Tutti i bolli delle maschere femminili sono identici, ma non siamo ancora riusciti a leggerli.

A Sud dell'annesso del teatro si è continuato lo scavo della casa tardo-antica (14), senza per ora aver trovato il limite sud della costruzione (*fig. 7*), della quale sussiste soprattutto il lastricato poggiante sopra la roccia levigata.

L'AGORÀ

La costruzione di carattere pubblico attigua al portico occidentale dell'agorà (15) si rivelò essere il bouleuterion della città di Iaitas. Si tratta di

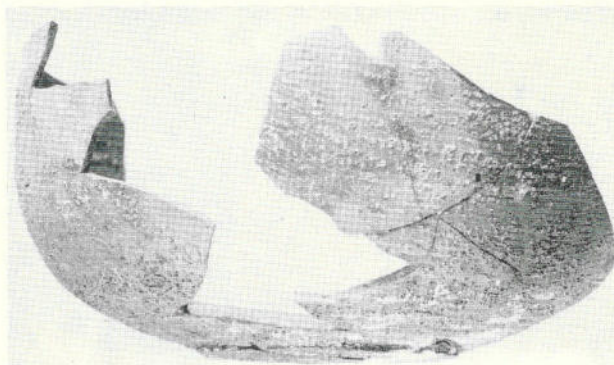


FIG. 4 - Scodella a parete sottile K 5038, Alt. 6,2 cm.

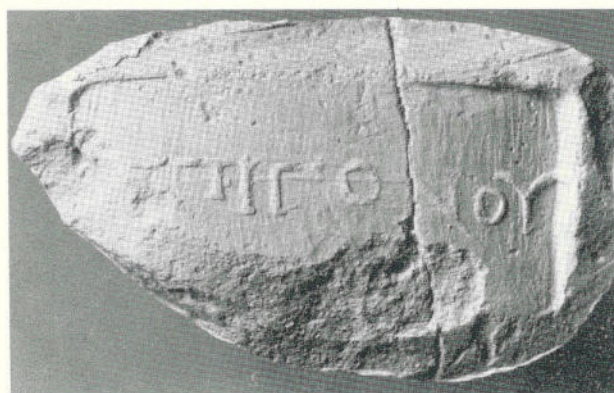


FIG. 5 - Bollo d'anfora rodia con nome di fabbricante ΕΠΙΙΟΝΟΥ K 5052. Da calco. Grandezza naturale.

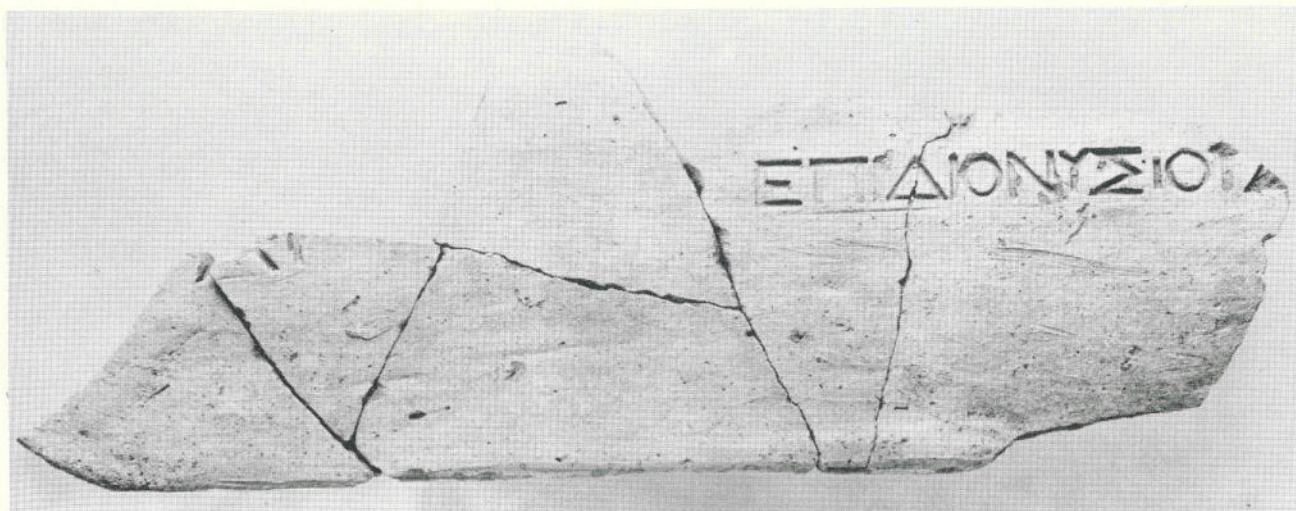


FIG. 6 - Tegola Z 1806 bollata con IEPAI e ΕΠΙ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ Δ[. Lungh. conservata 46 cm.



FIG. 7 - L'abitazione tardoantica a sud del teatro, da ovest. A sinistra il muro occidentale dell'annesso al teatro.



FIG. 8 - Il lato sud del bouleuterion, da sud. A sinistra il riempimento sotto le gradinate, a destra un muro medievale.

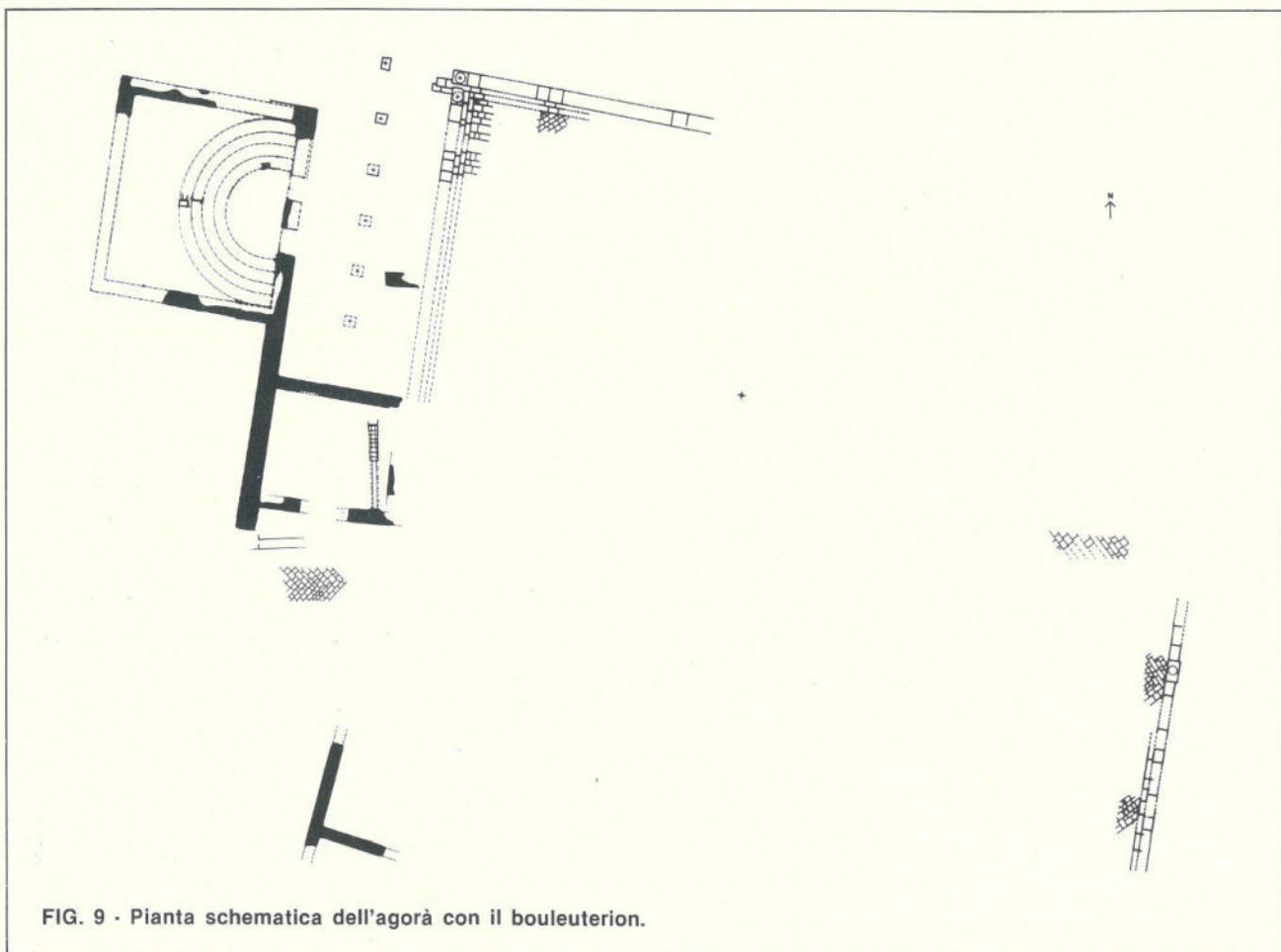


FIG. 9 - Pianta schematica dell'agorà con il bouleuterion.

un edificio che misura $12,85 \times 11,90$ metri (*fig. 8*) e rimane in gran parte ancora da scavare (cf. *fig. 9*). All'interno si trovarono finora i resti di quattro gradinate a semicerchio (*fig. 10*, in fondo la gradinata più bassa). Le gradinate in muratura sono provviste di una lastra superiore che mostra la solita parte più alta anteriore, destinata a sedile, e una parte posteriore abbassata, servente d'appoggio per i piedi della persona seduta sulla gradinata seguente. Il numero complessivo delle gradinate non era superiore a nove, ma la forma esatta dell'interno del bouleuterion rimane da investigare mediante scavi futuri. La fondamentazione per le gradinate è in salita verso ovest (*fig. 8*). L'interpretazione dell'edificio come bouleuterion ci sembra sicura sia per la mancanza di una qualsiasi scena che per l'ubicazione in prossimità dell'agorà. Una posizione analoga, che viene raccomandata pure da Vitruvio (V 2,1), è p.e. quella del bouleuterion di Morgantina (16). I bouleuteria della Sicilia non furono considerati negli studi destinati a questo tipo di edificio (17). Fra i bouleuteria ellenistici in Sicilia quello di Morgantina e quello di Akrai (18) sono nelle proporzioni molto simili a quello di Iaitas e rappresentano il tipo a pianta quadrata (19).

Solo il monumento di Solunto, interpretato come odeion e come bouleuterion (20), dove manca però ogni traccia di un'eventuale scena, ha forma rettangolare (21). Le gradinate a semicerchio sembrano comuni dappertutto nel 2 sec. a.C. (22), ma s'incontrano già prima nel nuovo bouleuterion di Atene, probabilmente all'inizio del periodo elle-



FIG. 10 - L'interno del bouleuterion. In fondo la gradinata più bassa.

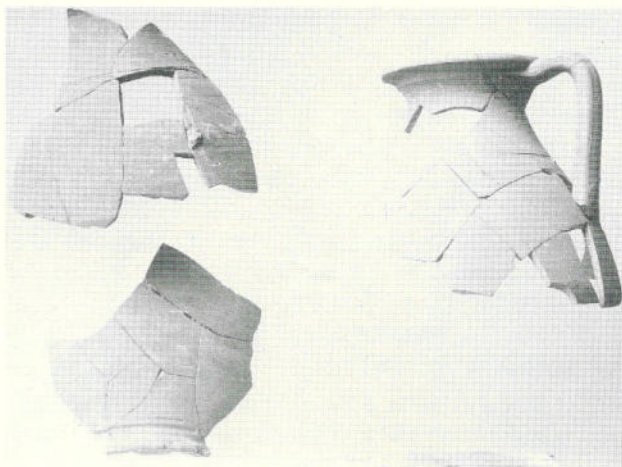


FIG. 11 - Frammenti dell'olpe acroma K 5065. Diametro della bocca 6,5 cm.

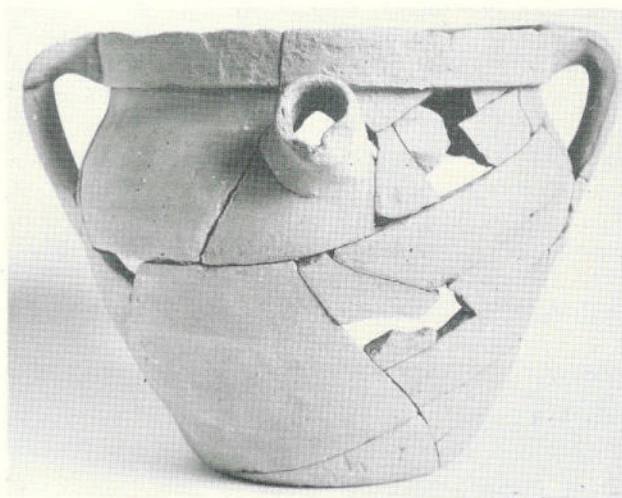


FIG. 12 - Vaso medievale K 5110. Alt. 21,5 cm.

nistico (23). Il bouleuterion di Iaitas poteva essere coperto anche senza sostegni interni. La combinazione del bouleuterion con una stoà antistante sembra s'incontri pure ad Akrai (24). Piccole stoai davanti al fronte del bouleuterion stesso si conoscono in qualche altro caso (25). La cronologia del bouleuterion di Iaitas dev'essere la stessa del portico antistante e cioè il tardo secondo secolo a.C. (26). Il momento della sua distruzione non è ancora stabilito. Sul pavimento interno (cf. *fig. 10*) si trovavano i resti di una piccola olpe acroma ad argilla chiara (K 5065, *fig. 11*) di cui si conoscono

paralleli p.e. tra il materiale tardo-ellenistico di Lipari, databile prima del 50 a.C. (27). Ciò fa pensare che il periodo di vita del bouleuterion, costruito dopo la guerra servile del 135-132 a.C. forse su iniziativa di un magistrato romano, come l'antistante portico (28), fosse piuttosto corto.

Tutta la zona del bouleuterion risulta ricoperta di costruzioni medievali. Da una di queste proviene il vaso K 5110 (*fig. 12*) in argilla rossastra con due manici e becco sulla spalla.

LA CASA A PERISTILIO

Lo scavo della parte settentrionale del peristilio, iniziato nel 1979 (29), fu terminato (*fig. 13*). Sotto uno spesso strato con materiale giallastro, il riempimento del pavimento del primo piano, s'incontrò sopra il pavimento degli ambulatori uno strato di bruciato non molto spesso. La situazione corrisponde cioè a quella osservata nello scavo della parte meridionale (30). Anche il materiale proveniente da questi strati conferma la datazione della distruzione intorno alla metà del I sec. d.C. proposta già allora (31). Dallo strato di distruzione proviene pure un curioso oggetto in argilla (K 4912, *fig. 14*). Si tratta di un piccolo piatto (?) di forma non rotonda della fabbrica Campana C.

All'interno del cortile si trovarono i resti del lastricato originale (*fig. 15*) posato in parte sulla

roccia stessa, in parte su fondamenta molto ben fatte di piccole pietre di calcare. I resti superstiti del lastricato e la struttura delle fondamenta permisero la reintegrazione grafica del sistema del lastricato (*fig. 16*) che per motivi tecnici dev'essere contemporaneo alla costruzione dello stilobate stesso.

Fu solo parzialmente scavato quest'anno il vano 16 a nord del peristilio, il quale comunica con il vano 15 attraverso una porta e due finestre

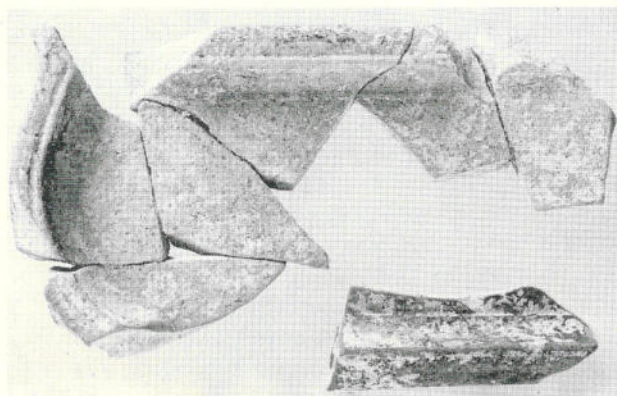


FIG. 14 - Piatto frammentario K 4912. Lungh. 17,5 cm.

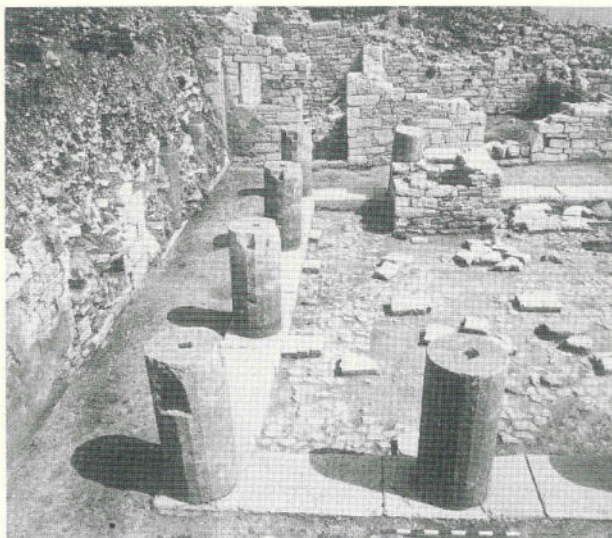


FIG. 13 - La parte settentrionale del peristilio alla fine dello scavo, da ovest.



FIG. 15 - L'angolo sudorientale del peristilio con i resti del lastricato all'interno, da nordest.

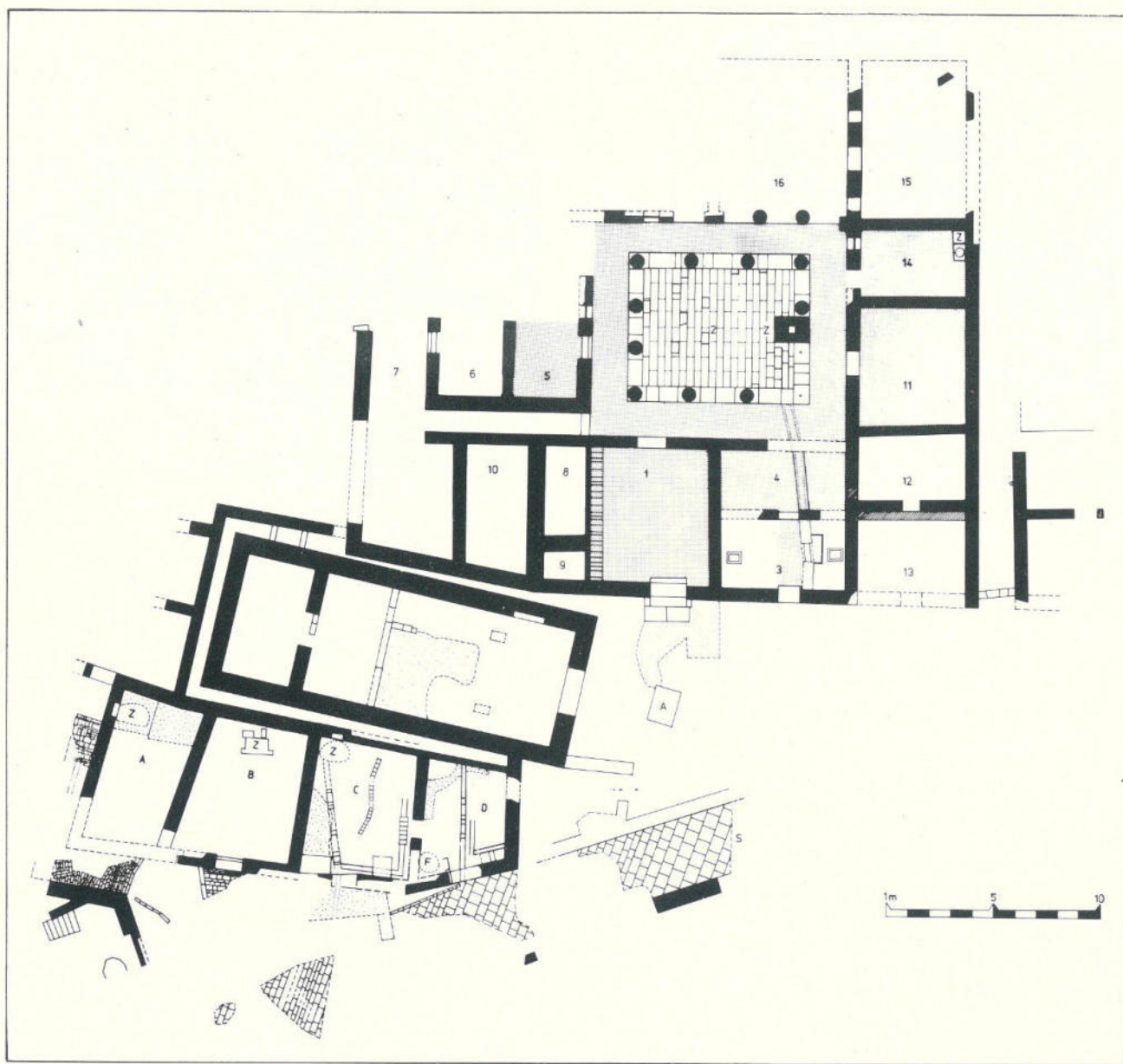


FIG. 16 - Pianta schematica della casa a peristilio e della zona sottostante.

(fig. 16 e 17). Vicino alla parete orientale del vano 16 fu trovato la bella fibbia B 478 (fig. 18a e b) del tardo I sec. a.C., purtroppo non in un contesto stratigrafico sicuro (32). La fibbia B 478 è di bronzo, ma ha notevoli resti di doratura ed è finemente decorata.

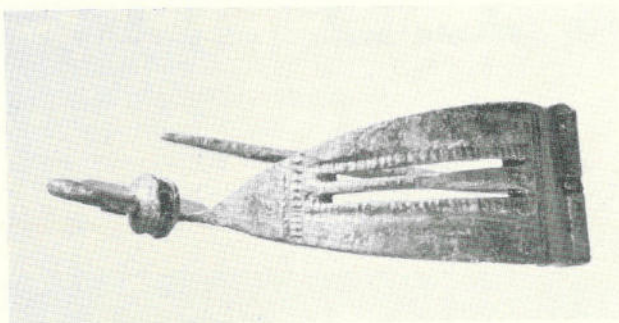
Per individuare il muro posteriore del vano 16 (33) si scavò pure più a nord, dove vennero messe alla luce le costruzioni medievali in parte già note dal 1972 (34). Sono mal conservate (fig. 19) in quanto i muri meridionali con l'ingresso e anche parte dei muri laterali mancano. Da queste



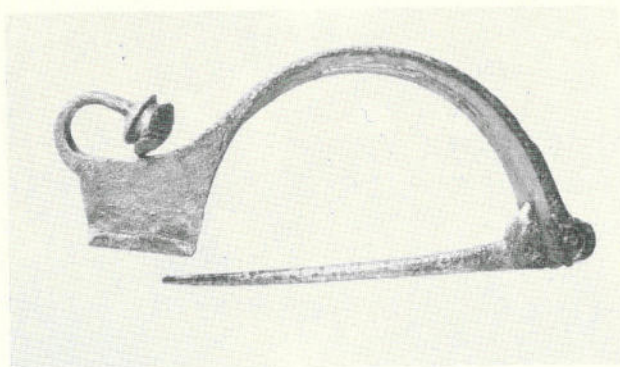
FIG. 17 - Il vano 16 da ovest alla fine della campagna 1980.



FIG. 19 - Le case medievali a nord della casa a peristilio, da est.



(a)



(b)

Fig. 18a e b - Fibbia di bronzo dorata B 478. Lungh. 6,3 cm.

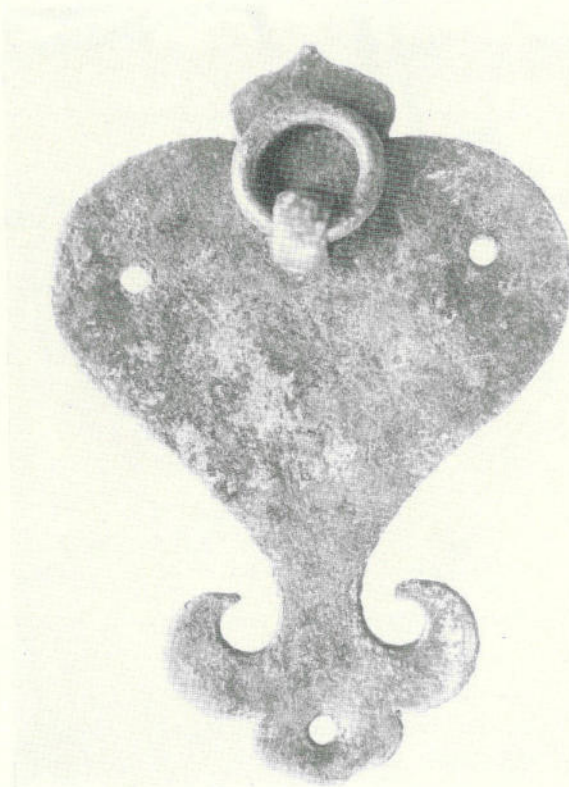


FIG. 20 - Elemento di serramento di cofanetto medievale B 472. Alt. 6 cm.



FIG. 21 - Testa fittile frammentaria T 68. Alt. 5 cm.



FIG. 22 - Il muro settentrionale dei vani A-D a sud del tempio, da est. A destra il muro meridionale del tempio.



FIG. 23 - La parte nord del vano A con cisterna e lastricato da ovest. In primo piano il viottolo all'esterno.

case proviene il bronzo B 472 (*fig. 20*). Si tratta di parte della chiusura di un cofanetto (35). Antico è ovviamente il bel frammento di terracotta T 68 (*fig. 21*) proveniente da uno strato più antico sotto le case medievali. Si tratta di uno dei migliori esemplari di terrecotte finora trovate a Monte Iato (36).

LA ZONA A SUD DEL TEMPIO

Lo scavo dei vani A-D tra il tempio e la strada sottostante (cf. *fig. 16*) fu portato a termine. Si tratta di locali in parte comunicanti tra di loro e destinati senz'altro a scopi artigianali che non si lasciarono però ancora stabilire con precisione. Il muro settentrionale dei vani, scavati parzialmente nella roccia viva a sud del tempio, si accosta a un livello più basso al muro meridionale del tempio di Afrodite stesso (*fig. 22*). Non può dunque sorprendere il fatto che le acque d'infiltrazione dessero problemi. In tre dei vani si trovava una cisterna per raccogliarli (cf. *fig. 16*). Nei vani A (*fig. 23*) e C si vede una nicchia stretta accostata all'apertura della cisterna, di destinazione poco chiara (cf. *fig. 16*). Nei vani C (*fig. 24*) e D si vedono inoltre canali di scarico per le acque, e i resti di un canale analogo si trovarono anche nel vano B. Nei vani C



FIG. 24 - Il vano C da nord con i canali e i due postamenti ai fianchi dell'ingresso.



FIG. 25 - Unguentario di vetro G 255. Alt. 8 cm.

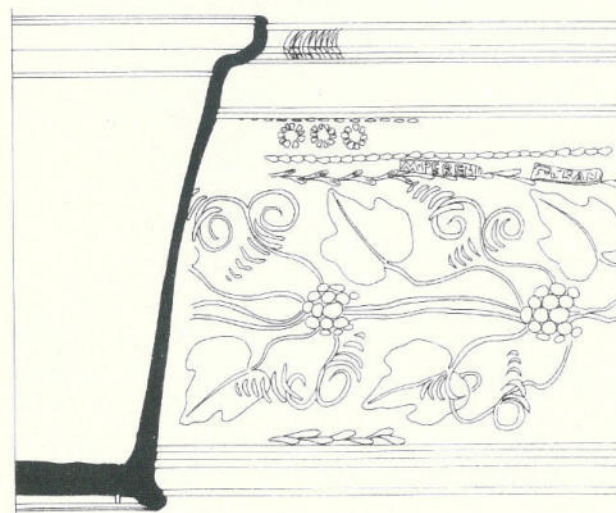
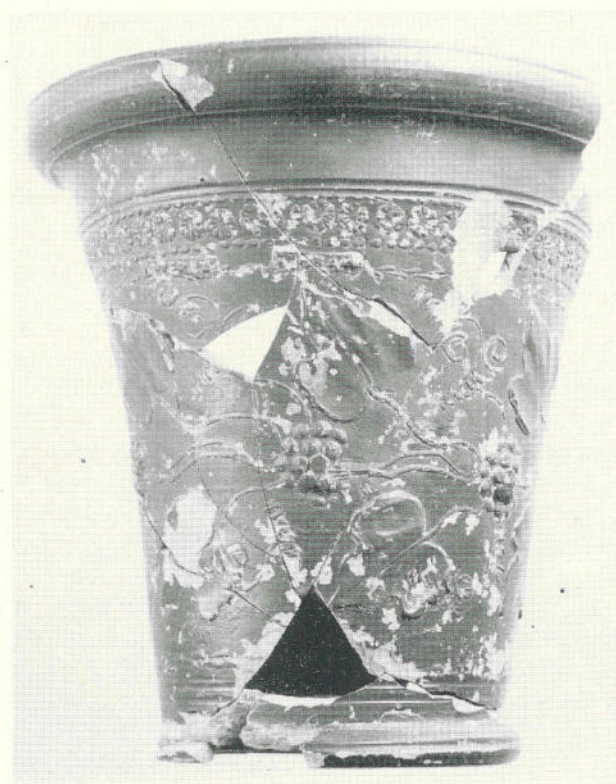


FIG. 26a e b - Bicchiere di terra sigillata aretina bollato da M. Perennius Tigranus K 5102. Alt. 14,2 cm. Disegno P. Derungs.

e D si osservarono due livelli del pavimento ai quali corrispondono due sistemi di canali, quelli al centro dei vani essendo posteriori. Il forno F nel vano D (*fig. 16*) appartiene pure alla seconda fase di uso. In quest'angolo c'era in origine una scala che doveva condurre ad un mezzanino e che fu in seguito tolta, forse per fare spazio per l'installazione del forno. Un intervento medievale per asportare le pietre del muro ha purtroppo distrutto proprio qui parte dell'evidenza cosicché anche del forno non resta sul posto più del fondo bruciato con scarsi resti di una parete di alzata in argilla cotta. Superfici lastricate si notano nei vani A (*fig. 23*) accanto alla cisterna e C (*fig. 24*) sul lato occidentale. Parte dei pavimenti è formata dalla roccia stessa, il resto consisteva in battuti poco curati. I due postamenti allestiti nel vano C (*fig. 24*) sui lati della porta non sono chiariti nella loro funzione.

Abbondante era il materiale dallo strato di distruzione del vano C. Ivi fu trovato il piccolo unguentarium di vetro G 255 (*fig. 25*) assieme a numerosi frammenti di terra sigillata aretina e ad anfore da trasporto. Tra le sigillate spicca il bicchiere K 5102 (*fig. 26a e b*) con una decorazione a rilievo di fogli e frutti d'edera e i bolli M. PEREN e TIGRANI (37). Sembra possibile l'attribuzione del vaso ad un determinato artigiano della fabbrica di M. Perennius Tigranus, e cioè il cosiddetto "maestro E" del Dragendorff (38). Noto anche il bollo abbastanza raro di APELLES TITI su di un



FIG. 27 - Bollo di Apelles Titi su piatto aretino K 4973. Grandezza naturale.

piatto (K 4973, *fig. 27*) (39). L'anfora K 5199 (*fig. 28*) della forma Dressel 21/22 (40) è di probabile origine campana e databile al I sec. d.C. Tali anfore furono forse usate per frutta conservate, specialmente per ciliege e mele. Parte di un'anfora simile è K 5222 (*fig. 29a e b*) (41). Essa porta un bollo parzialmente a ligature da sciogliere in CEIONI MAXIMI, non ancora noto alla nostra conoscenza (42). Il materiale dallo strato di distruzione sembra indicare una data che coincide con quella della distruzione del tempio di Afrodite e della casa a peristilio (43), e cioè la metà del I



FIG. 28 - Anfora Dressel 21/22 K 5199. Lungh. 85 cm.



FIG. 29a e b - Anfora Dressel 21/22 K 5222 con bollo di Ceionius Maximus. Bollo grandezza naturale. Alt. conservata dell'anfora 36 cm.

FIG. 30a e b - Brocca K 5165 di Campana C con filtro interno. Alt. 19 cm.

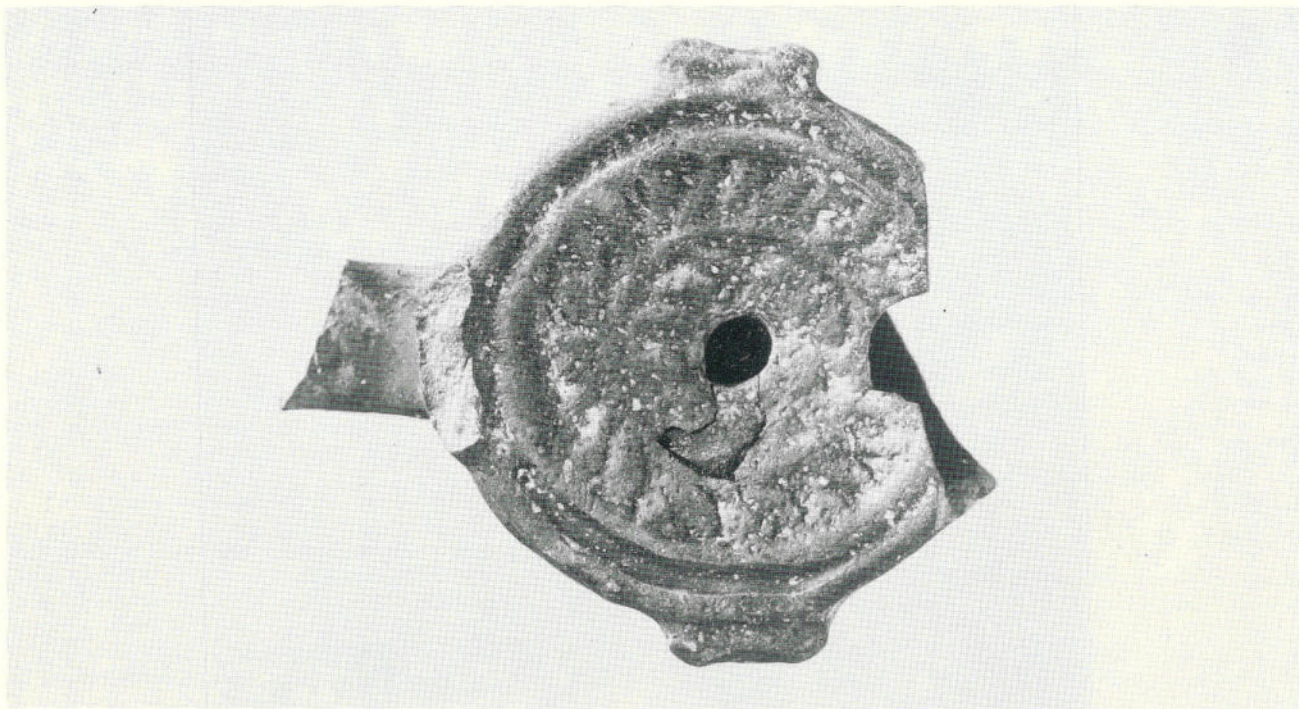


FIG. 31 - Lucerna L 635 con corona a rilievo. Lungh. 7 cm.

sec. d.C. circa. Meno chiara è purtroppo la provenienza di un interessante vaso della fabbrica Campana C (K 5165, *fig. 30a e b*) che fu trovato nella parte del vano C disturbata in epoca medievale (vedi sopra). Sembra trattarsi di una forma unica. È una brocca il cui collo è chiuso e dispone di un colino interno soltanto per la metà del diametro (cf. *fig. 30a*). L'orlo è piatto e sembra indicare che il vaso si usasse per un liquido spesso (44).

Dallo strato di distruzione del vano A vicino alla cisterna provengono la lucerna L 635 (*fig. 31*) e l'unguentarium K 4911 (*fig. 32*). La lucerna della forma Dressel 3 decorata con una corona è databile al tardo I sec. a.C. (45). L'unguentarium di un tipo molto diffuso si lascia confrontare con paralleli pure della seconda metà del I sec. a.C. (46). Malgrado la cronologia alquanto più alta di quella indicata dai rinvenimenti del vano C si tratterà di un'unica distruzione che interessava tutta la zona. Anteriore alla distruzione è pure il frammento di bocca di un'anfora punica (47) trovato nei ruderi (K 4936). Pur essendo un semplice frammento ha il suo interesse in quanto è uno dei primi oggetti

punici trovati finora sul Monte Iato all'infuori delle monete (48).

Sopra il pavimento lastricato nell'angolo nord est del vano A (cf. *fig. 16 e fig. 23*) si trovò uno strato giallo, forse il resto di un secondo livello all'interno del vano, almeno in questo settore. Da questo strato giallo di cui non è ancora completamente chiaro il significato proviene la lekythos K 5189 (*fig. 33*) di argilla chiara con una superficie a vernice rossa in striscie. Si tratta di una forma particolare che trova riscontro in un unicum da Lipari (49), di forma più grande, senza pittura e datato in epoca tardoellenistica. Sembra perciò possibile che con il vaso K 5189 si sia conservato un testimone di un primo periodo di uso del vano A. La cronologia del livello più antico nei vani C e D (vedi sopra) sarà da determinare attraverso lo studio del materiale rinvenuto. Nel vano D la costruzione del secondo livello non sembra però antedatata di molto il momento della distruzione finale, mentre nel vano C potrebbe trattarsi di una sistemazione ancora tardoellenistica, come forse nel vano A.



FIG. 32 - Unguentarium K 4911. Alt. 10 cm.

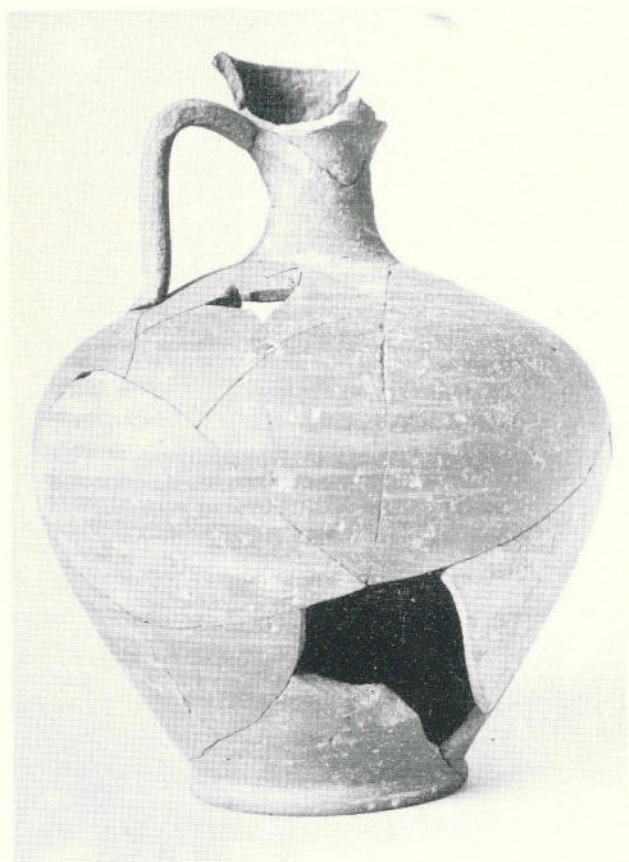


FIG. 33 - Lekythos K 5189 con decorazione a striscie in vernice rossa. Alt. 21 cm.

NOTE

(1) Per l'appoggio concessoci ringraziamo il Soprintendente delle Province di Palermo e Trapani Professor Vincenzo Tusa. Lo scavo è stato seguito per la Soprintendenza dal Primo Assistente Giovanni Mannino.

I mezzi finanziari ci sono stati messi a disposizione dal Canton di Zurigo, dalla «Stiftung für wissenschaftliche Forschung an der Universität Zürich», dalle fondazioni Hermann Stoll, Johann Jakob Rieter, Hedwig Rieter, Georges e Jenny Bloch e dalla ditta Lindt & Sprüngli, come pure da donatori anonimi. Il soggiorno degli studenti è stato sovvenzionato dalla «Fondation pour des Bourses d'Etudes Italo-Suisses».

Hanno partecipato ai lavori sotto la direzione del sottoscritto il¹ Sig. Emil A. Ribl, gli studenti di archeologia Roman Caffisch, Ottavio Clavuot, Steffen Daehn, Patrizia Derungs, Peter Hauri, Susanne Kupper, Susanne Lutz, Simonetta Simona e gli studenti di architettura Verena Baumgartner e Anne Afra Fleckenstein.

Per le relazioni preliminari anteriori cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, pp. 41 ss. e p. 69, nota 1. Da aggiungere *Antike Kunst* 22, 1979, pp. 59-71. Materiale da Monte Iato è pubblicato anche da H.P. Isler, Bolli d'anfora e documenti affini dagli scavi di Monte Iato, in: *Miscellanea di studi classici in onore di Eugenio Manni IV*, 1980, pp. 1214-1229.

(2) Cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 42. Ivi fig. 6 la pianta d'insieme.

(3) Cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 41 con fig. 3.

(4) Cf. *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 10; 41, 1979, p. 42.

(5) Cf. M.T. Marabini Moeus, *The Roman Thin Walled Pottery from Cosa*, *Memoirs of the American Academy in Rome* 32, 1973, forma XXXVI e gli esempi pp. 133s., cat. 231, tavv. 24 e 69; e pp. 176s., cat. 321, tavv. 35 e 77.

(6) *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 11.

(7) Cf. *Sicilia Archeologica* 26, 1974, pp. 13s. Notizie degli scavi 1975, pp. 504s. *Kokalos* 22/23, 1976/77, II, p. 692.

(8) V.R. Grace, *Hesperia Suppl.* 10, 1956, p. 142, no. 84, tav. 62. Per la periodizzazione dei bolli rodi cf. V.R. Grace e M. Savvatiou-Petropoulakou, in: *Delos* 27, 1970, p. 286. La modificazione della cronologia è stata proposta da V.R. Grace, *Athenische Mitteilungen* 89, 1974, pp. 193-200.

Il solo nome ETII ONOΣ è più volte attestato, anche in Italia e in Sicilia, cf. F. Bleckmann, *De inscriptionibus quae leguntur in vasculis rhodiis*, 1907, p. 42; *Inscriptiones Graecae XIV, Italia et Sicilia*, 1890, no. 2393, 235 (?) e 236; G.V. Gentili, I timbri anforari rodii nel Museo Nazionale di Siracusa, *Archivio Storico Siracusano* 4, 1958, p. 60, no. 92-2. Ringrazio il Professor Chr. Börker per le preziose indicazioni fornitemi a proposito del bollo K 5052.

(9) Per il tipo cf. *SNG München* 2, *Apulia* no. 443, ivi data-to nel III sec. a.C. Per la storia di Arpi Chr. Hülsen, *RE* 3, 1895, pp. 1217s. s.v.

(10) Tipo simile agli esemplari E. Gàbrici, *La monetazione del bronzo nella Sicilia antica*, 1927, p. 191, no. 87ss., tav. IX 37, anche p. 212.

(11) Cf. P. Müller, in: *Studia Ietina I*, 1976, pp. 49ss. Inoltre: *Sicilia Archeologica* 32, 1976, p. 18, fig. 16; *Sicilia Archeologica* 35, 1977, p. 14, fig. 8 dove ovviamente è da cancellare nel testo la sigma finale!

Per le tegole nella Sicilia ellenistica e romana in generale cf. ora R.J.A. Wilson, *Brick and tiles in Roman Sicily*, in: A. McWhirr, *Roman brick and tile*, *BAR International series* 68, 1979, pp. 11-43, per l'aitas p. 23 e tavv. 2, 7 e 8a, anche p. 37, nota 61 per i bolli delle antefisse, databili al III sec. a.C., cf. sotto e nota 12.

(12) Cf. *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 9 con la correzione in *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 69, nota 1.

(13) *Sicilia Archeologica* 28-29, 1975, p. 33, fig. 7; 38, 1978, p. 13, fig. 8.

(14) Cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, pp. 43-47 con fig. 8.

(15) Cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 48 con nota 15.

(16) E. Sjöqvist, *AJA* 68, 1964, p. 140, fig. 1 nel testo e tav. 41, 1.

(17) F. Krischen, *Antike Rathäuser*, 1941. W.A. McDonald, *The political meeting places of the Greeks*, 1943, specialmente pp. 166ss. e 250 ss. Anche R. Meinel, *Das Odeion, Untersuchungen an überdachten antiken Theatergebäuden*, 1980, pp. 159ss. ha dedicato un capitolo ai bouleuteria.

(18) L. Bernabò Brea, *Akrai*, 1956, pp. 44-51, con fig. 12.

(19) McDonald op. cit. pp. 255s. secondo Vitruvio V 2, 1, cf. anche Meinel op. cit. p. 167.

(20) V. Tusa, in: *Odeon e altri «monumenti» archeologici*, 1971, pp. 91s. L. Natoli, *Odeon...* p. 111, tav. 23a, piante 13-16.

(21) Cf. McDonald op. cit. pp. 255s. Il terzo tipo del McDonald, a forma di stoà, non ci interessa in questo contesto.

(22) Meinel, op. cit. p. 183.

(23) Cf. J. Travlos, *Bildlexikon zur Topographie des antiken Athen*, 1971, p. 191 e fig. 254. I due bouleuteria di Atene fanno capo ai due tipi basici discussi sopra.

(24) Bernabò Brea op. cit. p. 45, fig. 12 e p. 52. Il Bernabò Brea respinge l'interpretazione dei resti davanti al bouleuterion di Akrai come stilobate per via delle linee incise preliminari per la costruzione ivi osservate. La soluzione proposta da lui, e cioè un muro a piccoli blocchetti squadrati, non trova però paralleli; le linee incise di Akrai ci sembrano invece molto simili a quelle usate per designare la posizione delle colonne sullo stilobate della casa a peristilio di Iaitas.

(25) p.e. anche a Morgantina, *AJA* loc. cit. sopra nota 16.

(26) Cf. *Sicilia Archeologica* 35, 1977, p. 16; 38, 1978, p. 11.

(27) Cf. L. Bernabò Brea e M. Cavalier, *Meligunis-Lipàra* 2, 1965, pp. 98s. e 251, tomba 300, tav. 212, 4b, e per le olpe in generale p. 252.

(28) *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 11.

(29) Cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 50 e fig. 19.

(30) Notizie degli scavi 1972, p. 649.

(31) *Sicilia Archeologica* 15, 1971, pp. 16s. Notizie degli scavi 1972, p. 649.

(32) Si tratta di una fibbia a cerniera con largo arco di lamiere, cf. E. Ettlinger, *Die römischen Fibeln der Schweiz*, 1973, pp. 89-92, tipo 28, con a p. 92 una datazione "25-5 a.C. circa".

(33) Che sarà il muro posteriore della casa stessa, cf. *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 15. *Antike Kunst* 22, 1979, p. 67.

(34) Cf. *Sicilia Archeologica* 18-20, 1972, p. 18.

(35) Per l'uso di tali serramenti cf. il cofanetto d'avorio si-

ciliano nel Museo Diocesano di Trento, F. Gabrieli e U. Scerrato, *Gli Arabi in Italia*, 1979, p. 534, fig. 607, datato nel 12-13 sec. d.C.

(36) Per una produzione locale di terrecotte cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 54 con fig. 24. Un'altra testina, da confrontare per la sua qualità, è pubblicata in *Antike Kunst* 22, 1979, tav. 21,8.

(37) Per la forma H. Dragendorff e C. Watzinger, *Arretinische Reliefkeramik*, 1948, p. 26, forma 10, fig. 2. Altri bicchieri simili dello stesso fabbricante: A. Oxé, *Arretinische Reliefgefäße vom Rhein*, 1933, pp. 73ss., 73ss., no. 113-115, tavv. 23-25, i no. 113 e 115 con lo stesso bollo. Una decorazione analoga si trova su di un frammento a Nuova York, CVA 1, tav. 41,2. Per il bollo Dragendorff e Watzinger op. cit. p. 38, no. 3, e A. Oxé/H. Comfort, *Corpus Vasorum Arretinorum*, 1968, no. 1247, tav. 7,7. Per M. Perennius cf. A. Stenico, *EAA* 6, 1965, pp. 33-36, s.v. Perennius, specialmente p. 34.

(38) Dragendorff e Watzinger op. cit. pp. 43 e 117.

(39) Cf. Oxé/Comfort, op. cit. no. 2070' con ill., lo stesso bollo.

(40) M.H. Callender, *Roman Amphorae*, 1965, p. 13, forma 4, fig. 1, pp. 21-22. F. Zevi, *Appunti sulle anfore romane*, *Archeologia classica* 18, 1966, p. 222. M. Beltrán Lloris, *Las anforas romanas en Espana*, 1970, pp. 510-514. C. Panella, in: *Ostia III, Studi Miscellanei* 21, 1973, pp. 496s.

(41) Per la forma cf. Beltrán Lloris op. cit. p. 512, fig. 205, 1.

(42) Manca nell'elenco del Callender, op. cit. Per il nome Ceionius cf. la famiglia dei Ceionii nota a partire dal 1 sec. dell'impero, R. Hanslik, *Der Kleine Pauly* I, 1964, pp. 1097ss. s.v. Ceionius e P.v. Rohden, *RE* 6, 1899, pp. 1828ss. s.v. Ceionius.

(43) Cf. sopra nota 31 e *Sicilia Archeologica* 18-20, 1972, p. 19.

(44) Broche con colini simili, però di fabbrica diversa: D.M. Taylor, *Cosa: Black glaze pottery*, *Memoirs of the American Academy in Rome* 25, 1957, p. 104, B 49, tav. 7 e 29; p. 130, D 22b, tavv. 38s.

(45) Cf. J. Deneauve, *Lampes de Carthage*, 1969, pp. 105s., no. 272-277, tav. 34. D.M. Bailey, *BMC Lamps* I, 1975, pp. 343s., Q 725s., tav. 134.

(46) Cf. Bernabò Brea e Cavalier, op. cit. sopra nota 27, pp. 39 e 255, tomba 108, tav. 220,2 e per la forma p. 256 con altri esempi.

(47) Per la forma cf. G. Purpura, *Sicilia Archeologica* 35, 1977, p. 56, fig. 4 e p. 69, tav. Id. La datazione proposta è la metà del II sec. a.C.

(48) Per il problema in generale cf. Kokalos 18-19, 1972/73, p. 423.

(49) Bernabò Brea/Cavalier, op. cit. sopra nota 27, pp. 62 e 251s., tomba 186, tav. 211,2.

Alla ricerca di **SOLUSAPRE**

di PIETRO FIORE

«L'erba nasconde e la pioggia cancella» si legge in un famoso romanzo (1) dell'Ottocento, e ciò si potrebbe dire anche per l'antica città di *Solusapre* che sorgeva, come si legge nell'*Itinerarium Antonini* a IX m.p. da *Calacta*; si potrebbe aggiungere che la pioggia non solo cancella, ma anche, con i rigagnoli che forma, scava e trascina in fondo valle il materiale che via via affiora. Se a questo si aggiungono le distruzioni operate involontariamente dall'uomo durante i lavori campestri, allora fa meraviglia che cocci così numerosi affiorino ancora nel luogo della supposta zona dell'antica *Solusapre*.

Andare alla ricerca di una città, quando di essa non esistono che due testimonianze letterarie e non si è fatto alcun tentativo per individuarla, nemmeno allo strato superficiale, non è cosa semplice; è tuttavia necessario ed opportuno iniziare un tale discorso, nella speranza che possa spingere altri studiosi a continuarlo con risultati sempre più proficui.

Per la nostra città, oltre alle fonti letterarie, possiamo dire che abbiamo ritrovamenti archeologici ed anche considerazioni storiche.

Le fonti letterarie sono due: l'*Itinerarium Antonini* e la *Divalis sacra* dei tempi di Giustiniano.

Dall'*Itinerarium* si conoscono due notizie importanti: la distanza da *Calacta*, IX m.p. ed il fatto che non si trovava sulla *Via Aurelia* (2).

Le distanze tra le varie città sono date, nell'*Itinerarium*, una dopo l'altra, secondo la successione topografica delle varie stazioni. Se vengono riportate due distanze partenti da *Calacta*: prima la distanza *Calacta-Agatirno* XX m.p. e poi quella *Calacta-Solusapre* IX m.p., ciò vuol dire che *Solusapre* non doveva trovarsi sulla *Via Aurelia*, ma all'interno, a sud di *Calacta*.

Alla luce degli ultimi reperti archeologici e di più approfondite considerazioni sull'argomento, più che il *Piano della Chiesa* da me precedentemente supposto (3), a solo titolo indicativo per *Solusapre*, volendo restringere il campo delle ipotesi, penso che, nel raggio di IX m.p. da *Calacta*, la località più rispondente alla nostra ricerca sia il vicino *Piano Ciaramiraro* nell'ex feudo *Saraceno*, non essendoci, almeno per quanto mi è dato conoscere finora, altri centri che presentino le stesse caratteristiche archeologiche. La distanza, poi, dalla borgata *Marina di Caronia*, dove sorgeva *Calacta* e il *Piano Ciaramiraro* (Km. 7 in linea d'aria e Km. 13-14 per via ordinaria) corrisponderebbe alle IX m.p. dell'*Itinerarium*.

Solusapre si trova anche citata in documenti del Monastero di Montecassino che, condotti sulla base delle notizie lasciateci, per le città antiche della Sicilia, da Cicerone, Plinio, Tolomeo e riportate pure nell'*Itinerarium*, sono stati falsificati per legittimare le pretese di detto Monastero su vasti possedimenti in Sicilia. Tali «documenti con lievi diffe-



FIG. 1 - Contrada piano Ciaramiraro.



FIGG. 2-3-4 - Cocci di *Ciaramide* sparsi nella supposta zona di Solusapre.

renze nella loro estensione, riproducono tutti una pseudo *Divalis sacra* di Giustiniano, del 538 d.Cr. che sarebbe la base giuridica di tale possesso, confermando le donazioni fatte dal patrizio di Roma, Tertullio, a S. Benedetto» (4). In tali documenti «Solusapre è venuto a trovarsi distaccata da *Acaliata* (=Calacta) che nell'*Itinerarium Antonini* segnerebbe un *diverticulum* sulla via settentrionale da Calacta nell'interno».

Se «il testo giustiniano è privo d'ogni valore storico, nell'attribuire ai Benedettini la proprietà di mezza Sicilia» (5); il lungo elenco di toponimi, come ho già sostenuto (6), ha molta importanza sia per la localizzazione dei centri abitati, sia per la conoscenza della loro esistenza; i documenti, anche se falsificati, sono interessanti per la storia di *Calacta* e *Solusapre* perchè, nella penuria di noti-

zie in merito, in forza di dette citazioni e di quelle che ci provengono da altre fonti, si ha la prova che le due città continuavano ad esistere nel basso Impero e nell'alto Medioevo.

Le sole fonti letterarie, però, non bastano ad individuare il punto preciso dove poteva sorgere un centro abitato; esse forniscono un'indicazione generica, essendo data la parola definitiva dai ritrovamenti archeologici. Convinto di questo, mi sono spesso recato nella zona con l'amico geometra Antonino Musarra per trovare elementi che potessero avvalorare la mia ipotesi. Mi sono soffermato nella contrada *Lonza Siepe*, volgarmente intesa *Piano Ciaramiraro* (fig. 1) che ha inizio dall'*Ortata* e *Serralisi*.

In detta località ho notato, anche se l'ispezione è stata limitata allo strato superficiale, abbon-

danti reperti fittili, sicura testimonianza di un importante insediamento umano che rimonterebbe a qualche secolo a.Cr.; i cocci, volgarmente chiamati *ciaramire*, hanno fatto chiamare la località *Piano Ciaramiraro* e per la loro varietà e quantità (figg. 2, 3, 4) indicano chiaramente l'importanza della zona.

Il reperto archeologico più importante, trovato nell'agosto 1978, è un pezzo di canale, perfettamente simile a quelli usati per l'acquedotto calactino (figg. 5, 6), dove si notano anche tracce del rettangolo in cui c'è il nesso di lettere di cui ho proposto la lettura: acquedotto *sacro a Demetra* (7).

Questo pezzo di canale ci dice con evidenza che il suddetto acquedotto passava per il *Piano Ciaramiraro* e quindi in questa zona doveva sorgere l'unica città di cui abbiamo notizia all'interno del territorio Calactino: *Solusapre*.

Prima di questo ritrovamento, in un mio precedente lavoro (8), oltre al significato del bollo fittile impresso sui singoli pezzi dell'acquedotto, ho cercato di indicare, ed era facile farlo, quello che poteva essere lo sviluppo di un'opera del genere, suggerendoci il pendio del terreno la migliore indicazione; avevo supposto che l'acquedotto «avrebbe inizio dalle tre sorgenti di *Piano Piraino*... scenderebbe dietro le case di *Sampieri*... e, attraversando la contrada dell'*Acqua Ramusa*... scenderebbe a *Serralisi* e al *Piano Ciaramiraro* nell'ex feudo *Saraceno*».

Il nuovo reperto, almeno fino ad oggi, mi ha dato ragione e ciò è importante per un'eventuale esplorazione del corso dell'acquedotto.

Data la capacità di invaso (cm. 17 x cm. 20) dei canali, dobbiamo pensare che detto acquedotto servisse a qualche centro urbano di una certa importanza, cosa che viene avvalorata dalla ricchezza di cocci che ancora oggi, a più di due millenni, si rinvencono nella zona; molto è andato perduto; forse rimane ancora del materiale nel sottosuolo, ma ci vogliono dei saggi per portarlo alla superficie.

Ho fatto notare che è unico il valore dell'acquedotto calactino (9): un acquedotto serve sempre per portare acqua ad un centro urbano; seguendo il suo corso, a cominciare dalla sorgente già bene e facilmente individuata, dove c'è spe-



FIGG. 5-6 - Pezzo di canale dell'acquedotto calactino trovato in detta zona.

ranza che possa trovarsi qualche iscrizione forse più ricca di notizie di quella apposta sui canali e sui mattoni che li coprivano, si dovrebbe arrivare al centro o ai centri urbani che dissetava: si troverebbero certamente *Solusapre* ed in ultimo anche *Calacta*, se l'acquedotto arrivava colà, come è da supporre, dato che pezzi simili sono stati trovati, ma non conservati, in lavori per la piantagione di un giardino in quella che è la zona in cui sorgeva la città di Ducezio.

Seguire il corso dell'acquedotto non comporterebbe la necessità di scoprirlo in tutta la sua lunghezza; basterebbe, secondo me, fare dei solchi trasversali, a distanza, più o meno, di qualche centinaio di metri l'uno dall'altro, lungo la pendenza naturale del terreno; questi solchi non dovrebbero essere molto profondi, tranne in quei punti dove si è accumulata, per frane od altro, molta terra; con una spesa, quindi, relativamente modesta si potrebbero avere risultati sorprendenti. Si dovrebbe fare questo prima che il terreno sia completamente sconvolto da lavori di bonifica, come è successo ultimamente nella zona dell'*Acqua Ramusa*, dove, come ho constatato nella mia ricognizione del 24-9-1979, grossissimi bulldozer hanno profondamente dissodato il terreno, facendo quindi sparire il materiale che ancora risultava in superficie (10) nella mia precedente ricognizione, operando sicuramente danni nei tratti interrati dell'acquedotto.

In un altro mio lavoro (11) sull'individuazione di *Solusapre*, ho avanzato l'ipotesi che l'acquedotto arrivasse in detta città, se non a *Calacta*, in riva al mare. Le due ipotesi erano dettate dalla documentazione letteraria per *Solusapre*, ed archeologica per l'acquedotto. Ora il nuovo ritrovamento del pezzo di canale ci mette in condizione di arrivare, per vie diverse, alla stessa conclusione (12).

Il fatto che *Solusapre* si trovi citata nell'*Itinerarium Antonini*, composto forse sotto Caracalla, all'inizio del III secolo d.Cr. non significa che la città sia stata fondata allora, come non lo si può sostenere per tutte le altre riportate nell'itinerario. La sua origine doveva risalire ad alcuni secoli prima, all'età repubblicana, specie alla fine del II secolo, a.Cr. quando, dopo le guerre servili, la politica agraria promossa dalle leggi *Rupilia* ed *Aquilia* determina la fondazione di molte comunità rurali.

Il posto dove sarebbe sorta *Solusapre* non era isolato all'interno del territorio calactino: si trovava lungo quella via di cui *Calacta* era *caput* e che dalla costa tirrenica portava al centro della Sicilia e poi verso Catania, via che ho cercato di individuare (13) attraverso lo studio delle regie trazzere che, come sappiamo, seguivano, in generale, le antiche vie romane. *Solusapre*, lungo questa via, doveva essere un centro agricolo importante.

Se il luogo proposto è esatto, la cittadina era al centro di una zona fertile (14), ed avrà avuto ottimi risultati dalla applicazione delle due suddette leggi negli ultimi decenni del II secolo a.Cr.

Viene lasciato, infatti, come proconsole in Sicilia nel 100 a.Cr. il console *Manio Aquilio* che, l'anno precedente, aveva vinto la seconda guerra servile, «per ridare un assetto alla provincia. Onde si spiega come in Cicerone egli sia messo alla pari con *Marco Laevino* e con *Rupilio*, ossia con due dei sistematori dell'isola... Pare evidente che ad *Aquilio* devono risalire, in gran parte, quelle nuove disposizioni per spezzare il latifondo e per dare mezzi di vita alle turbe di nullatenenti, che diedero la pace all'isola, trasformandola in quelle condizioni di florida agricoltura, ch'è presupposta come sfondo alle *Verrine* di Cicerone» (14).

Il compilatore dell'*Itinerarium Antonini* non avrebbe certo segnato una cittadine nell'entroterra calactino se essa non avesse avuto la sua importanza.

Una città non sorge per caso; c'è sempre un motivo che determina la scelta di una località. Dobbiamo pensare che un centro si afferma a poco a poco per libera scelta di pochi *aratores*, coloni, vivandieri ed altre persone che ne seguono l'esempio. I primi coltivatori di fondi propri, in un primo tempo, avranno fatto ritorno, la sera, alle loro case a *Calacta*; poi, per evitare questo duplice viaggio di andata e ritorno che, oltre alla fatica, comportava anche perdita di tempo, avranno deciso di abitare sul posto di lavoro con le loro famiglie (15). Questi cittadini, se hanno deciso di costruirsi una casa e di abitare insieme in un determinato posto, avranno avuto un motivo per farlo: c'erano le fertili terre che potevano essere coltivate e che avrebbero dato un ottimo raccolto; c'era la possibilità di una strada che li collegava da una



FIG. 7 - Pezzo di lapide con le lettere *DIV* nel muro di una vecchia casa nella zona di Calacta.

parte a Calacta, sulla costa settentrionale della Sicilia, e dall'altra a Capitium e quindi alle città della Sicilia centrale e della costa jonica con cui avrebbero potuto allacciare rapporti commerciali. Anche da questo punto di vista il posto rispondeva alle esigenze agricolo-commerciali dei cittadini di Solusapre che, posti al centro di quello che anche oggi è il vasto territorio caroniese, venivano a trovarsi nelle condizioni ideali per esercitare le loro attività, avendo come città confinanti *Amestratus*, *Capitium*, *S. Fratello* (= *Apollonia*, *Aluntium*?) e *Agatirno*.

Le relazioni commerciali con le suddette limitrofe città si potevano più agevolmente mantenere da *Solusapre* che non da *Calacta* ed erano facili-

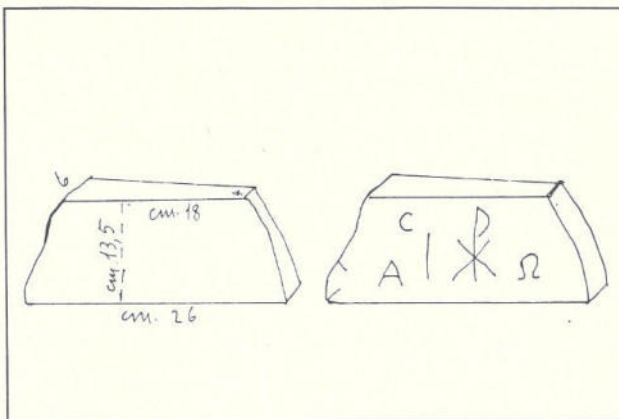
tate dalla strada *Calacta-Capitium* con sviluppo, quindi, nord-sud (16), ed anche dall'altra, attestata dalla trazzera che da *Amestratus*, attraversando il territorio calactino, e intersecando la prima al *Piano della Chiesa*, con sviluppo ovest-est, arrivava a *S. Fratello* (17).

Le due trazzere portano il n. 18 la prima (*Caronia-Capizzi*) e il n. 146 la seconda (*Mistretta-S. Fratello*) nelle relazioni dimostrative di demanialità dell'Ufficio delle Regie Trazzere; esse sono facilmente individuabili nella carta del 1872 (iniziata nel 1862 ed ultimata nel 1867) che, essendo stata disegnata prima delle costruzioni moderne, riporta l'antica viabilità.

Lo sviluppo della trazzera n. 146, snodantesi nella fascia settentrionale dei Nebrodi, sembra quasi preparato per un progetto di strada che, per via interna, congiungesse i due centri *Mistretta-S. Fratello*, rendendosi utile anche a *Capizzi*, *Caronia* e all'economia agricola dell'estesa zona dei *Nebrodi* (fig. n. 10).

Nel nome, poi, che si dà ad una città, non essendo esso scelto a caso, c'è sempre qualche cosa che lo giustifichi; valendo questo anche per *Solusapre*, è interessante sapere cosa si può leggere in detto nome.

Ho già messo in evidenza (18) che nella zona in cui sarebbe sorta la città che cerchiamo, come anche in tutto il territorio di Caronia, c'è sempre stata abbondanza di selvaggina d'ogni genere, specie di cinghiali, volpi, conigli e, fino all'inizio di questo secolo, anche di lupi (19); è facile vedere



FIGG. 8-9 - Pietra arenaria con il supposto monogramma costantiniano di Cristo.

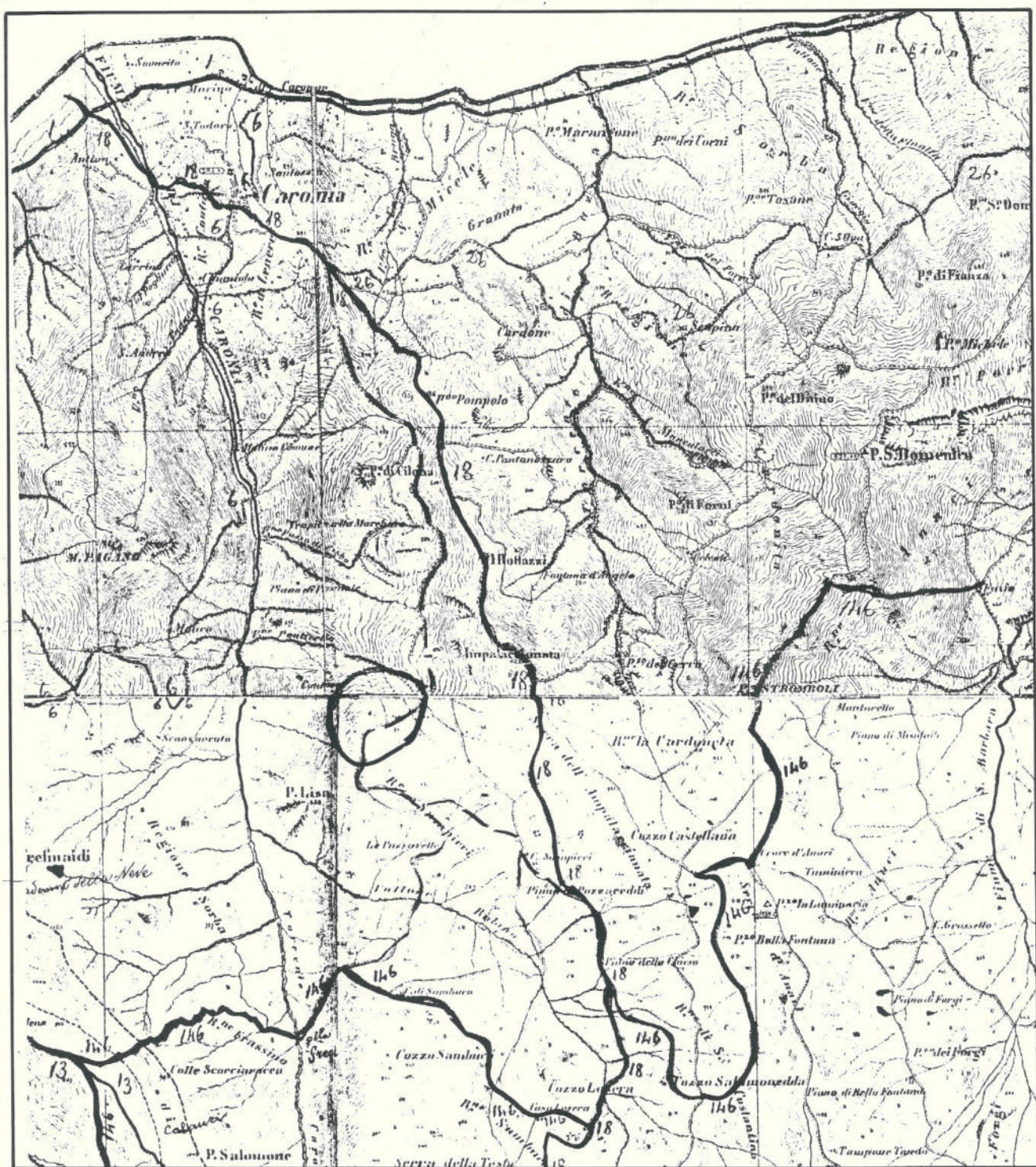


FIG. 10 - Tratto della carta del 1872 con lo sviluppo delle citate trazzere. Il cerchio indica la supposta zona di Solusapre.

nella seconda parte del nome un accenno a tali cinghiali e quindi il nome *Solusapre* se, come sembra, è di origine latina, dovrebbe derivare da *Solum-apri* e potrebbe significare *terra del cinghiale*; bisogna, però, vedere come da *Solum-apri* si è passato a *Solusapre*, nome che già al Pace (20) è sembrato corrotto.

Mentre, poi, per *Calacta* possiamo dire che Ducezio sia stato guidato più che da ciò che si legge nel nome *Kalè-Akté, Bel Lido*, da motivi strategico-politici che sono da vedere nella collaborazione con Siracusa, venendo la città di *Calacta* a trovarsi in quella, potremmo dire, *zona di nessuno* quale era, nella metà del V secolo a.Cr., la parte centro-settentrionale della Sicilia dove Siracusa avrà indirizzato il suo alleato per assicurarsene il controllo prima che ci arrivassero i *Punici*, gli *Agrigentini*, i *Geloi*, altri *Greci* e i *Mercenari* da Messina (21); i motivi, invece, che avranno fatto sorgere *Solusapre* nel luogo suddetto sembrano di carattere agricolo-commerciale.

Nel territorio di *Caronia* non si è fatto mai un saggio di scavo e si è fatto perdere un patrimonio sicuramente di una certa importanza non perchè avrebbe aggiunto qualche pezzo di colonna, qualche vaso o altro oggetto, comunemente rinvenuto in scavi del genere, alle poche sue valide testimonianze archeologiche già raccolte nei nostri Musei e trovate casualmente: Cippo funerario di Quinto Cecilio e rilievo di Carattere sacro (22), statua mutila di presunto oratore (23), pezzi dell'acquedotto calactino ecc. I saggi di scavo avrebbero, soprattutto, un'importanza storica, oltre che archeologica, perchè ci aiuterebbero ad individuare due città ben note nell'antichità, *Calacta* e *Solusapre*, sempre segnate, specie la prima, negli Itinerari.

Una passeggiata per il territorio calactino, sempre con l'occhio attento alla ricerca di quanto potesse interessare la storia antica e moderna della zona, dà sempre delle gradite sorprese: trovare, direi quasi, incastonato sul muro di una vecchia casa un pezzo di lapide in cui si leggono tre lettere *DIV* (fig. 7), una pietra arenaria (24) (figg. 8, 9) in cui penso che sia riportato un *Crismon*, monogramma di Cristo (25), o anche qualche moneta antica, specie mamertina.

Non dimentichiamo, inoltre, quello che ha scritto il Fazello nella metà del XVI secolo: «ubi

fragmenta ac veteres ruinae pro maxima parte obrutae ad aedem Annuntiatae circa Caroniae littora adhuc jacent, atque in subiectis agris, et vineis, ad p. fere 2 m. ubicumque effoditur, passim occurrunt» (26).

Nonostante la dichiarazione del Fazello, foriera di allettanti promesse, risalente a più di quattro secoli e le segnalazioni già fatte in questi ultimi tempi, la zona di *Calacta* non ha avuto ventura; non ha suscitato interesse nel campo archeologico e si spera che lo susciti in quello dei beni culturali, perchè tali sono le testimonianze archeologiche e tutte le notizie che possano servire alla storia di un qualsiasi lembo d'Italia.

Hoc erat (et est) in votis.

NOTE

(1) V. Hugo, *I miserabili*, titolo dell'ultimo capitolo.

(2) L'Holm (*Storia della Sicilia nell'antichità*, Torino 1901 vol. III (1°) p. 485 n. 18) pone *Solusapre* a *Torre del Lauro*, seguendo l'opinione del Lapie (*Orbis romanus ad illustranda itinera Antonini Tabulam Peutingerianam periplos itineraria maritima*, Lutetiae 1834). Pongono *Solusapre* sulla via Aurelia anche A. Airoidi (*Siciliae Antiquae descriptio* etc. tav. III) e il De l'Isle (*Siciliae antiquae quae et Sicania et Trinacria dicta tabula geographica*). Il Pace, poi, che pure ha messo bene in evidenza quanto sopra, senza alcuna giustificazione, afferma in merito: «In *Solusapre* mi sembra assai verosimile, infatti, ritrovare la forma *Solus-A (s) pra*, cioè l'*Aspra di Solunto*, con cui oggi è indicata la montagna presso l'antica città di Solunto» (B. PACE, *Tracce di un nuovo itinerario romano della Sicilia*, in *Studi di Antichità Classica offerti da colleghi e discepoli a E. Ciaceri*, Roma 1940 pp. 169-170).

Per tutto l'argomento cfr. P. FIORE, *Il diverticulum Calactae-Solusapre e la viabilità antica nella zona delle Caronie*, in *Sicilia archeologica*, n. 26 dicembre 1974 pp. 41-44.

(3) P. FIORE, *Il diverticulum...* art. cit. pag. 46.

(4) B. PACE, *Tracce di un nuovo...* art. cit. pp. 169-170.

(5) B. PACE, *Tracce di un nuovo...* art. cit. pp. 169-170.

(6) P. FIORE, *Il diverticulum...* art. cit. pag. 43, n. 15.

(7) P. FIORE, *Acquedotto sacro a Demetra* in *Sicilia archeologica* n. 14, giugno 1971 pp. 37-39.

(8) P. FIORE, *Acquedotto...* art. cit.

(9) P. FIORE, *Il diverticulum...* art. cit. pag. 49.

(10) P. FIORE, *Sull'antico acquedotto calactino*, in *Sicilia archeologica*, n. 31 agosto 1976 pag. 45.

(11) P. FIORE, *Il diverticulum*, art. cit.

(12) Mi piace segnalare che l'amico dr. Scibona, in un brevissimo cenno pubblicato in nota ad un suo lavoro (G. SCIBONA, *Nota a IG XIV 2395-7 - Instrumentum Publicum Calactinum*) stampato nel dicembre 1974, contemporaneamente, quindi, al mio, perviene quasi alla mia stessa conclusione: «Che da *Kalè-Akté* partisse un *diverticulum* che dalla costa, attraversando la contrada Sampieri raggiungeva *Capitium* e i

centri interni dei Nebrodi... è più che naturale; che ai IX m.p. registrati dall'Itin. Ant. a *Calacte Solusapre* possa corrispondere la distanza dei circa 15 Km. che separano la costa di Caronia dalla contrada Sampieri e che in essa possa ricercarsi la *Solusapre* dell'Itinerario, è ipotesi che, oggi, pur nella incertezza dei dati disponibili, a me sembra fortemente suggestiva».

(13) P. FIORE, *Il diverticulum...* art. cit.

(14) Lo è anche ora; in essa, infatti, la riforma agraria siciliana ha avuto i migliori risultati.

(14) L. PARETI, *Storia di Roma*, Torino 1953, III, pag. 488.

(15) Ora le cose sono cambiate: le mutate condizioni economico-sociali, lo sviluppo della motorizzazione, la costruzione di nuove strade, rendendo facile e possibile lo spostamento da un luogo all'altro, non fa tener conto di questa necessità e solo pochissimi abitano nel posto di lavoro.

(16) Nel mio precedente lavoro ho ricordato l'altra trazzera che potrebbe interessare la città di *Solusapre*: (cfr. P. FIORE, *Il diverticulum...* art. cit. pag. 47, n. 35).

(17) Questa trazzera, partendo dalla parte meridionale di Mistretta, attraverso le contrade *Castagnella*, *Acqua Santa*, *Cipolle*, *Passo Salamone*, superava il *Torrente Caronia* a *Portella Greci* e si congiungeva a *Piano della Chiesa* con la trazzera n. 18; proseguiva passando per *Cozzo Salamoneddo*, *Croce d'Anaci*, *Passo Stromboli*; superando il *Torrente Nicoletta*

nell'ex feudo *S. Barbara* e il *Torrente Furiano* ai molini di Ninfe, attraverso la contrada *Borcasso*, arrivava a *S. Fratello*. Di questa trazzera, alla fig. n. 10, viene riportata la parte centrale che interessa l'argomento oggetto del presente lavoro.

(18) P. FIORE, *Il diverticulum...* art. cit. pag. 44.

(19) Nell'archivio comunale di Caronia esistono diverse delibere per vistosi premi concessi ad uccisori di lupi.

(20) B. PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, Milano vol. I, pag. 430, n. 2.

(21) Dei Romani, impegnati ad estendere il loro dominio nel Lazio, non c'era da temere: proprio in quel tempo, nel 449 a Cr., due anni prima della fondazione di Calacte, lottavano contro i Sabini.

(22) Conservati al Museo nazionale di Palermo.

(23) Al Museo archeologico di Tindari.

(24) Trovata nella primavera del 1871 a nord-ovest di Caronia su una costa scoscesa a monte della *Via dei Monaci*, nel tratto tra la necropoli del Piano dei *puppidi* e la contrada Contorella nella sottostante pianura.

(25) Il *Crismon* è quasi simile a quello riportato nell'iscrizione cristiano-siracusana. Cfr. A. Ferrua S.I., *Note di epigrafia Cristiana siracusana* Roma 1938 p. 29 n. 59.

(26) F. T. FAZELLO, *De rebus siculis*, Catania 1949, libro IX cap. 4°.

Un graffito di nave in un cunicolo delle fortificazioni puniche di Lilibeo

di GIANFRANCO PURPURA

Una delle più interessanti scoperte effettuate in quest'ultimo periodo nella Sicilia nord-occidentale concerne il rinvenimento di alcuni tratti di mura e torri delle fortificazioni puniche di Lilibeo, delle quali diffusamente riferiscono le fonti antiche in rapporto agli avvenimenti della prima guerra punica (1). Nell'assedio di questa roccaforte militare punica si risolsero, in pratica, le sorti del conflitto tra le due più grandi potenze dell'antichità, dopo un enorme dispendio di uomini e di mezzi, che ha lasciato diverse tracce.

I lavori di alcuni cantieri edili hanno posto in luce tratti di fortificazioni e scoperchiato un cunicolo quasi certamente connesso con una delle due torri a guardia di una delle porte della città sul lato nord-orientale (2). È probabile che si tratti di uno dei camminamenti sotterranei dei quali parla Polibio (I, 42, 12), scavati dai cartaginesi per attaccare alle spalle con improvvise sortite i due accampamenti dei romani, a nord-est ed a sud-est. Attraverso questi cunicoli gli abitanti di Lilibeo tentavano di incendiare le macchine d'assedio, poste di giorno in giorno più vicine alle mura. Subito dopo l'ingresso in prossimità delle torri e delle difese della città assediata, il cunicolo con una serie di agevoli gradini raggiungeva un livello inferiore al fossato che circondava le mura. Quindi il camminamento, intagliato nel tufo in maniera tale da essere idoneo a consentire persino il passaggio di cavalieri, si inoltrava verso l'aperta campagna.

Oggi, dopo poche decine di metri in discesa (fig. 1) e un breve tratto in piano, la galleria è interrata, proprio quando sulle sue pareti cominciano a scorgersi alcune «nicchie», sulla cui funzione allo stato attuale non è possibile pronunziarsi (fig. 2). Il riempimento del cunicolo ha finora restituito materiali non posteriori al II sec. a.C., e sembra



FIG. 1 - Cunicolo delle fortificazioni puniche di Lilibeo. La freccia indica la posizione del graffito della nave.



FIG. 2 - La fine del cunicolo delle fortificazioni puniche di Lilibeo, attualmente interrato. Si noti sulla destra una nicchia; il cunicolo continua piegando leggermente sulla sinistra.



FIG. 3 - Graffito di nave da guerra di età ellenistica in un cunicolo delle fortificazioni puniche di Lilibeo.

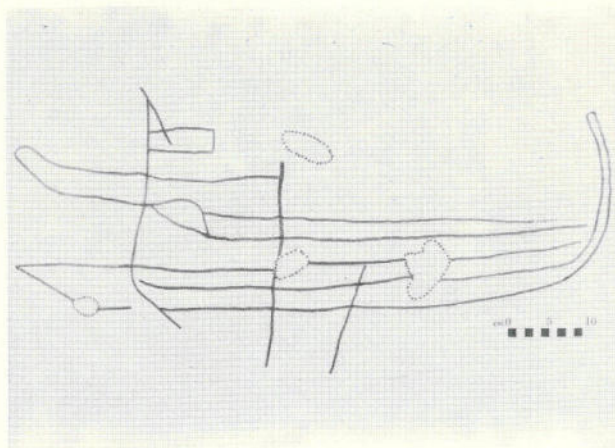


FIG. 4 - Rilievo del graffito della nave nel cunicolo di Marsala.

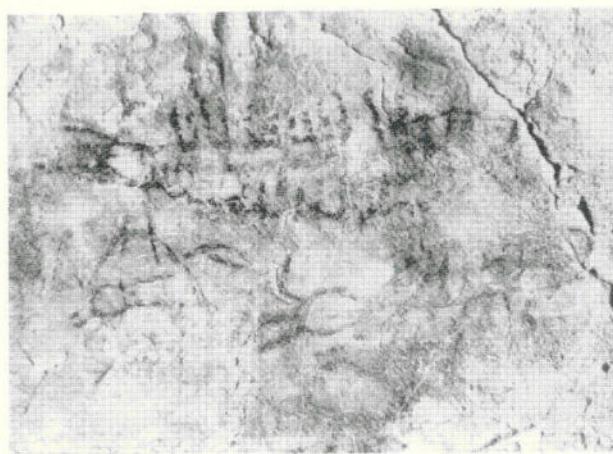


FIG. 5 - Disegni sulle pareti del santuario punico di Grotta Regina (Palermo). Si tratta, forse, di due navi insieme ad altri simboli.



FIG. 6 - Graffiti di due vascelli del 1694 nella latomia della chiesa di S. Maria della Grotta (Marsala). Sulla parete, oltre la data, si legge: *PHILIPPO D VICENZO CARINISI*. Si noti la serpa del vascello di destra, caratteristica della fine del sec. XVII.

probabile che poco dopo la fine della prima guerra punica la galleria sia stata definitivamente abbandonata, almeno nel tratto finora esplorato (3).

Diversi graffiti di difficile interpretazione a causa della friabilità del tufo ricoprono le pareti del cunicolo: una invocazione al dio Ammon in caratteri latini, un'ascia, una nave, un guerriero, oltre ad alcune iscrizioni in caratteri punici (4).

Della nave è stata finora pubblicata soltanto una fotografia (fig. 3) (5) ed è sembrato pertanto utile effettuarne un accurato rilievo (fig. 4).

Si distingue la sagoma caratteristica di una nave da guerra di età ellenistica, munita di rostro e priva di albero, di remi e dei governali. L'eleganza della poppa (a destra) e dell'*aphlaston* contrasta con la rozza esecuzione della parte prodiera della nave. Ivi si distingue un castello sormontato da una struttura non chiaramente identificabile, quindi, l'oculo, l'*embolon* o rostro, in prosecuzione della linea della chiglia e, forse, un deformato *akrostolion*. Manca il *proembolon*, ma sono distinguibili le linee dei principali corsi del fasciame e dell'impavesata. Notevole è la sottile foggia dell'*aphlaston*, leggermente incurvato, ma si osserva una certa sproporzione delle dimensioni, soprattutto nella parte prodiera.

Potrebbe trattarsi di un'altra raffigurazione completa (6), anche se schematica, di nave da guerra punica, di particolare interesse alla luce dei recenti rinvenimenti di scafi di questo tipo e

della stessa epoca proprio nelle acque antistanti (7).

È noto che nel mondo punico, almeno in età ellenistica, i disegni di navi ricorrono con frequenza. Cintas (8), per l'appunto, si è posto il problema delle frequenti raffigurazioni di navi in ambienti funerari punici e dell'associazione con il disegno di un'ascia (9) per giungere alla conclusione che entrambi sono simboli funerari e che molto probabilmente i punici del III secolo a.C. credevano in un viaggio verso un soggiorno nell'aldilà (10).

Alcuni rozzi disegni di navi pubblicati dal noto studioso (11) somigliano ad alcune incomprensibili raffigurazioni osservate sulle pareti della Grotta Regina, il noto santuario punico nei pressi di Palermo (fig. 5). Nonostante finora siano stati interpretati come disegni di pesci (12), non potrebbe anche in questo caso trattarsi di navi e di simboli analoghi a quelli presenti in una tomba punica di Korba (13)?

Certamente in Sicilia, graffiti di navi — come ad esempio quelli di vascelli della fine del 1600 osservati in un'altra cavità sotterranea a non grande distanza dal cunicolo di Marsala (fig. 6) — sono molto frequenti. Ma la presenza nel cunicolo di Marsala del simbolo dell'ascia nei pressi del graffito della nave rafforza l'ipotesi che a Marsala e a Grotta Regina il simbolo della nave venga impiegato da parte dei punici con un preciso significato funerario (14).

NOTE

- (1) POLIBIO, I, 42, 7 ss.; DIODORO 24, 2.
- (2) DI STEFANO, *Nuove scoperte archeologiche a Marsala, Le fortificazioni puniche di Lilibeo, Sicilia Archeologica*, 21-22, 1973, pp. 71 ss.
- (3) DI STEFANO, *op. cit.*, p. 77. L'esplorazione e lo studio di questa galleria appare oltremodo auspicabile, nè dovrebbe essere difficile individuarne altri tratti nel sottosuolo della cittadina. Le tracce lasciate a Marsala dalle guerre puniche (mura con torri, fossato, camminamenti, abitazioni incendiate, relitti di navi) appaiono ben più evidenti di quelle esistenti sul suolo della stessa Cartagine e tra le più cospicue dei centri urbani del bacino del Mediterraneo, al punto da giustificare, a mio avviso, unitarie iniziative di ricerca, studio e valorizzazione.
- (4) Di questi graffiti si occuperà B. Rocco in un prossimo lavoro.
- (5) DI STEFANO, *op. cit.*, p. 78, fig. 12.
- (6) Sulle raffigurazioni di navi da guerra fenicie e puniche cfr. BASCH, *Phoenician oared ships*, I, *Mariner's Mirror*, 55, 2, 1969, pp. 139-162; II, *Mariner's Mirror*, 55, 3, 1969, pp. 227-245; BARTOLONI, *Le raffigurazioni di carattere marino rappresentate sulle più tarde stele di Cartagine*, I, *Le navi, Riv. Studi Fenici*, V, 2, 1977, pp. 147 ss.; *Le navi puniche della Grotta Regina, Riv. St. Fenici*, VI, I, 1978, pp. 31 ss.; PURPURA, *Raffigurazioni di navi in alcune grotte dei dintorni di Palermo, Sicilia Archeologica*, XII, 40, 1979, pp. 58 ss.
- (7) FROST, *Relitto di una nave punica del III sec. a.C. al largo dell'Isola Lunga. La prima campagna di scavi 1971, Not. Scavi*, 1972, pp. 651-673. Una rassegna degli articoli sulle navi puniche di Marsala in PURPURA, *op. cit.*, p. 7 int. 6.
- (8) CINTAS, *Didon est-elle au Paradis des Îles, Mél. Carcopino*, Paris, 1966, pp. 229 ss.
- (9) Nel mondo greco l'ascia fu un simbolo funerario fre-

quentemente utilizzato. Tra la vasta e dibattuta letteratura cfr. soprattutto DE VISSCHER, *L'Ascia funéraire, RIDA*, X, 1963, pp. 213 ss. e la bibliografia ivi citata.

(10) CINTAS, *op. cit.*, p. 234. Frequentemente si tratta di navi militari munite di rostro. Nella perdita pressochè totale di ogni documentazione scritta non resta che affidarsi alle testimonianze archeologiche per avanzare qualche ipotesi sulle credenze dei punici.

È una nave da combattimento quella scolpita su di una lastra tombale della fine del VI sec. a.C. proveniente da Selinunte e oggi al Museo di Basilea. Cfr. *Sintesi*, luglio-agosto 1978, pp. 5 ss.

(11) CINTAS, *op. cit.*, p. 239, figg. 2, 3, 4.

(12) GUZZO AMADASI, *Grotta Regina*, II Roma, 1979, p. 73 e fig. 49.

(13) CINTAS, *op. cit.*, p. 234.

(14) Si è supposto che la più interessante delle navi di Grotta Regina sia un *navigium Isidis*. Cfr. ROCCO, *La Grotta di Monte Gallo (iscrizioni e disegni)*, *Sicilia Archeologica*, V, 1969, pp. 23-26; *La Grotta Regina: Iscrizioni isiache, Ann. Ist. Univ. Or. di Napoli*, 19, 1969, pp. 547-551. Tale ipotesi non è però condivisa da BARTOLONI, *Le navi puniche della Grotta Regina, cit.*, pp. 34 s. e da GUZZO AMADASI, *Grotta Regina*, I, p. 46 nt. 1. Cfr. PURPURA, *op. cit.*, p. 64. In realtà Grotta Regina che, comunque, non è mai stata oggetto di uno scavo completo, ma solo di alcuni saggi, sembra essere stata già in antico più volte svuotata e con ciò si è definitivamente perduta la possibilità di accertare la presenza di eventuali sepolture. A Marsala, fermo restando l'uso militare del cunicolo, non si può escludere che in secondo tempo il camminamento militare sia stato utilizzato per breve tempo per deporvi i morti e che proprio questo sia stato l'impiego delle «nicchie» sulle pareti del sotterraneo, che per ora cominciano ad apparire proprio quando questo si interra (fig. 2).

GRAFFITI DI NAVI NORMANNE NEI SOTTERRANEI DEL PALAZZO REALE DI PALERMO

di GIANFRANCO PURPURA

Ibn Ġubair, viaggiatore e scrittore arabo, nel 1184 durante il viaggio di ritorno dai luoghi santi dell'Islam fece naufragio a meno di mezzo miglio a sud di Messina. Dalla descrizione dell'evento tratta dal suo diario (1) si ricava qualche notizia sulle navi dell'epoca:

«Verso la mezzanotte di domenica 3 di questo mese benedetto, quando già stavamo presso alla città di Messina nell'isola anzidetta, ci assalirono all'improvviso le grida dei marinai, conciossiachè il vento con la sua violenza ci mandava a dare in secco sopra una delle due costiere. Il capitano fece incontanente calare le vele, ma quella dell'albero detto al-ardimūn non si poteva ammainare, per quanto si affaticassero intorno, tanto il vento la portava via. Quando più non ne potevano, il capitano la tagliò pezzo a pezzo col coltello, sperando così di far arrestare la nave. Durante questo affaticarsi il legno andò ad urtare con la chiglia sulla costa, percuotendovi con i due governali, ossia i due timoni che servivano a governarla. Levaronsi a bordo grida disperate e venne per noi il dì del giudizio supremo, la rottura che non potevamo risarcire, ed il colpo terribile che ci tolse ogni coraggio... Il vento e le onde si avvicendavano nel battere la nave in sino a che uno dei timoni si ruppe. Il capitano gettò un'ancora sperando di riuscire a pigliar fondo, ma invano; allora tagliò la gomina e lasciò l'ancora in mare... I marinai già avevano messo mano alla scialuppa per sbarcare le cose principali, uomini, donne e bagagli, ed una sola volta riuscirono a toccare terra, ma non poterono rimandare indietro la barca, e l'onda la gettò in pezzi sulla costa... Poscia, levatosi il sole, vennero in soccorso le barche. Intanto

il grido (del caso nostro) era corso per la città, ed il Re stesso di Sicilia Guglielmo (II), accompagnato da diversi personaggi, si presentò per osservare l'accaduto. Noi corremmo a gara per scendere nelle barche, ma la violenza dei marosi non permetteva loro di accostarsi alla nave. Questo nostro sbarco pose il suggello alla terribile burrasca (passata) e ci salvammo sulla spiaggia... ».

La nave di Ibn Gubair appare dotata di almeno due vele, due alberi — uno dei quali è detto «al-ardimūn» (2) — di due remi-timone e di una scialuppa, insufficiente per tutta la gente imbarcata. Alcune rappresentazioni di navi di questa epoca si osservano tra i mosaici dei monumenti normanni di Palermo, ma finora sono state prese in scarsa considerazione.

La scoperta di alcuni graffiti di navi in un sotterraneo (3) del Palazzo Reale di Palermo consente di esaminare il problema della struttura delle navi in età normanna e di valutare, in certa misura, l'attendibilità delle raffigurazioni navali musive dell'epoca (4).

Sulle pareti di un ambiente a pianta rettangolare, al quale si accede dopo aver percorso una delle gallerie che si diramano dalla cripta sottostante la Cappella Palatina del Palazzo Reale di Palermo (fig. 1), si osservano diversi graffiti di navi che sembrano potersi approssimativamente attribuire all'età normanna (5).

Gli ambienti in questione, non ancora esplorati al tempo dei restauri di Valenti (6), furono da Guiotto (7) attribuiti all'antico fortilizio arabo esistente nel sito del Palazzo Reale di Palermo. Utilizzati in età normanna, questi vani subirono alcune trasformazioni, forse in occasione della cinquecentesca rioccupazione del palazzo da parte dei Viceré spagnoli e della costruzione del sovrastante cortile della fontana (8). Almeno due porte furo-

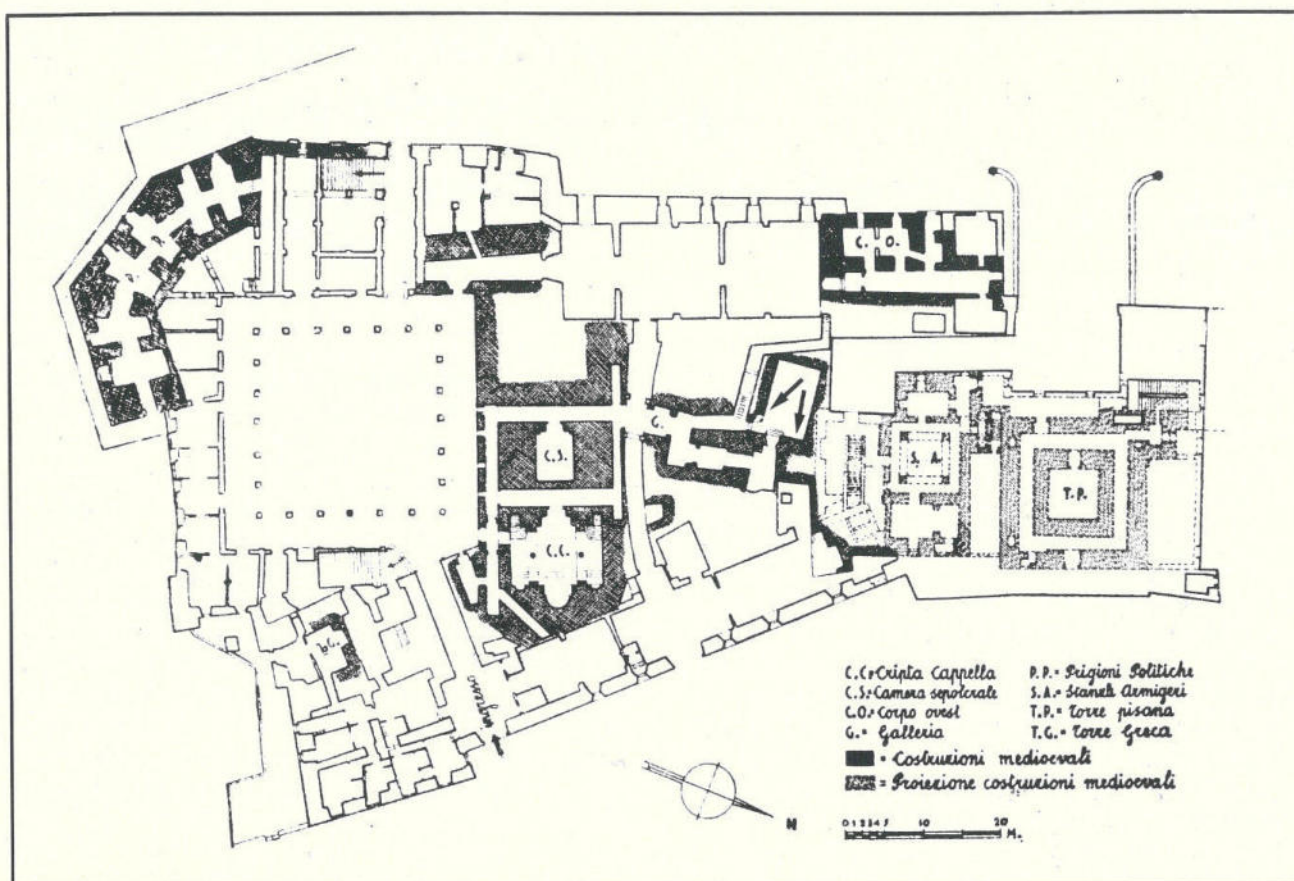


FIG. 1 - Pianta del piano terreno del Palazzo Reale di Palermo (Guiotto). Le frecce indicano l'ubicazione dei graffiti di alcune navi di età normanna.

no aperte nella stanza in questione, interrompendo la teoria di navi (fig. 2) che si sviluppava su due pareti e tagliando a metà due di questi scafi (9).

Sulla parete est sono graffite su uno strato di intonaco almeno tre navi (A. B. C) e nell'angolo di sinistra sullo sfondo una struttura a rettangoli che sembra rappresentare un edificio (fig. 3). Sulla parete sud sono tracciate altre due navi (D, E), con lo sfondo di una struttura a rettangoli simile alla prima. Tracce assai labili di qualche altro scafo si riscontrano forse sulla medesima parete e ciò che sembra essere un terzo edificio è graffito nell'angolo di sud-ovest della stanza, in prossimità di una terza porta dell'ambiente, che si apre nella parete ovest. Solo in quest'ultimo caso i solchi dell'incisione sembrano contenere tracce di colore rosso.

La scena complessa, raffigurante il traffico di alcune navi probabilmente con lo sfondo di un edificio, appare solo a tratti risparmiata, ove l'intonaco originario resta miracolosamente indenne dalle ingiurie del tempo e degli uomini (10).

La prima nave (A) (figg. 3 e 4) della parete est è certamente la più interessante imbarcazione della stanza. Il suo scafo inciso con abilità ed accuratezza da un uomo pratico, contiene precisi dettagli. Si osserva in primo luogo il remo-timone che poggia sulla fiancata dell'imbarcazione, la cui pala ha una caratteristica foggia triangolare.

Sembra che con qualche accentuazione sia stato così rappresentato un tipico governale dalla pala asimmetrica. La presenza di questo remo-timone permette di riconoscere con sicurezza la poppa e la prua, di diverso aspetto: la prima assai

alta e ricurva, che quasi rievoca l'aplustre di un'oneraria romana di età imperiale, la seconda la cui sommità del dritto è di forma triangolare, che richiama alla mente un particolare tipico di alcune vecchie imbarcazioni da pesca siciliane. Lo scafo, propulso da dieci lunghi remi in fase di voga, che si dipartono dal capo di banda, appare leggermente più profondo a prua, che a poppa.

Tre linee orizzontali continue marcano la murata dello scafo ed indicano il livello del ponte di coperta. È incerto se i due tratti semicirculari a poppa indichino l'esistenza di un riparo per il timoniere e se qualche segno obliquo che prende inizio dalla prua sia relativo ad uno straglio dell'imbarcazione. I danni dell'intonaco al di sopra della murata non consentono di scorgere la serie di personaggi presenti sulle altre imbarcazioni della stanza. Un rozzo e sproporzionato albero, sormontato da una enorme coffa rettangolare dalla quale si innalza l'asta per una bandiera e, forse, si protende un argano, contrasta fortemente con l'accurata esecuzione dello scafo. È possibile che que-

sto sia frutto di un successivo «abbellimento», dovuto ad altra, assai più inesperta, mano. In tal caso l'albero originario dell'imbarcazione dovrebbe riconoscersi in uno dei tratti verticali che attualmente compongono l'albero. Un solco in alto a destra inclinato verso la prua indica forse l'antenna e la nave, pur non recando traccia di vele, potrebbe in conseguenza essere attrezzata con una vela latina. Non sono invece relative alla imbarcazione le due linee verticali parallele che si incontrano verso poppa: delimitano il fianco dell'edificio retrostante, come rivela il confronto con le altre costruzioni tracciate sulle pareti dell'ambiente.

Della seconda nave (B) (fig. 5 e 6), in parte distrutta dall'apertura di una porta, resta un pò più della metà. Si tratta della parte poppiara, marcata anch'essa da un remo-timone. Lo scafo, di esecuzione meno accurata del precedente, appare più robusto. Anche in questo caso tre linee orizzontali segnano la murata dello scafo, dalla cui sommità si dipartono dieci remi, orientati nello stesso senso dello scafo A. Alcuni personaggi appaiono im-

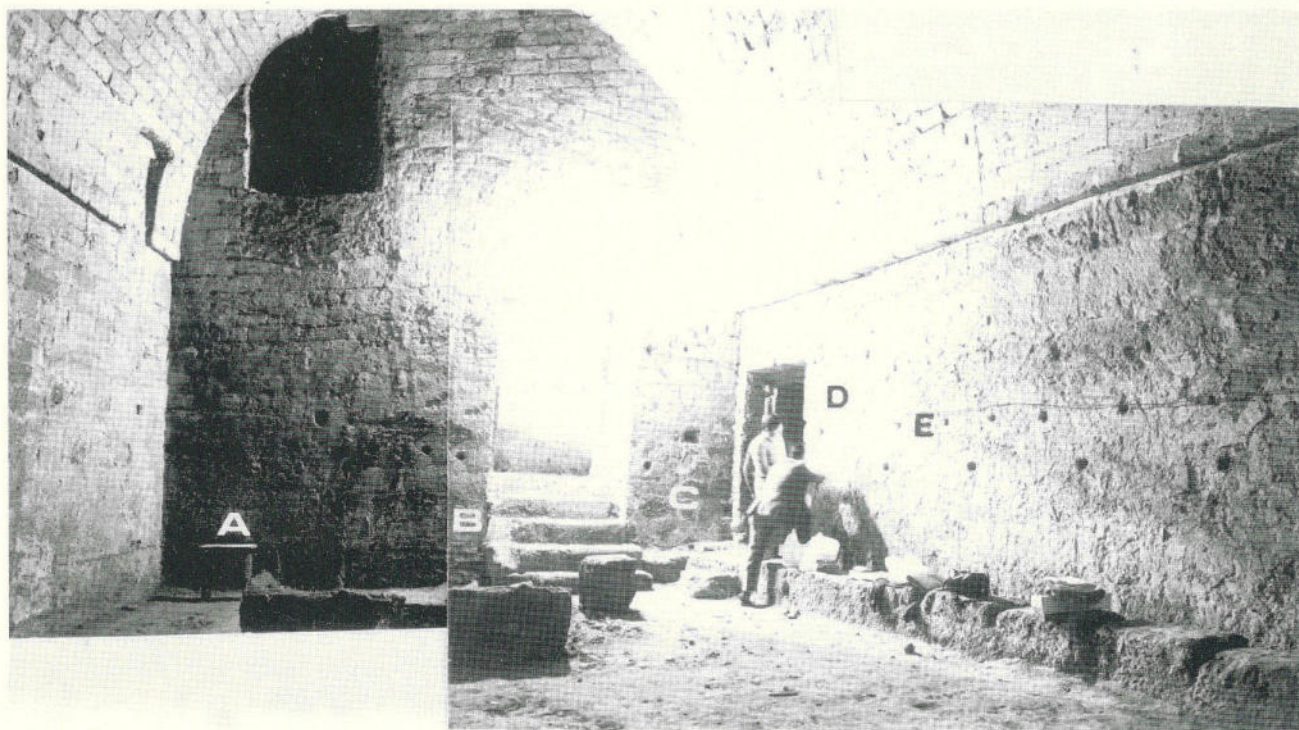


FIG. 2 - Sotterraneo del Palazzo Reale. Le lettere indicano la posizione delle cinque navi graffite.



FIG. 3 - La nave A del sotterraneo del Palazzo Reale, con un edificio sullo sfondo a sinistra.

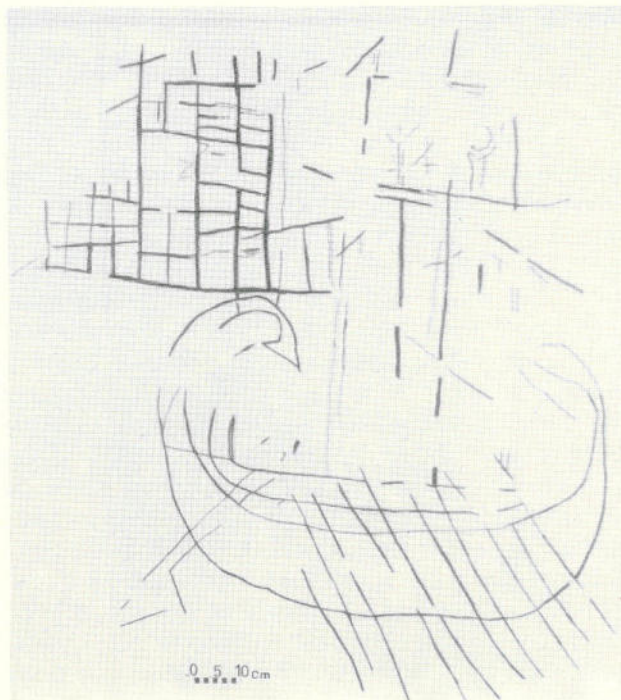


FIG. 4 - Rilievo della nave A del sotterraneo del Palazzo Reale.



FIG. 5 - La nave B del sotterraneo del Palazzo Reale.

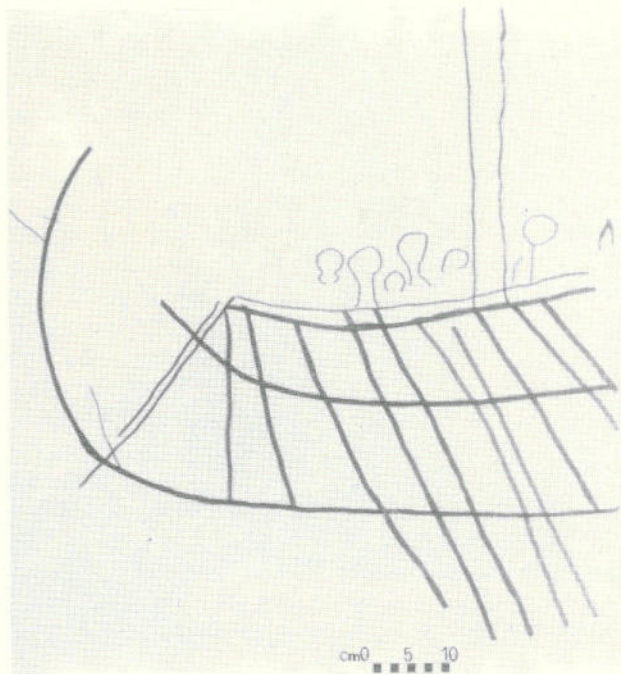


FIG. 6 - Rilievo della nave B.

barcati. Purtroppo non è possibile scorgere il coronamento della poppa, ma è invece chiaramente segnato un proporzionato e rastremato albero.

Della terza imbarcazione (C) (fig. 7), tracciata su una parete assai danneggiata, si distingue solamente l'albero sormontato da una coffa e l'antenna inclinata verso destra. Esili tracce di linee orizzontali indicano, forse, lo scafo, che si può soltanto intuire. A sinistra una croce sembra essere stata tracciata in un secondo tempo e non sembra far parte, quindi, delle strutture della nave.

Sulla parete meridionale, a destra di una porta aperta posteriormente è tracciata la ricurva estremità di un altro scafo (D) (fig. 8 e 9). Doveva trattarsi della più grande e massiccia tra le imbarcazioni graffite sulle pareti dell'ambiente. Lo scafo a giudicare da quel poco che resta, appare eseguito in maniera diversa da quello delle navi A e B: numerose linee ricurve, tracciate all'interno, delineano l'inarcarsi dei corsi del fasciame in prossimità di quella che, forse, è la prua. I remi dell'imbarcazione, infatti, inclinati verso destra, non sono preceduti dal caratteristico remo-timone che dovrebbe marcare la poppa. Lo scafo, allora, potrebbe procedere nello stesso senso delle imbarcazioni A e B ed essere sospinto, come in quel caso, da alcuni remi in fase di voga.

La nave E (fig. 9 e 10), più piccola delle precedenti, sembra avere simili le estremità dello scafo, segnate dall'inarcarsi dei corsi del fasciame, come nel caso della nave D. All'interno dello scafo due linee orizzontali sono fortemente marcate e dieci lunghi remi, come nella nave A, traggono origine dal capo di banda. Al centro, un rozzo albero è sovrastato da una grande coffa ed un'antenna è inclinata verso sinistra. Alcune figure umane appaiono imbarcate. Non v'è traccia di remi-timone e, quindi, non è facile stabilire quale sia la poppa e la prua dell'imbarcazione. I remi e l'antenna, orientati in senso diverso dalle imbarcazioni precedenti, lasciano forse supporre una direzione di questa nave in senso contrario; ma ciò non è sicuro.

L'esame dettagliato dei graffiti di navi della stanza permette, adesso, qualche considerazione conclusiva. Innanzi tutto si osserva che la rappresentazione di navi con lo sfondo di edifici è consueta nell'età antica e persiste nel medioevo: un

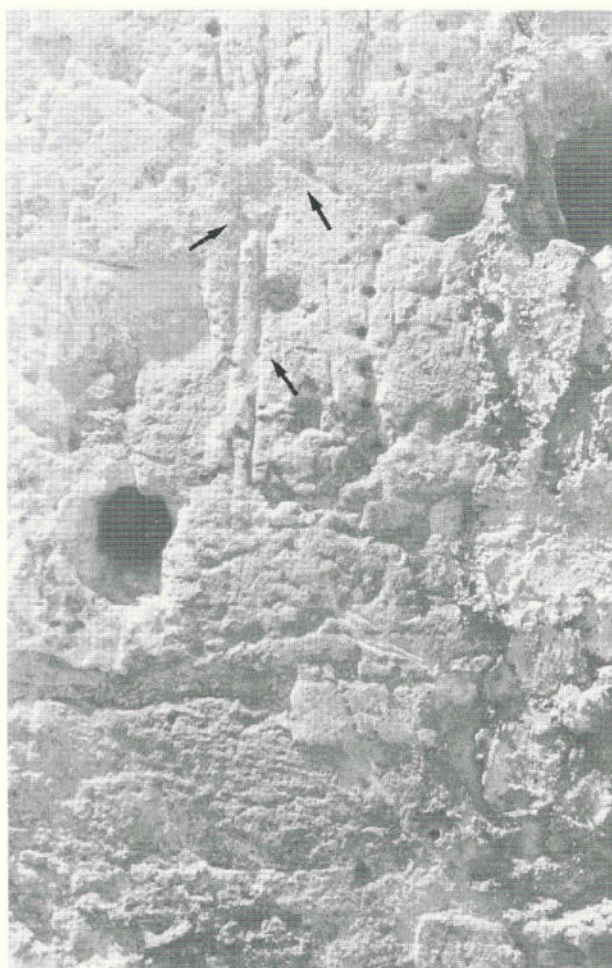


FIG. 7 - Tracce della nave C. Le frecce indicano l'albero, l'antenna e la coffa.

rilievo sul campanile di Pisa, ad esempio, raffigura una nave con un faro sulla destra (11). La rozzezza e schematicità della struttura a rettangoli tracciata in tre diversi punti della stanza non consente, però, una sicura identificazione. Sembra che si tratti in tutti e tre i casi di uno stesso edificio: così, ad esempio, sul verso di un sigillo di Federico II è rappresentato un palazzo, ripartito a rettangoli per indicare i massi squadrati che ne compongono la struttura (fig. 11). Nel nostro caso, nonostante l'assoluta schematicità, sembra di poter distinguere un basamento alto e liscio, solcato soltanto da qualche linea in senso verticale, un'alta torre centrale forse merlata e due basse ali laterali, con



FIG. 8 - Tracce del disegno di due navi (a sinistra nave D, a destra nave E) con lo sfondo di un edificio.

una struttura a grandi blocchi rettangolari. Potrebbe trattarsi di un faro, delle fortificazioni di un porto o di un qualsiasi edificio in prossimità del mare.

Elementi di un certo rilievo per la datazione delle navi del Palazzo Reale sembrano essere il remo-timone, la coffa al di sopra della sommità dell'albero, l'antenna denotante un'attrezzatura con vela latina, la massiccia struttura degli scafi dai corsi del fasciame convergenti alle estremità. La presenza del timone imperniato al dritto di poppa, in Europa, è chiaramente testimoniata per la prima volta (12) in un rilievo del fonte battesimale della cattedrale di Winchester, datato al 1180 (13), ma almeno fino alla fine del XIII secolo l'antico

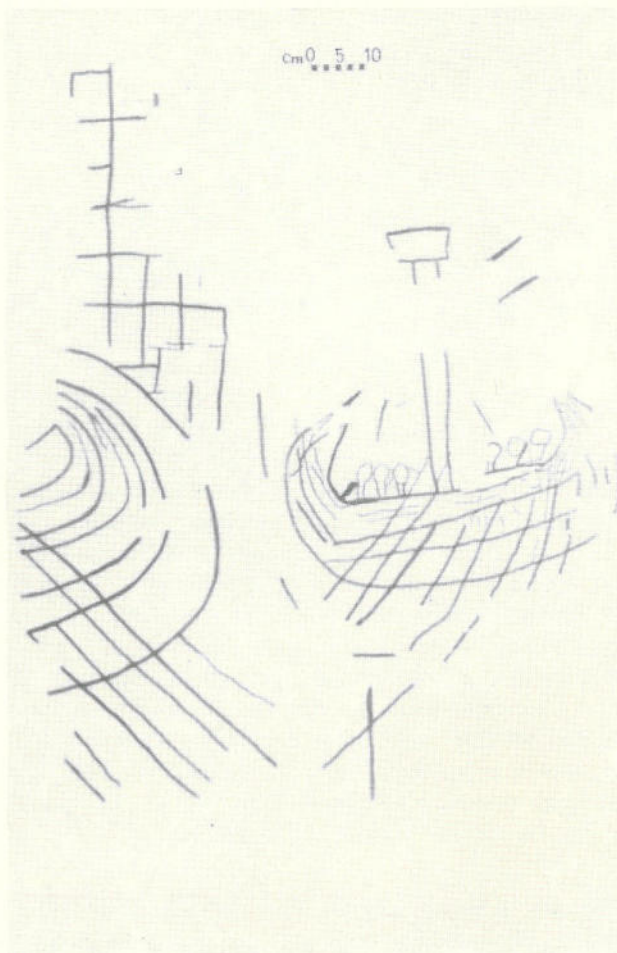


FIG. 9 - Rilievo delle navi D ed E

uso del remo-timone restò in voga (14). È, quindi, quest'ultimo il termine finale per la datazione delle imbarcazioni del sotterraneo del Palazzo Reale. Anche gli altri elementi sui quali sopra si è richiamata l'attenzione sembrano concordare con una datazione al XII-XIII secolo e la stessa forma tondeggiante dello scafo ricorre con frequenza in raffigurazioni di navi di questa epoca, sul finire della quale compaiono sovrastrutture poppiere o prodie-re, assenti nelle navi del sotterraneo del Palazzo Reale (fig. 12) (15).

Una conferma di questa datazione è offerta dal mosaico pavimentale della basilica cattedrale di Otranto (fig. 13) (16), portato a compimento nel

1165 ed iniziato nel 1163 sotto il regno di Guglielmo I, ove è raffigurato uno scafo, che, nonostante l'ingenuità della esecuzione e l'imprecisione di alcuni dettagli (17), appare nel complesso assai simile alla nave E del sotterraneo del Palazzo Reale di Palermo.

È opportuno, però, ricercare un confronto specifico con altre raffigurazioni di navi collegate all'ambiente siciliano. Una imbarcazione di tipo assai simile alle navi del sotterraneo del Palazzo Reale si rileva in un codice pergameneo del XIII secolo, che sembra sia stato illustrato addirittura dallo stesso imperatore Federico II (fig. 14) (18). Si riscontra la stessa forma massiccia e tondeggiante dello scafo dalle estremità simili ma non identiche: nella illustrazione di Federico, infatti, l'estremità della poppa (riconoscibile per un grosso remo-timone di foggia triangolare, simile a quello della nave della cattedrale di Otranto) appare più flessa verso la tolda dello scafo di quella della prua, come nella nave A del sotterraneo del Palazzo Reale. Sono da notare, infine, i numerosi ed interessanti dettagli della illustrazione di Federico, come le ricurve strutture della parte poppiere, riscontrabili anche nella nave del mosaico della basilica di Otranto e che potrebbero rappresentare un sostegno nel caso del ribaltamento dell'albero. Degna di nota è anche la decorazione del capo di banda, l'inclinazione dell'albero e dell'antenna, il particolare impiego della vela.

Scafi simili, anche se alquanto schematizzati e poco aderenti alla realtà in alcuni particolari (19), si osservano tra i mosaici del XII sec. del Duomo di Monreale (20) e della Cappella Palatina di Palermo (21). A Monreale, nel mosaico della costruzione dell'arca di Noè (fig. 15) (22) e nel mosaico di Gesù che salva Pietro dalle acque (fig. 16) (23) lo scafo è tondeggiante e simile nell'aspetto alle navi del sotterraneo del Palazzo Reale.

Le altre cinque imbarcazioni raffigurate nei mosaici del Duomo di Monreale, come le altre tre raffigurazioni musive di navi di età normanna della Cappella Palatina di Palermo, presentano, con qualche lieve differenza, lo stesso tipo di scafo dalle caratteristiche estremità ricurve. Solo in due navi del Duomo di Monreale si rileva un particolare che le differenzia dalle altre, un corto ro-



FIG. 10 - La nave E del sotterraneo del Palazzo Reale.

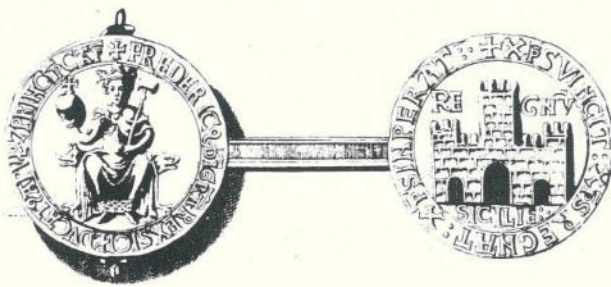


FIG. 11 - Sigillo dell'imperatore Federico II

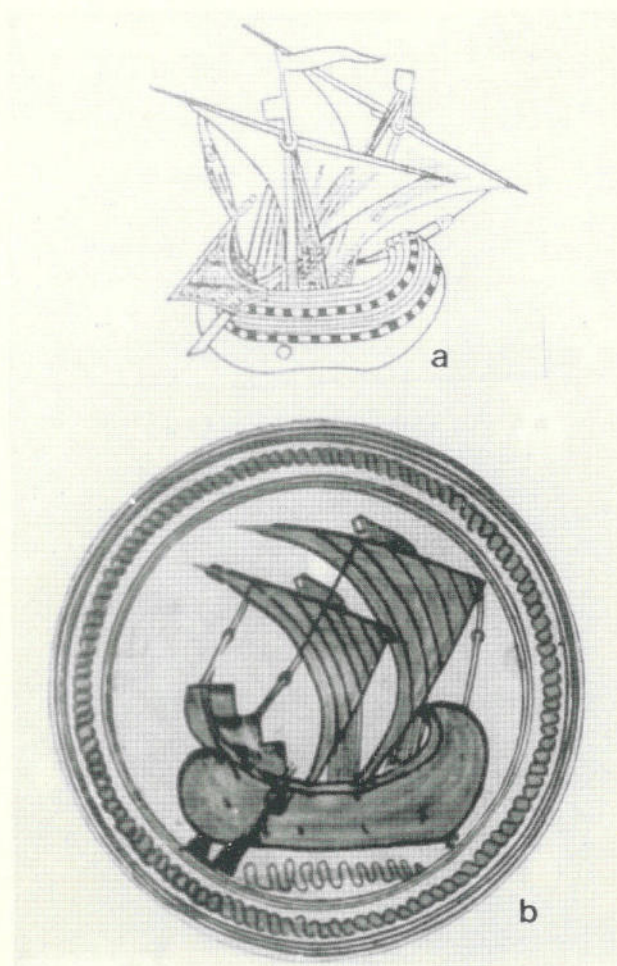


FIG. 12 - a) Nave mercantile castigliana dal Lapidario di Alfonso il Saggio - XIII sec.; b) Nave mercantile pugliese o siciliana. Piatto di ceramica nel museo di Corinto. Prima metà del XIII sec. (Whitehouse, D'Angelo). Si noti la presenza del cassero poppiero.

stro che si prolunga al di là del corso della cinta (fig. 17).

Nessun capitello del chiostro di Monreale reca alcuna raffigurazione di nave, al contrario un capitello normanno del chiostro di Cefalù (24) presenta tre raffigurazioni dell'arca di Noè (fig. 18). La presenza del remo-timone su di uno di questi scafi (fig. 18) consente di identificarne con sicurezza la poppa e di rendersi conto che le estremità dello scafo dell'arca non sono del tutto identiche: mentre a poppa i corsi del fasciame convergono



FIG. 13 - Imbarcazione del 1165 tra i mosaici del pavimento della Cattedrale di Otranto. L'anomala posizione dell'albero, assai spostato verso prua, sembra essere determinata dalla ristrettezza dello spazio a disposizione dell'artista.

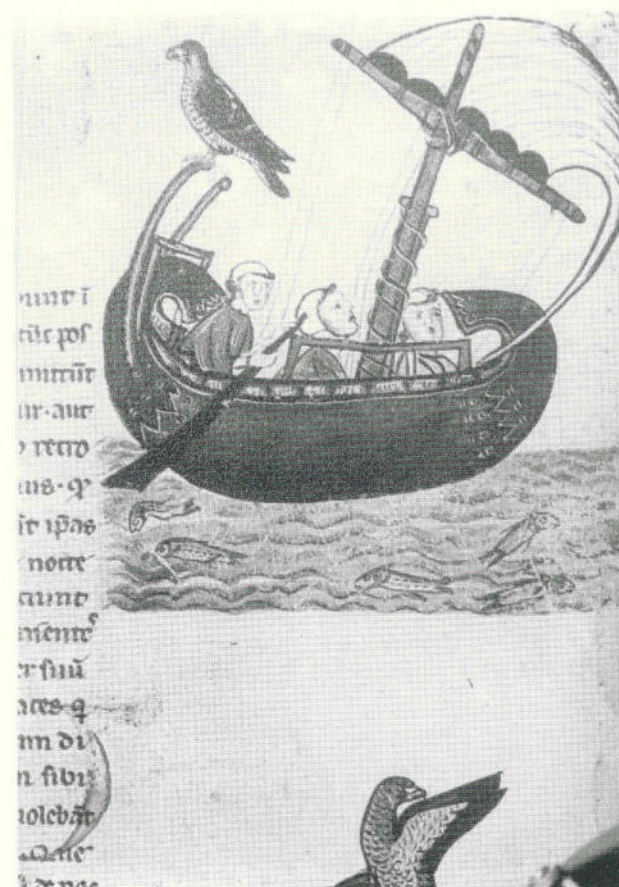


FIG. 14 - Illustrazione del codice pergameneo (Ms. Pal. Lat. 1017), contenente l'opera di FEDERICO II, *De arte venandi cum avibus*.

verso l'alto, a prua si interrompono all'altezza del bordo superiore della murata consentendo l'innalzarsi del dritto di prora di forma triangolare, in prosecuzione della linea della chiglia.

Un altro di questi scafi, in particolare, offre ampia possibilità di confronto con la nave A del sotterraneo del Palazzo Reale (fig. 19). Tolte le sovrastrutture dell'arca, lo scafo del capitello di Cefalù mostra l'estremità di sinistra marcatamente più ricurva dell'altra e volta verso la tolda dell'imbarcazione, esattamente come nella nave A del sotterraneo del Palazzo Reale.

Si tratta, quindi, della poppa dell'arca ed il dettaglio lascia supporre che la raffigurazione sopra menzionata si accosti alla realtà più delle altre, nelle quali l'arca è presentata come uno scafo dalle estremità simili.

In conclusione sembra possibile attribuire i graffiti di navi del sotterraneo del Palazzo Reale al sec. XII-XIII (25). Si tratta di imbarcazioni di un discreto tonnellaggio, in grado di trasportare almeno venti rematori (come si desume dal numero dei remi delle navi A ed E), ed appartengono tutte ad una delle più splendide età per la marineria siciliana. In seguito alla conquista della Sicilia ed al clima di pacifica convivenza instaurato dai normanni l'isola divenne un punto di transito per gli scambi commerciali tra la Cristianità e l'Oriente. Gli enormi guadagni dei re normanni sono testimoniati dal numero e dalla grandiosità delle opere monumentali da costoro intraprese in un arco di tempo relativamente limitato. I normanni, oltre che di una attrezzata flotta mercantile, disponevano di un'eccellente flotta da guerra, come ci testimonia il ricordo delle operazioni militari lungo le coste africane, greche e maltesi.

Ai mosaici del Duomo di Monreale, della Cappella Palatina ed ai rilievi del capitello di Cefalù possono essere senz'altro aggiunti adesso anche questi rudimentali graffiti del Palazzo Reale a testimoniare le peculiarità delle forme delle imbarcazioni normanne e ad offrire sulle coeve e non numerose raffigurazioni artistiche, pur nella loro innegabile rozzezza, una rappresentazione un po' meno schematizzata di alcuni scafi di un'epoca per molti versi oscura della storia delle strutture navali mediterranee (26), ma di splendido sviluppo per la marineria siciliana.

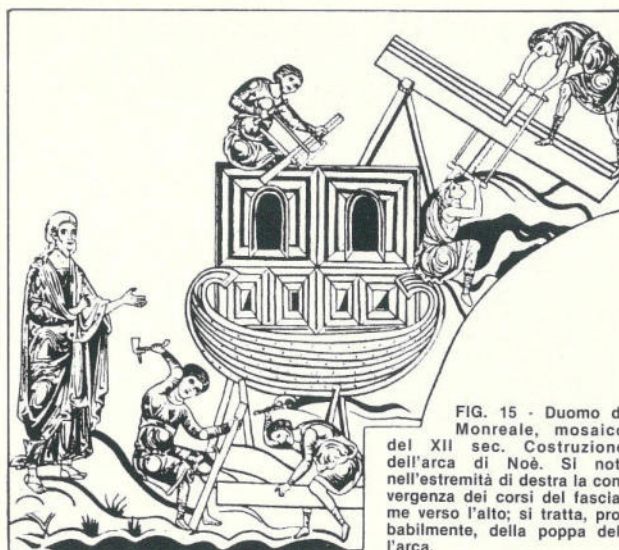


FIG. 15 - Duomo di Monreale, mosaico del XII sec. Costruzione dell'arca di Noè. Si noti nell'estremità di destra la convergenza dei corsi del fasciame verso l'alto; si tratta, probabilmente, della poppa dell'arca.



FIG. 16 - Duomo di Monreale, mosaico del XII sec. Gesù, salva Pietro dalle acque. A destra la prua dell'imbarcazione.



FIG. 17 - Duomo di Monreale. Mosaico del XII sec. Miracolo di S. Castrenze. A destra la prua dell'imbarcazione.



FIG. 18 - Capitello del chiostro di Cefalù. Le due archi di Noè ivi raffigurate sono volte l'una verso l'altra.



FIG. 19 - Capitello del chiostro di Cefalù. La costruzione dell'arca di Noè. A sinistra la poppa, flessa verso la tolda.

NOTE

(1) IBN ĠUBAYR, *Viaggio in Spagna, Sicilia, Siria e Palestina, Mesopotamia, Arabia, Egitto*, (trad. Schiapparelli) Palermo, 1979, pp. 222. Una descrizione di un analogo rischio al quale sfuggì Re Ruggero in CARINI, *Una pergamena sulla fondazione del Duomo di Cefalù*, *Archivio Storico Siciliano*, VII, 1883, p. 137, ma indipendentemente dai dubbi sulla genuinità e data del documento, questo appare di scarsa utilità per la conoscenza delle navi normanne.

(2) Il traduttore (l.c.) suppone che si tratti dell'artimone.

(3) Si tratta, in realtà, di una stanza interna a livello terreno del Palazzo Reale, al di sotto del cortile della fontana, da non molto tempo resa accessibile.

(4) Sull'attendibilità dei mosaici di Monreale cfr. l'opera di KITZINGER, *I mosaici di Monreale*, Palermo, 1960. Attualmente prevale in genere una certa cautela tra gli studiosi nel valutare l'idoneità delle raffigurazioni musive normanne ad illustrare gli aspetti materiali della vita della Sicilia del XII sec., a causa della possibile partecipazione di maestranze straniere, d in particolare, orientali, che si sarebbero potute avvalere di modelli più antichi per la realizzazione delle loro opere. Il frequente schematismo delle rappresentazioni artistiche di navi normanne contribuisce poi ad accrescere questa diffidenza, ma, come si vedrà, in qualche caso i mosaici rappresentano una fonte più affidabile e precisa di quanto comunemente non si ritenga.

Molte e interessanti considerazioni sulle navi dell'XI sec. possono essere desunte dai documenti della corrispondenza commerciale della Geniza del Cairo (cfr. *La navigazione mediterranea nell'Alto Medioevo*, Spoleto, 1978, in preparazione).

(5) La scoperta è stata effettuata dal Sig. Benedetto Arico e comunicata a Mons. Benedetto Rocco, parroco della Cappella Palatina, il quale mi ha offerto la possibilità di darne qui notizia.

(6) VALENTI, *Il Palazzo Reale di Palermo*, *Bollettino d'Arte*, IV, 2, 1925-25, pp. 512 ss.

(7) GUIOTTO, *Palazzo ex-Reale. Recenti restauri e ritrovamenti*, Palermo, 1947, p. 13.

(8) Si spera che nel corso dei lavori di restauro che da qualche tempo si svolgono nel Palazzo vi sia la possibilità di procedere ad un chiarimento dello sviluppo e della datazione di questi ambienti ed all'urgente consolidamento delle strutture, assai fatiscenti per l'umidità.

(9) È possibile che i graffiti siano stati eseguiti sulle pareti meglio illuminate dell'oscuro ambiente. L'ingresso in età normanna doveva, in tal caso, essere posto sul lato occidentale, forse in corrispondenza di un'apertura praticata assai in alto. Una panchina semicircolare si estendeva lungo la parete meridionale ed occidentale. Potrebbe quindi trattarsi di una prigione, priva di accesso, ad eccezione di una stretta e alta apertura. Successivamente in questo ambiente a media altezza fu aperta una porta, oggi murata, ed innalzato di qualche metro il pavimento, come rivelano dei fori per le travi di sostegno che, susseguendosi lungo le pareti della stanza, in qualche caso danneggiano la scena ivi raffigurata. È evidente, comunque, che queste congetture, frutto di semplice osservazione, andrebbero suffragate da più accurate indagini.

(10) È purtroppo prevedibile che, ove non intervengano in tempo lavori di restauro, anche le parti superstiti di questi graffiti siano destinate a scomparire per sempre a causa delle infiltrazioni di acqua nell'ambiente.

(11) SINGER, *ed altri*, *Storia della tecnologia*, II, Torino, 1967, p. 592, fig. 530.

(12) SINGER, *ed altri*, *op. cit.*, II, pp. 593 e 783.

(13) BASS, *Navi e civiltà*, Milano 1974, p. 199, fig. 18.

(14) BASS, *op. cit.*, p. 207.

(15) BASS, *op. cit.*, p. 190; SINGER, *ed altri*, *op. cit.*, II, p.

(16) GIONFREDA, *La basilica cattedrale di Otranto, Architettura e mosaico*, Galatina, 1975, p. 195, fig. 83. Hang, *Das Mosaik von Otranto*, Wiesbaden, 1977, pp. 49 ss., fig. 19.

(17) Il monaco Pantaleone, esecutore del mosaico, disponendo probabilmente di poco spazio sulla sinistra in alto ha spostato verso prua la posizione dell'albero, attrezzato con una vela latina, ed ha rimpicciolito le dimensioni della ruota di poppa sulla quale appaiono due antenne, come nella nave raffigurata nel Ms. Pal. Lat. 1017 (cfr. *infra*).

(18) Si tratta del Ms. Pal. Lat. 1017, custodito nella Biblioteca Vaticana e contenente l'opera di FRIDERICUS II, *De Arte venandi cum avibus* (cfr. SAUER, STUMMOLL, FIEDLER, *Codices selecti*, XVI, Graz., 1969). Nel fol. XXIX è riprodotta la nave che ci interessa, mentre nel fol. X un'agile imbarcazione a remi munita di rostro: una galera. Negli altri manoscritti della medesima opera, secondari rispetto a questo eccezionale codice, miniato dallo stesso Imperatore, appaiono navi di foggia assai diversa (cfr., ad es., la nave di tipo continentale del XIII-XIV sec., dalle estremità decorate con protomi animali, che appare nel fol. 10 r. del Ms. fr. 12400 della Biblioteca Nazionale di Parigi) dalla nave del fol. XXIX, di notevole interesse ai fini della presente ricerca. In FEDERICO II, *Uomini e falchi*, Bologna, 1965, CANESI, p. 61, appare un'imbarcazione che differisce in numerosi dettagli dalla nave originale del Ms. della Biblioteca Vaticana.

(19) Non si riesce a comprendere, ad esempio, come possa essere sciolta la vela attorcigliata al pennone della nave della scena di Gesù che salva Pietro dalle acque nel mosaico del Duomo di Monreale (fig. 16). Per questa ragione non sembra che si possa condividere incondizionatamente quanto sostenuto da Mc GRAIL, FARRELL, ROWING: *Aspects of the ethnographic and iconographic evidence*, *IJNA*, 2, 1979, pp. 158 ss.

(20) KITZINGER, *op. cit.*

(21) TOESCA, *La Cappella Palatina di Palermo, I mosaici*, Roma, 1955, tav. XXXV; KITZINGER, *op. cit.*, p. 55, fig. 23.

(22) Nel mosaico della costruzione dell'arca si nota un dettaglio tecnico, la chiodatura delle tavole del fasciame, che non appare nelle altre raffigurazioni dell'arca a Monreale. Tra tutte queste solo nel primo caso si riconosce a destra la poppa in base all'andamento dei corsi del fasciame.

(23) Nell'imbarcazione raffigurata in questo mosaico secondo Mc GRAIL, FARRELL, *op. cit.*, p. 163, «the bow is possibly to the right (position of mast and braces)».

(24) SALVINI, *Il chiostro di Monreale*, Palermo, 1962, p. 91, fig. 30.

(25) In passato la più lunga durata media delle navi, conseguenza dell'elevato valore economico e del più lento ritmo di obsolescenza tecnica, tendeva a determinare una relativa stabilità della forma dello scafo per un tempo alquanto lungo, al-

meno fino alla comparsa di importanti innovazioni tecniche, come, ad es., l'introduzione del timone centrale o del castello di prua e di poppa o di diverse tecniche costruttive. Certamente, tuttavia, esistevano specifiche e non trascurabili caratteristiche locali che in Mediterraneo per i secoli XII e XIII potrebbero essere colte confrontando le diverse raffigurazioni locali. In questo periodo, poi, anche se i due tipi fondamentali di navi, da guerra e di commercio, dovevano essere alquanto simili, certamente esisteva una serie di imbarcazioni specializzate in rapporto alle loro specifiche funzioni, come ad es., la nave per il trasporto dei cavalli, impiegata nella quarta crociata (cfr. BONINO, *Lateen rigged medieval ships, new evidence from*

wrecks in the Po Delta (Italy) and notes on pictorial and other documents, IJNA, 1, 1978, pp. 9 ss.).

(26) Si dispone di informazioni più ampie sulla struttura delle navi del Mare del Nord dopo l'XI sec. anche in seguito allo studio ed al recupero di alcuni relitti di questa epoca, effettuato in seguito ad una diffusa sensibilità nei paesi del Nord dell'Europa. Cfr. SINGER, *ed altri*, *op. cit.*, pp. 588 ss.; BASS, *op. cit.*, pp. 181 ss. e la diversa ampiezza dedicata in questa opera alla trattazione delle navi del Mare del Nord dal 900 al 1200, rispetto allo studio delle navi del Mediterraneo. Sulle imbarcazioni medievali mediterranee a vela latina dal XIII al XIV sec. cfr. l'accurato studio di BONINO, *op. cit.*, pp. 9 ss.

Graffito di galera su di un muro delle fortificazioni della Rocca di Cefalù

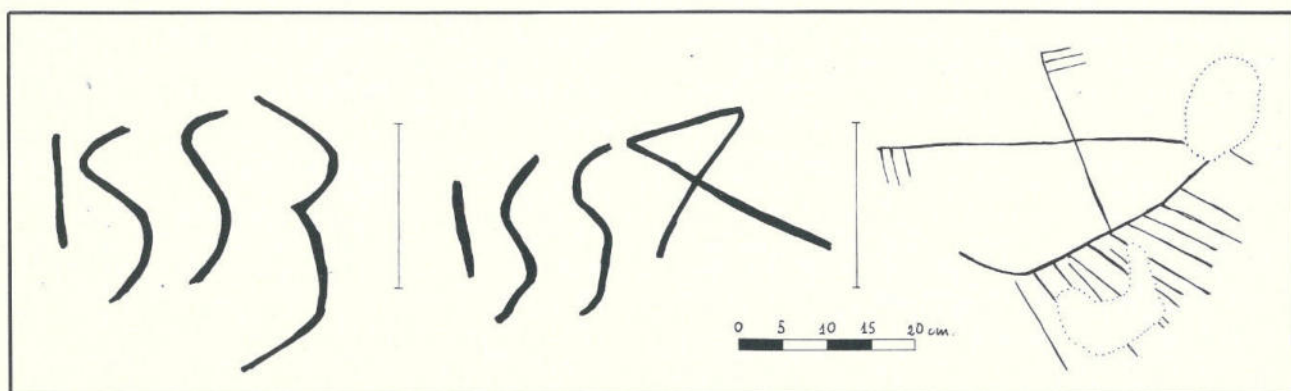


FIG. 1 - Rilievo della galera e delle date sul muro del primo sbarramento delle fortificazioni della Rocca di Cefalù.

di GIANFRANCO PURPURA

Sull'intonaco del muro del primo sbarramento delle fortificazioni che si incontrano salendo sulla Rocca di Cefalù per la consueta via di accesso sul versante occidentale del monte (1) esistono dei graffiti che raffigurano diversi soggetti: un pescatore con canna sul bordo di uno stagno, un cuore (2), tre pesci (3), quattro date, un pavone, alcune croci (4), due stelle a cinque punte, due imbarcazioni.

Questi segni appaiono certamente tracciati sull'intonaco ancora fresco e sono quindi coevi al restauro o costruzione di questo tratto delle fortificazioni (5). Delle due imbarcazioni solo una è chiaramente distinguibile. Si tratta di una schematica galera sospinta da dodici remi in fase di voga (fig. 1). Si distingue a destra la bassa prua dal corto rostro, l'albero sul quale sventola una bandiera, la lunga antenna dalla cui estremità poppiera penzola un vessillo.

Le date sul muro (due volte appare segnata sulla malta ancora fresca la data 1553, altre due

volte 1554) indicano probabilmente il periodo di tempo relativo ai lavori di restauro (fig. 1). Sotto il viceré Giovanni de Vega, dopo la vittoria spagnola in Africa e prima della battaglia di Lepanto, in tutta la Sicilia si intrapresero opere di fortificazione per la minaccia di incursioni turche e barbaresche guidate dal terribile Dragutt e dal Barbarossa (6), le quali non tardarono ad aver luogo: a Sciacca, nei pressi di Agrigento, a Messina. A Palermo la stessa residenza vicereale per ragioni di sicurezza si spostò da Castellammare a Palazzo Reale (7) e proprio nel 1553 il Viceré si recò in visita a fortificazioni, vescovati, arcivescovati ed abbazie per motivi connessi alla difesa costiera (8); tra questi luoghi doveva essere compresa la stessa Cefalù, ove furono effettuate le suddette opere.

Pochi anni più tardi, nel 1571, galere come quella raffigurata sul muro della fortificazione di Cefalù si scontravano a Lepanto in una battaglia navale decisiva che ebbe l'effetto, non solo di frenare l'espansionismo islamico, ma soprattutto di capovolgere i rapporti di forze in favore delle nazioni cattoliche.

NOTE

(1) Esisteva un'altra via di accesso dal versante nord, prospiciente il mare, e che consentiva agli abitanti del monte di attingere l'acqua alla antica sorgente del quartiere della Giudecca. Cfr. AURIA, *Dell'origine ed antichità di Cefalù*, Palermo, 1656, p. 62. Qualche vecchio abitante di Cefalù ancora oggi ricorda l'esistenza di questa seconda via d'accesso al monte e ancor oggi sussistono tratti del muro «a forma di scala», menzionato dall'Auria,

Era poi possibile accedere alla sommità superiore del monte per altri tre sentieri assai ardui, quindi solo eccezionalmente utilizzati. Uno di questi sentieri sul versante che domina l'insenatura di Presidiana e la relativa sorgente è stato interrotto dalla cava aperta per l'estrazione della pietra per il molo moderno.

(2) Il cuore di Gesù Salvatore è oggetto di particolare venerazione a Cefalù.

(3) Si noti che tre pesci, disposti però a raggiera intorno ad un pane o un pomo, furono l'insegna della città di Cefalù già da prima del seicento. Cfr. AURIA, *op. cit.*, pp. 2 e 62.

(4) I solchi del pavone e di due croci sono punteggiati da piccoli cocci inseriti nell'intonaco ancora fresco.

(5) Cfr. GIARDINA, *Cefalù perduta: vedute e memorie, Atti del Convegno per la difesa dei beni culturali di Cefalù*, Cefalù 1976, p. 12 nt. 1. Nonostante l'esistenza di una superiore e prossima linea di fortificazione con una porta è possibile che lo sbarramento inferiore esistesse già in età antica. In prossimità della porta del primo sbarramento in alto a destra, si riscontra su di un concio di tufo, che potrebbe essere stato però riutilizzato, una lettera antica (un *sigma*), finora non rilevata da alcuno.

(6) Sulla politica estera spagnola, la pirateria e le difese siciliane, cfr. la sintesi offerta da MACK SMITH, *Storia della Sicilia med. e mod.*, Bari, 1970, pp. 167 ss., ove si menziona l'attività svolta dal 1535 dall'ingegnere militare Ferramolino da Bergamo.

(7) Cfr. FAZELLO, *De rebus siculis* (Dec. I. 2. 8). I, Catania, 1749, p. 328; VALENTI, *Il Palazzo Reale di Palermo, Bollettino d'Arte*, 1925, p. 527 nt. 4.

(8) AURIA, *Historia cronologica delli viceré di Sicilia*, Palermo, 1967, pp. 40 ss.; FAZELLO, *op. cit.*, (Dec. II, 1. 10), II, p. 261.

Relitto di una nave del terzo secolo d.C. scoperto a Plemmirio, nei pressi di Siracusa

di A.J. PARKER

(Traduzione italiana di Olivella Foresta)

I resti di un carico di anfore sono stati rinvenuti nel 1974; il carico era proveniente dall'Africa e sembra essere del 250-280 d.C. Sono anche state trovate delle ceramiche ad uso domestico e delle tegole, oltre ad una sbarra di ferro (probabilmente di un'ancora?) e a un piombo per lo scandaglio. Il deposito principale del carico e lo scafo della nave non sono stati trovati. Uno studio più approfondito della zona potrebbe rendere più chiara la storia economica della fine del terzo sec. d.C.

SCOPERTA DEL RELITTO

Il luogo (1) è stato scoperto per puro caso, nell'Agosto del 1974. Un gruppo di sommozzatori dell'Università di Bristol, dopo essere stati per tre settimane a Camarina (2), sono rimasti altri dieci giorni vicino a Siracusa per effettuare immersioni, sotto la direzione generale del Dr. G. Voza e con l'attiva collaborazione di G. Kapitän (3). Un giorno, tuffandosi davanti alla scogliera meridionale di Capo Murro di Porco (la punta estrema della penisola di Plemmirio, vicino a Siracusa), alcuni componenti del gruppo hanno trovato dei frammenti di ceramica sulla parete rocciosa. Pur avendo effettuato 12 ore di immersione, si è potuta svolgere solo un'indagine sommaria del sito.

Nel 1975, un altro gruppo di Bristol, ha effettuato un sopralluogo per individuarne la posizione rispetto alle scogliere di Capo Murro di Porco; lo scopo prefissato è stato raggiunto, ma è stata fat-



FIG. 1a - Plemmirio: vista dalla scogliera vicina al luogo del relitto.

ta soltanto un'immersione per esaminare il relitto. Questo breve resoconto vuole dare i caratteri essenziali della scoperta; una più dettagliata indagine potrà essere possibile in seguito.

La scogliera degrada rapidamente dalla superficie fino a circa 38 metri di profondità, dove passa in un pendio fangoso che circonda quasi un piano a circa 41-47 metri di profondità, il che corrisponde alla massima profondità raggiunta. La scogliera è spaccata da fessure e da grossi massi, ed è al di là uno di questi che i reperti archeologici sono stati trovati, in una stretta fessura.

A prima vista il sito consisteva di un gruppo sparpagliato di frammenti di anfore a 23-27 m. di profondità su di una sporgenza rocciosa. Frammenti dello stesso genere sono stati trovati fino a 46 m. di profondità; oltre ai frammenti di anfore e

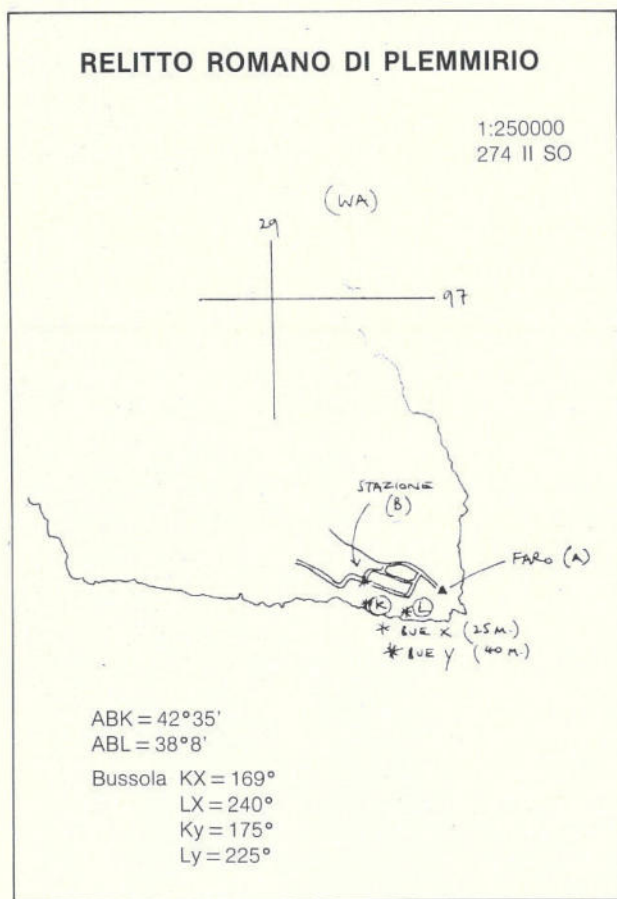


FIG. 1b - Pianta della zona.



FIG. 2 - Esplorazione subacquea a Plemmirio; resti di un relitto Romano sono stati trovati sulla ripida parete rocciosa sott'acqua.



FIG. 3 - Plemmirio: il luogo quando fu visto per la prima volta a 27 m. di profondità.

agli oggetti di ceramica per uso domestico, c'erano anche pietre e tegole, che, però, non ne sono state portate in superficie, nè sono state esaminate. Gli altri ritrovamenti sono uno scandaglio di piombo, e una concrezione di ferro (che descriverò in seguito). Sebbene non ci sia alcun resto della nave, non ci sono dubbi che il materiale trovato appartenga ad un relitto navale antico.

ANFORE

Tutti i frammenti rinvenuti sono dello stesso materiale, cioè di argilla robusta e porosa, di colore marrone rossastro all'esterno e marrone all'interno; in sezione si può vedere la differenza cromatica a bande, con pochissimi punti bianchi. Un collo di anfora illustrato in Fig. 6 è tipico; è stato trovato a 46 m. di profondità. Vicino ad esso c'era un'anfora che, benchè rotta sin dall'antichità, era quasi completa. È stata infatti, restaurata dalla Soprintendenza alle Antichità.

Altre anfore, alcune rinvenute a 38 m. (Fig. 8) e altre a 43 m., sono state lasciate sul fondo del mare; dalle fotografie si può vedere che sono di forma identica a quelle portate in superficie.

Queste anfore sono del tipo Panella 27, conosciute anche come «Africana II A» (5). Esempolari di questo tipo sono piuttosto comuni nel Mediterraneo, e appartengono al terzo sec. d.C. Se ne sono trovate a Ostia, c. 225-250 d.C., e a Monaco in un relitto di nave, che è da considerarsi appartenere ad un periodo non anteriore al 220-230 d.C., anche se ci sono ragioni per supporre che l'esportazione di questo tipo di anfore sia continuata fino a circa il 280 d.C.

Data la mancanza di altre fonti per datare le anfore provenienti da Plemmirio, sulla base dei ritrovamenti di Ostia e di Monaco, si potrebbero datare tra il 250 e il 280 d.C. (6). A Thaenae (Tunisia), sono stati trovati degli scarti di anfore, vicino ad un forno, che dimostrano che questo tipo di anfora veniva fatto in questa zona (7). Ma ciò non esclude che venisse fatto anche in altre zone dell'Africa Proconsolare, dove viene trovato frequentemente (8). Questo tipo è più grande del così detto «Africano piccolo» (Panella 25-26). Anche questo veniva fatto a Thaenae, e in altre zone dell'Africa Proconsolare. E ancora da chiarirsi, se

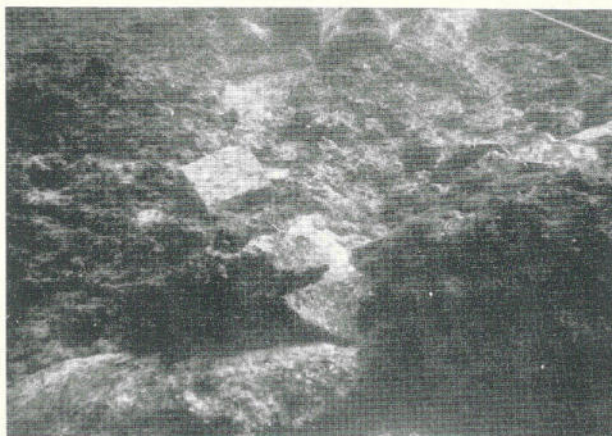


FIG. 4 - Oggetti di vario tipo nella zona del ritrovamento.



FIG. 5 - Piedi di anfora e altri oggetti.

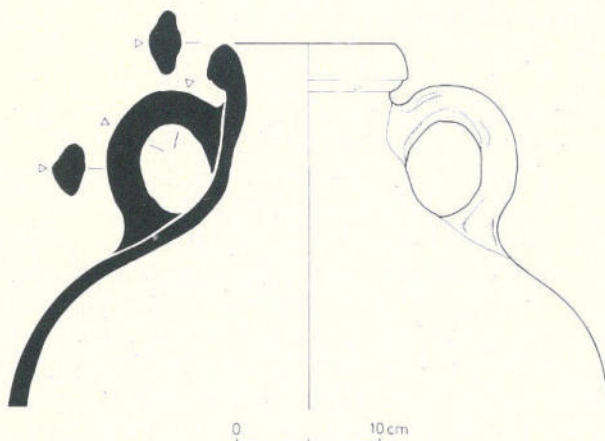


FIG. 6 - Anfora trovata a 46 m. di profondità a Plemmirio. Disegno: P.T. Van Der Merwe.



FIG. 7 - Un'altra anfora da Plemmirio, ricostruita.

questo tipo più grande rappresenti uno sviluppo successivo all'«Africano piccolo» (9).

Fra i frammenti rinvenuti, oltre ai colli di anfore, c'erano anche delle basi, dello stesso materiale, molti dei quali, internamente, erano ancora ricoperti di pece o resina (Fig. 10). Questo dimostra che il contenuto di queste anfore non era olio di oliva, ma vino o un altro liquido; le anfore contenenti olio di oliva, infatti, venivano internamente strofinate con i sedimenti dell'olio stesso, e quindi non c'era bisogno di un ulteriore strato che impedisse la fuoriuscita dell'olio. Nel caso, invece, del vino o di ogni altro liquido leggero le anfore dove-

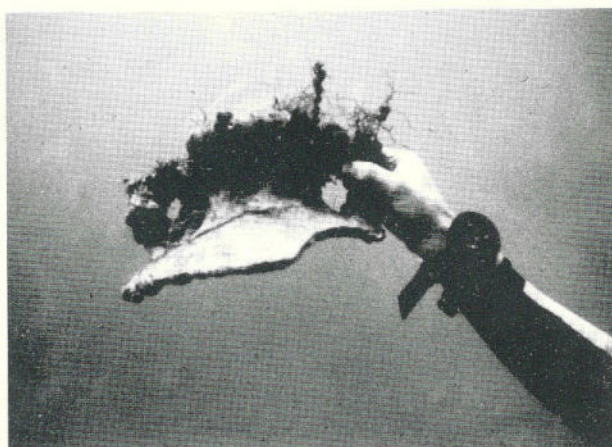


FIG. 8 - Anfora trovata a 38 m. di profondità.

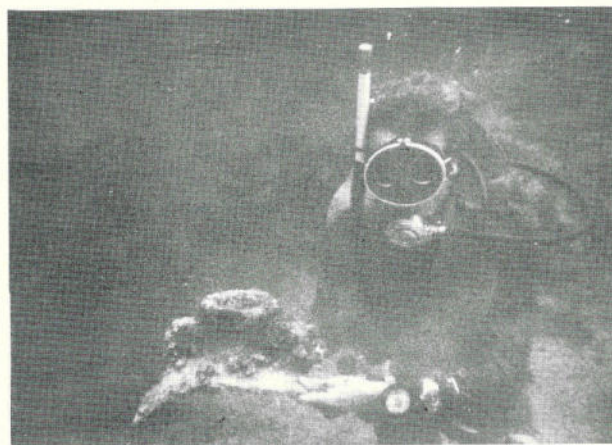


FIG. 9 - Subacqueo con un'altra anfora, a 43 m.

vano essere rese impermeabili da uno strato di pece (10).

SCANDAGLIO

La scoperta più importante e rara è quella di uno scandaglio trovato a 27 m. di profondità, tra i vari frammenti di anfore (Fig. 11). Misura 0,174 m. in altezza, e 0,150 m. in diametro; è provvisto di un anello di sospensione alla sommità e una cavità nella base più bassa. La parte più alta della cavità è fatta a croce. Non si conoscono altri scandagli uguali, ma la forma tronco-conica alta è già

nota da altri esemplari romani; è di particolare importanza perchè, essendo stato trovato vicino ad un relitto databile, si aggiunge alla lista dei pochi scandagli che possono essere datati con precisione (11).

OGGETTO DI FERRO

Non lontano dallo scandaglio è stato rinvenuto un oggetto di ferro incrostato su di alcuni frammenti di anfore; è parzialmente visibile in Fig. 12. Il ferro (che è stato corroso) era originalmente a forma di sbarra, circa 40 cm. × 6,5 cm. × 3,5 cm. (Fig. 13); sembra che un altro pezzo, adesso attaccato ad esso per concrezione, fosse un tempo staccato.

Purtroppo non è stato possibile fare nè i raggi X nè un calco dell'oggetto; da un'analisi esteriore, la sbarra sembra essere stata liscia, piatta, e senza chiodi o di altri tipi di accessori, ma la natura precisa dell'oggetto e la sua funzione rimangono ancora sconosciute. Potrebbe essere la parte di un'ancora. I frammenti di anfore ad esso attaccati sono caratteristici del sito.

CERAMICHE AD USO DOMESTICO

Sono stati trovati anche dei frammenti di ceramiche ad uso domestico, ma è impossibile ricostruirli.



FIG. 10 - Piedi di anfore, tipici delle anfore provenienti del relitto.

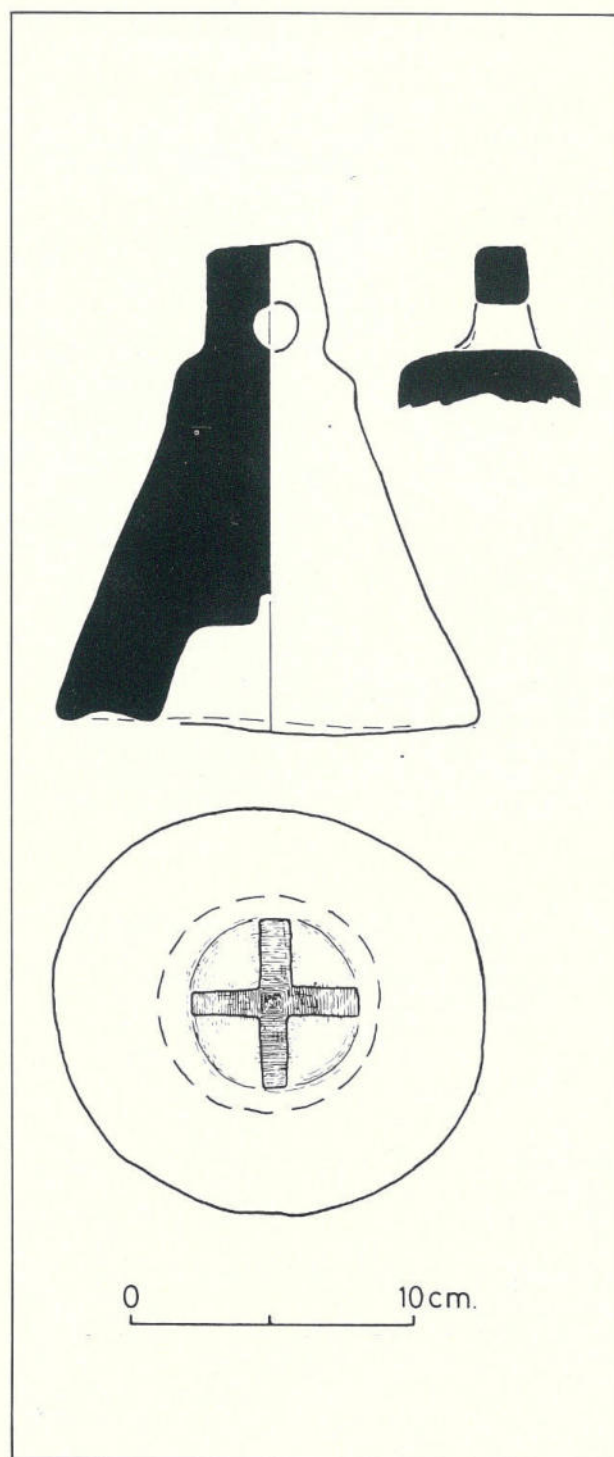


FIG. 11 - Piombo per lo scandaglio. Disegno: P.T. Van Der Merwe.



FIG. 12 - Vista subacquea della concrezione.



FIG. 13 - Piedi di anfore e concrezione di ferro.

CONCLUSIONE

Il principale deposito del relitto di Plemmirio non è stato ancora trovato, ma senza dubbio dai frammenti di anfore rinvenuti si può concludere che una nave sia colata a picco in questa zona nel terzo sec. d.C. Il relitto di Plemmirio, quindi, si aggiunge al gruppo, seppure piccolo, di luoghi che indicano l'estensione del commercio Africano nella maggior parte del Mediterraneo in questo periodo (Fig. 14). La storia del commercio marittimo Romano nella seconda metà del terzo sec., non è ancora del tutto chiara. Dopo una notevole importazione di prodotti dall'Africa a Roma (via Ostia), sembra che nella prima metà del secolo, i prodotti spagnoli prima, quelli Africani poi (c. 280 d.C.) siano andati in declino. È possibile che la pirateria per mare, aggiunta all'incertezza della situazione politica, abbiano favorito un declino nel commercio. Certo è che gli assistenti del «praefectus an-

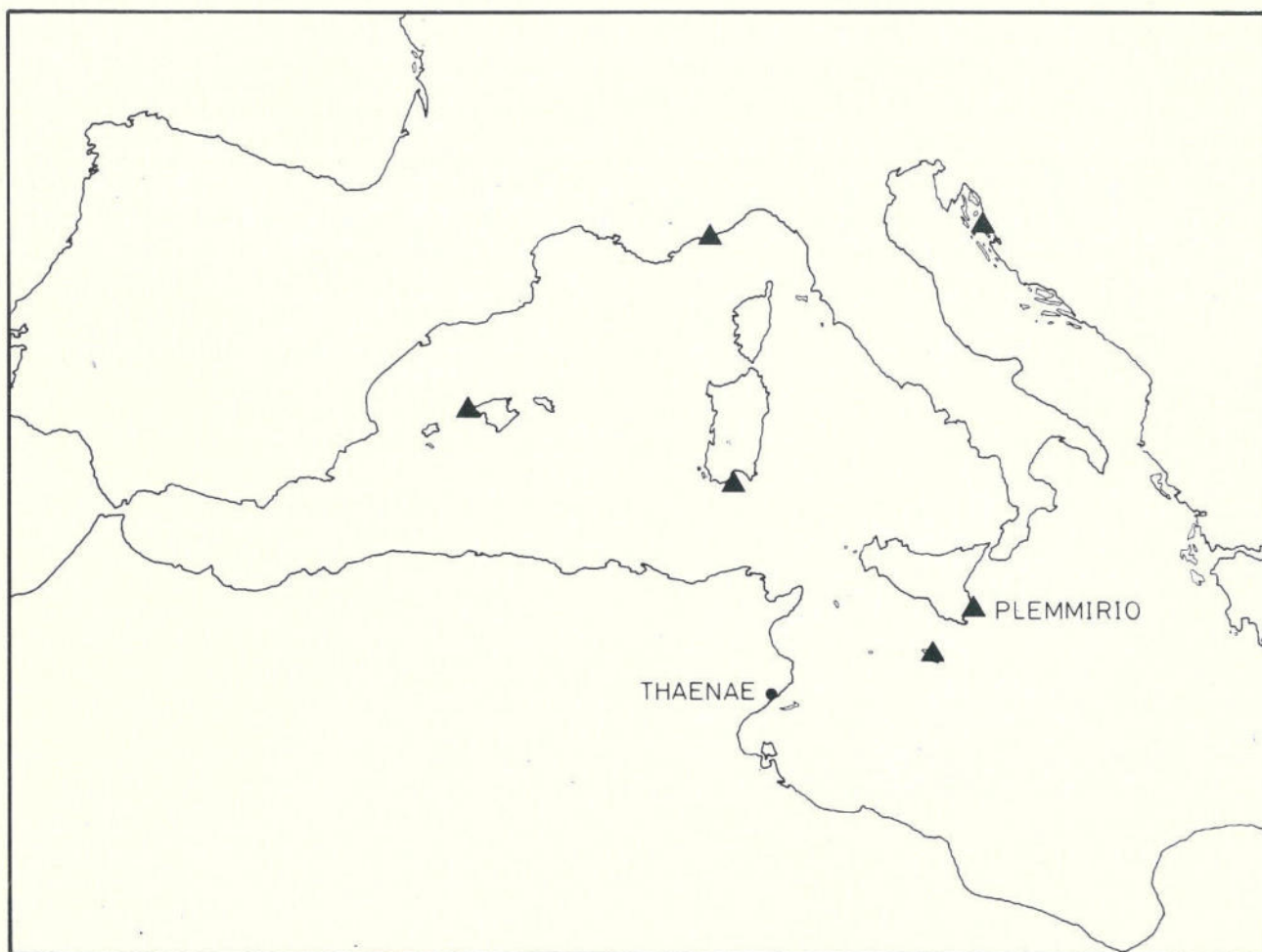


FIG. 14 - Carichi di anfore Panella 27 provenienti dall'Africa Proconsolare.

nonae» non appaiono più nei documenti redatti ad Ostia, e inoltre, in seguito, il «praefectus» stesso avrà minore importanza (12). È solo quando viene nominato un «praefectus Annonae» in Africa, con sede a Cartagine (297/8 d.C.?) che il commercio riprende a fiorire.

Il relitto di Plemmirio, specialmente se verranno trovati ancora resti, offre la possibilità di ottenere una data precisa per l'esportazione delle anfore Panella 27, che potrebbero confutare, o almeno offrire, una ricostruzione storica come quella offerta in questo articolo.

NOTE

(1) Chiamato Plemmirio B; per quanto riguarda Plemmirio A, la cui esatta posizione è sconosciuta, vedi G. KAPITÂN & A.M. FALLICO, Bronzi tardoantichi dal *Plemmyrion* presso Siracusa. *Bollettino d'Arte* 52 (1967), 90-97.

(2) A.J. PARKER, Il relitto romano delle colonne a Camarina *Sicilia Archeologica* 9, 30 (1976), 25-29.

(3) La spedizione è stata sovvenzionata dall'Università di Bristol e dalla Scuola Inglese d'Archeologia a Roma, con un notevole contributo da parte della Peter Minet Trust, la Sir Ernest Cassel Trust, la Craven Committee (Oxford University) e la Bristol Society of Merchant Venturers.

(4) La posizione esatta del relitto è stata fatta alla Soprin-

tendenza alle Antichità. I ritrovamenti sono catalogati con la sigla PL74, e attualmente si trovano nei magazzini della Soprintendenza a Siracusa.

(5) C. PANELLA, Annotazioni in margine alle stratigrafie delle Terme Ostiensi del Nuotatore. *Recherches sur les Amphores Romaines* (Rome, 1972), 69-106; vedi p. 95 C. PANELLA, Appunti su un gruppo di anfore della prima, media e tarda età imperiale (secoli I - V d.C.). *Ostia III, Studi Miscellanei*, 21, 1969-72, 460-696 & pls.; vedi pp. 581-5, e per il tipo, p. 269, fig. 27.

(6) PANELLA, «Annotazioni», fig. 48-53, ricordano le anfore di Plemmirio, ma non appartengono ad un periodo ben determinato; gli esemplari datati al 225-250 d.C. (ibid., fig. 46-47 & 56-58) sono di forma diversa. Per l'attestazione della data, vedi «Appunti», p. 584 e «Annotazioni», p. 102.

(7) PANELLA, «Annotazioni», p. 102.

(8) PANELLA, «Appunti», p. 585, parla di reperti provenienti da El Djem e Sfax oltre che da Thaenae.

(9) PANELLA, «Appunti», pp. 575-80 e p. 629, no. 25-26.

(10) K.D. WHITE, *Farm Equipment of the Roman World* (Cambridge, 1973), 123 & pl. 15; Cf. Columella 12.18.5.

(11) P. FIORI & J.P. JONCHERAY, Mobilier métallique (outils, armes, pièces de grément) provenant de fouilles sous-marines. *Cahiers d'Archéologie Subaquatique*, 2 (1973), 73-94; G. KAPITÂN, Ancient anchors and lead plummets. *Sefunim* (Bulletin of the National Maritime Museum, Haifa), 3, 1969-71, 51-61. Cf. *Malta Museum Report*, 1970.

(12) H. PAVIS D'ESCURAC, *La Préfecture de l'Annone, Service Administratif Impérial, d'Auguste à Constantin* (Rome, 1976), 142-5 & 283-9.

Insedimenti medievali in Sicilia

SCOPELLO e BAIDA

di FRANCO D'ANGELO

Il problema della condizione del centro abitato di Scopello nel medioevo, è sollevato dalla presenza di un documento della Cancelleria del 1237 in cui i lombardi hanno incaricato Ottone di Camerana di comunicare a Federico II che sono costretti, a causa delle guerre, a lasciare la Lombardia e vogliono recarsi in Sicilia. Federico II assegna la località di Scopello, ma poichè questa non era sufficiente ed adatta ai lombardi, Ottone supplica Federico di assegnare la *terra* di Corleone che con suo privilegio Federico II concede (1).

La Scopello di oggi si compone di un gruppo di case attorno ad un «Baglio», una Tonnara sul mare ed un gruppo di Torri di diverse epoche sulle alture poco lontano dalla costa, per cui da più parti è stato sostenuto che la Scopello del medioevo, citata tra l'altro da Yaqut nel XIII secolo (2), dovesse trovarsi in quello stesso posto o poco lontano da esso. In realtà questo è possibile perchè l'unico luogo in cui si trovino tangibili resti di un'occupazione umana (ceramica, mattoni, ecc.) è più a sud di Scopello, a S. Fungia, quasi sulla costa, all'altezza di un gruppo di case adibite fino a poco tempo fa a Caserma della Guardia di Finanza. Tuttavia i resti di S. Fungia sono chiaramente di epoca tardo-romana e non suggeriscono nulla per il medioevo.

In questo caso, secondo una prima ipotesi a lungo sostenuta, gli uomini che intendevano lasciare la Lombardia con le loro famiglie e masserizie, probabilmente contadini, non avrebbero trovato modo di sistemarsi a Scopello e coltivare quella fetta di costa, e sarebbero stati costretti a chiedere a Federico II un altro luogo da abitare. Questa ipotesi però è poco sostenibile perchè a



FIG. 1 - Pizzo Monaco, lato nord-est, quota 459.

nord-ovest del «Baglio» di Scopello è tutta una vasta zona pianeggiante denominata «Bosco e Contrada di Scopello», percorribile agevolmente grazie ad una «trazzera» resa carrozzabile, non asfaltata, che sale poco più a sud di Fontana Fredda e poi continua come sentiero, valica la sella di Pizzo Varili e ridiscende a Visicari e Pizzo Monaco (3). Questa vasta contrada è oggi costellata da case di campagna in disuso, ma agevolmente e rigosiosamente coltivata a cereali (con alternanza a pascolo) e vite, ed è costellata da una grande quantità di alberi di olivo, mandorlo, fico, ecc. Con un retroterra così vasto e fertile, è insostenibile la tesi per cui la località nel medioevo non fosse coltivabile da quei Lombardi al seguito di Ottone di Camerana. Le cause di questo rifiuto del luogo di Scopello non debbono ricercarsi dunque in motivi economici, ma, con molta probabilità, in motivi di carattere politico.



Carta d'Italia alla scala 1: 25000, F° 248 II S.O., Buseto Palizzolo.

1) Pizzo Monaco, quota 459: resti medievali. 2) A nord e sud della strada: vigneto con framm. di ceramiche. 3) Sperone di roccia, quota 418: resti di mura medievali. 4) Case Sciacca, quota 311: vigneto con framm. di ceramiche.

Proprio durante la ricerca dei motivi e delle cause per cui Scopello fosse «inabitabile» nel XIII secolo, si è inserita la segnalazione del signor Giovanni Mannino, esperto di preistoria, assistente del Museo Archeologico di Palermo, il quale ha trovato dei frammenti di ceramica medievale in alcune località del territorio di Balata di Baida (4).

Osserviamo, una alla volta, queste località medievali.

1) Un primo luogo è Pizzo Monaco, circa 500 metri ad ovest delle Case Visicari, rocca a strapiombo nei versanti sud ed ovest, accessibile solo da nord-est. Poco prima della quota 459, un muro di sbarramento racchiude la sommità di circa mille metri quadri, entro la quale sono chiaramente visibili resti di abitazioni in semplice pietra, crollate, frammenti di tegole e qualche raro frammento di ceramica attribuibile alla prima metà dell'XI secolo (5). Oltre la cinta, a sud-est, poco più in basso della quota 459, in un piccolo spazio prima dello strapiombo, sono altri resti di abitazioni, crollate. La sommità del Pizzo Monaco che è molto limitata, avrà dunque contenuto poche abitazioni e, se la ceramica recuperata appartiene soltanto alla prima metà dell'XI secolo, avrà avuto una vita piuttosto breve. Tuttavia, lungo il pendio nord-est, l'unico accessibile, ora lasciato a pascolo, sono tanti mucchi di pietre ben raccolte che suggeriscono un dispietramento del terreno per poterlo più facilmente utilizzare, dispietramento che è indice di precedenti abitazioni anche lungo questo pendio e quindi al di fuori della sommità del Pizzo Monaco.

2) Lungo la strada intercomunale che lega le Case Visicari alle Case del Castello di Baida, ai piedi della parete del Pizzo Monaco, ed anche a sud della strada stessa, in un vasto vigneto, si raccolgono frammenti di ceramica che si possono datare dalla seconda metà dell'XI secolo fino alla seconda metà del XII secolo. È da escludere che questa ceramica sia caduta dalla sommità del Pizzo Monaco, perchè l'area interessata è distante dalla capacità di lancio umano ed anche perchè l'area ricoperta di ceramiche è abbastanza ampia. Dunque può presumersi un secondo insediamento della stessa epoca o di epoca successiva a quello su Pizzo Monaco, oppure uno spostamento in bas-



FIG. 2 - Castello di Baida.

so della popolazione, in momenti più sicuri, dal primo originario insediamento sul Pizzo Monaco.

3) Percorrendo la strada verso sud si raggiungono le case del Castello di Baida che le carte d'archivio fanno risalire al secolo XIV (6), oggi del tutto degradato con case dentro i torrioni, magazzini e stalle. A nord del Castello di Baida e ad ovest della contrada Azzalora, staccato dalla parete di Rocche Bianche, è uno sperone di roccia, alto una ventina di metri, inaccessibile da ogni parte, tranne dal versante nord in cui è ricavato un erto passaggio. La sommità, quota 418, a forma semiellittica, larga solo trecento metri quadri, con la superficie inclinata a sud, contiene delle mura in pietra e malta, tra cui una cisterna con volta a botte di probabile età medievale, ricoperta da una fitta vegetazione spontanea. Su questo sperone di roccia poteva starci solo un edificio fortificato; l'esiguità della sommità esclude un vero e proprio centro abitato stabile. In basso, ai piedi di questo sperone, si scorge un muro che si addossa da un lato allo sperone stesso e dall'altro ad una rupe staccata da Rocche Bianche; oltre il muro di sbarramento, in un mandorleto si notano mucchi di pietre e frammenti di tegole, anche qui indice di precedenti abitazioni, ed in un vigneto attiguo al frutteto, si raccolgono frammenti di ceramica che si possono dividere in più epoche: della prima metà dell'XI secolo uno sparuto gruppo, della seconda metà dell'XI fino alla seconda metà del XII secolo il secondo più abbondante e



FIG. 3 - Veduta dello sperone roccioso, quota 418 (da Pizzo Monaco).

della prima metà del XIII pochissimi del terzo gruppo. Tutto questo materiale ai piedi dello sperone roccioso e ad est del muro di sbarramento, indica un insediamento medievale che coesiste col luogo fortificato sullo sperone roccioso, e raggiungibile in periodi d'insicurezza dentro il quale bisognava difendersi.

4) Più avanti, circa 500 metri ad ovest dello sperone di roccia, è la Contrada Ciacca di Baida, attraversata da una «trazzera» a monte. In prossimità delle Case Sciacca, quota 311, in un vasto vigneto, si raccolgono frammenti di ceramica tardo romana e frammenti di ceramica della seconda metà dell'XI secolo fino alla seconda metà del XII secolo.

Queste località e ritrovamenti di ceramica suggeriscono almeno quattro insediamenti umani lungo una fascia di territorio ad est e ad ovest della Contrada Azzalora. Tuttavia, i centri che maggiormente corrispondono alle tipiche esistenze medievali sono: quello su Pizzo Monaco, anche se minuscolo e forse abitato per poco tempo, e quello ai margini di Rocche Bianche. Uno dei due poteva chiamarsi *Bayda'*, dall'arabo Bianca, anche se è solo un'ipotesi suffragata dalle sopravvivenze toponomastiche arabe nel territorio.

A sud-ovest di Pizzo Monaco e a sud-est dello sperone ai limiti di Rocche Bianche, c'è il piccolo nucleo abitato del Castello di Baida, le cui testimonianze più antiche risalgono al 1320, indi-

ce del più tardo insediamento a valle. Ancora più a sud degli insediamenti medievali si sviluppa l'odierno paese di Balata di Baida, composto di 125-150 abitanti circa. A nord infine, la Portella di Baida lega la Contrada Azzalora con la Contrada e Bosco di Scopello. Possiamo supporre che, successivamente alla scomparsa della *Bayda'* dell'XI e XII secolo, il termine Baida si sia spostato e sia sopravvissuto nel suo territorio. Purtroppo le fonti storiche non segnalano questa *Bayda'*, ma un'altra località poco distante da Palermo ora denominata Altarello di Baida (7).

* * *

Tutto questo parlare di Baida ci riconduce a Scopello.

Ammesso innanzi tutto che nell'XI e nel XII secolo il territorio a sud-ovest di Scopello fosse popolato sia in altura che in pianura da popolazioni che indubbiamente si dedicavano all'agricoltura; ammesso anche che in questo territorio ancora oggi prevalga una toponomastica di origine araba (8), bisognerà pure credere che la popolazione che abitava questi luoghi fosse, durante la prima metà dell'XI secolo, autoctona o immigrata araba e dalla seconda metà dell'XI secolo fino alla fine del XII secolo di discendenza araba, seppur sotto la dominazione normanna. Ora, ammesso tutto ciò, e prese in considerazione le vicende storiche della fine del XII secolo e della prima metà del XIII secolo che ci riportano alle sollevazioni musulmane in questa parte occidentale dell'Isola, possiamo sostenere l'ipotesi che Scopello fosse per i Lombardi una località infelice. Stretta dal mare ad est, e dagli abitanti musulmani rivoltatisi contro Federico II e rifugiatasi sulle alture a sud ovest, i Lombardi sarebbero stati proprio in una posizione insostenibile. La tesi che Scopello, nella prima metà del XIII secolo fosse politicamente inospitale è più probabile di quella che fosse economicamente improduttiva.

Tuttavia, dal punto di vista dell'insediamento umano e dello studio del territorio, la «scoperta» dei centri abitati sul Pizzo Monaco ed ai margini delle pareti di Rocche Bianche, uno dei due la *Bayda'* di epoca araba, come degli altri insediamenti circostanti, appare un contributo tanto significativo quanto la ricerca delle cause e dei motivi dell'inabitabilità di Scopello.

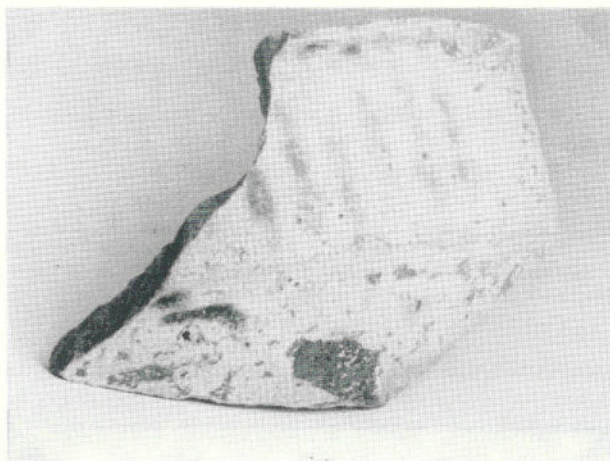


FIG. 4 - Frammento di bacino arabo (prima metà XI secolo) ritrovato sul Pizzo Monaco.



FIG. 5 - Frammenti di ceramica siciliana di epoca araba (prima metà XI secolo) ritrovati nel vigneto a nord del Castello di Baida.

NOTE

(1) Archivio di Stato di Palermo, *Cancellaria*, vol. 2, cart. 77r e 78v.

(2) M. AMARI, *Biblioteca Arabo-Sicula*, vol. 1, Roma 1880, pag. 181.

(3) Carta d'Italia alla scala 1: 25000, F° 248 II S.O., *Buse-to Palizzolo*.

(4) Ibidem.

Ringrazio il signor Giovanni Mannino per avermi mostrato i frammenti di ceramica e per avermi accompagnato nel territorio e in diversi luoghi di interesse medievale.

(5) F. D'ANGELO, *La ceramica decorata della Sicilia araba (prima metà dell'XI secolo)*, in «Atti del XII Convegno Internazionale della Ceramica», Albisola 1979, in corso di stampa.

(6) V. AMICO, *Dizionario Topografico della Sicilia*, vol. 1, Palermo 1855, pag. 126.

(7) M. AMARI, *Biblioteca Arabo-Sicula*, vol. 1, cit., Ibn Hawqal pagg. 17 e 23; Yaqut, pagg. 183 e 208.

(8) Toponomastica araba del territorio di Balata di Baida:

Balata di Baida = *balat al-bayda* = la pietra bianca;

Castello di Baida = *al-bayda* = la bianca;

Dagala Secca = *al-dagal* = la terra in pendenza;

Monte Ramalloro = *rahl-?* = casale di?

Indigeni ad Himera?

di GIUSEPPE CASTELLANA

Si è ritenuto, alla base delle fonti antiche le quali ponevano i Siculi nelle regioni orientali della Sicilia e i Sicani in quelle occidentali, che i corsi fluviali dei due Himera facessero da naturale confine tra questi due popoli (1).

Per l'Holm (2) «forse Himera sorgeva già entro il confine dei Sicani, certamente non lungi dalle sedi di questo popolo, il quale adunque qui viene un'altra volta in contatto immediato coi Greci».

Per il Freeman (3) la fondazione della colonia calcidese avvenne a danno delle popolazioni sicane.

Per il Gabrici (4) il sito dove fu fondata Himera non poteva essere disabitato prima dell'arrivo dei Greci a causa della sua posizione naturale e della sua fertilità, e la città avrebbe derivato il suo nome dal fiume (5), al quale le popolazioni del luogo — li chiama Siculi — avrebbero tributato il loro culto.

Per il Mauceri (6) con la fondazione della città sarebbero stati «dispersi od assorbiti quegli avanzi del popolo sicano che ancora abitavano le pendici del monte Castellaccio».

Per il Pace (7) «calcidese è... Imera in paese sicano».

Per l'Adriani (8) la città «era sorta in zona che fino alla metà del VII secolo doveva essere stata in mano ad indigeni più o meno controllati dai Punici»; se poi la colonia greca fosse stata preceduta da un insediamento indigeno nell'ambito del «vasto perimetro di terreno archeologico», l'illustre studioso lo pone in termini interrogativi.

Illuminante risulta, sulla composizione etnica del territorio in cui Himera dovette operare, un'iscrizione proveniente dall'Heraion di Samo,

segnalata dal Buschor fin dal 1930 ed ultimamente edita dal Dunst (9).

Si tratta di un'epigrafe arcaica su pietra che viene datata entro la prima metà del VI sec. a.C.; in essa si legge che gli Imeresi subirono un attacco da parte dei Sicani. A parte tutte le perplessità che può sollevare la lettura nella parte anteriore della pietra del nome dell'eroe sicano Leucaspide, quello che consideriamo interessante per il nostro assunto è da una parte la citazione, come si diceva, di uno scontro tra Sicani ed Imeresi, dall'altra l'indicazione nel documento di una località di nome "Ενδησα, toponimo indigeno alla stregua di Θύεσσα e di "Φνησα che il Dunst considera un avamposto militare imerese in territorio sicano.

Si aggiunga inoltre che siamo in presenza, se escludiamo il passo dell'Odissea (11), del documento più antico che attesti la presenza dei Sicani nell'isola — la tradizione storica infatti è successiva e non va oltre gli inizi del V sec. a.C. —, e in modo particolare in una fascia di territorio in cui Himera è ricordata come l'unica città di etno ellenico (12).

Come è stato opportunamente ribadito (13), la fondazione di questa colonia avvenne in una zona fertilissima, arricchita dal punto di vista commerciale e viario dalla presenza di tre corsi d'acqua (il Fiume S. Leonardo, il Fiume Torto e il Fiume Grande), che costituivano tre importanti vie d'accesso verso l'interno della Sicilia indigena (14). In tal modo, sfruttando la sua posizione costiera sul Tirreno, la città si inserì in un orizzonte di rapporti politici a vastissimo respiro, coprendo un delicato settore di interessi che dovevano risultare tra i più appetibili (15).

Ora la κτίσις di una colonia greca così estremamente avanzata verso il territorio punico e

sicano — elimo, di frontiera diciamo, in una zona dove soverchiante appariva la presenza di tali popolazioni anelleniche, si spiega solo alla luce di particolari rapporti pacifici che i coloni dovettero mantenere con queste genti.

Sotto questo aspetto i risultati delle indagini, che ci provengono dallo scavo della necropoli punica di Palermo, sembrano confermare rapporti di coesistenza tra l'elemento greco minoritario e quello punico in epoca arcaica (16).

Tusa (17) ha già sottolineato il particolare aspetto della penetrazione della cultura greca nella Sicilia occidentale dove «alla forza» e alla «vastità della cultura greca che riuscì ad espandersi così estesamente e profondamente su popolazioni che greche non erano» si contrappose la notevole resistenza dell'elemento indigeno anche fino ad età storica avanzata.

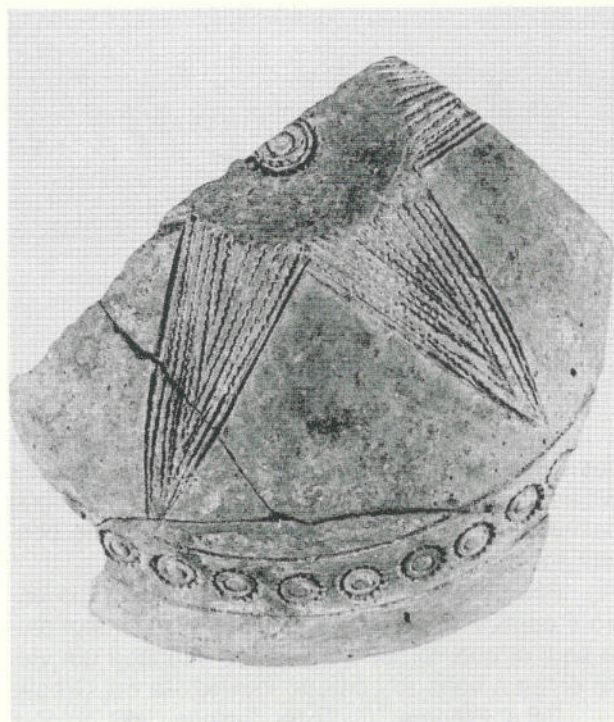
Le testimonianze che abbiamo su altre colonie, come Megara Hyblaea e Leontinoi, possono risultare significative ai fini della conoscenza dei rapporti, non sempre ostili, che ci furono tra Greci ed indigeni durante il primo impatto del processo di colonizzazione.

Se a Ortigia i Siculi furono scacciati dai Corinzi guidati da Archia (18), a Lamis che conduceva una colonia da Megara il re siculo Hyblon concesse di stabilirsi in una parte del territorio sottoposto alla sua autorità (19).

Se i rodio-cretesi di Gela combatterono contro i centri sicani attestati sulle montagne a nord della città per garantire il possesso della piana (20), per Leontinoi dobbiamo ammettere, sulla base dei documenti archeologici (21), una coesistenza tra calcidesi ed indigeni almeno nei primi tempi della fondazione di questa colonia.

Se si pensa poi a quello che fu in genere l'atteggiamento pacifico dei colonizzatori calcidesi in Sicilia nei confronti delle popolazioni indigene (22), possiamo supporre che anche i calcidesi di Himera abbiano mantenuto rapporti di amicizia con le genti del luogo.

Questi rapporti si rendevano politicamente necessari, considerando che erano poco numerosi in definitiva i coloni che si avventuravano dopo un lungo ed estenuante viaggio nelle terre d'occidente; questi avevano bisogno, come sostiene il



Himera - Frammento di scodellone proveniente dalla zona II, ambiente 17, decorato ad impressioni.

Manni (23), di calma per stabilirsi e per consolidarsi nella nuova terra.

D'altra parte non si può sempre pensare che gli indigeni si ritirino a vivere, nel momento stesso del primo contatto con i Greci, su alture fortificate e difficilmente accessibili. È ammissibile congetturare che nuclei più o meno consistenti di popolazione locale, sin dall'inizio, possono in qualche modo associarsi ai Greci e vivere assieme ad essi.

Ci sembra che proprio gli scavi, condotti ad Himera dall'Istituto di Archeologia dell'Università di Palermo (24), possano fornirci a questo proposito utili elementi.

In tutti i settori interessati dall'attività di ricerca è stata portata alla luce una classe di ceramica geometrica impressa, del tipo Sant'Angelo Muxaro-Polizzello (25).

I numerosi frammenti rinvenuti (26), i quali risultano pertinenti ad alcune forme vascolari che si ripetono (olle, scodelloni e coppe carenate) possono essere divisi in due categorie: quelli a fattura grossolana per il tipo di impasto quasi sempre po-

roso e malcotto, e quelli a fattura più fine, in quanto rivelano una più accurata lavorazione e una tecnica più progredita (27).

La decorazione è costituita dai soliti motivi geometrici che sono consueti a questo tipo di ceramica, quali le linee ondulate, gli angoli apicati, le file di archetti concentrici, impressi o incisi nell'argilla, prima della cottura, per mezzo di punte metalliche, di punzoni, di rotelline o anche semplici strumenti estemporanei (28).

Questa ceramica geometrica impressa risulta particolarmente diffusa nei centri indigeni della Sicilia sud-occidentale ed occidentale, nelle zone cosiddette sicane ed elime (29); pur caratterizzando alcuni insediamenti protostorici e storici dell'Agrigentino e del Nisseno, è presente, ma in maniera molto limitata, anche nella Sicilia orientale, etnicamente contrassegnata dalla presenza dei Siculi (30).

Per quanto riguarda l'inquadramento cronologico, le ricerche condotte in diversi siti indigeni della Sicilia hanno permesso di accertare il perdurare di questa ceramica entro un arco di tempo che va dall'VIII al V sec. a.C. A S. Angelo questa ceramica geometrica impressa è stata rinvenuta sia nelle tombe più antiche, che sono quelle situate ai piedi del colle, dove si associa a materiale bronzeo «ricollegabile alla I fase di Pantalica» (31), sia in quelle collocate in alto, dove appare assieme alla ceramica geometrica che si ispira nelle forme e nella decorazione a modelli vascolari della produzione rodia e corinzia (MC - TCI). Non è presente invece nelle tombe i cui corredi sono costituiti in gran parte da ceramica greca che «può considerarsi tutta posteriore alla metà del VI sec. a.C.» (32).

Nella necropoli di Butera essa si ritrova nelle tombe del I strato (33), che va datato tra la seconda metà dell'VIII sec. a.C. e il primo quarto del VII, e sembra non scendere oltre la prima metà del VII sec., come dimostra la sua estrema rarefazione nelle tombe del II strato che «in base ai vasi di importazione che definiscono i limiti cronologici dell'evoluzione della ceramica locale» va inquadrato tra il secondo quarto del VII sec. e gli inizi del VI sec. a.C. (34).

A S. Angelo Muxaro e a Butera il massimo sviluppo di questa ceramica si ha nell'VIII e nel



Himera - Oinochoe trilobata indigena a decorazione geometrica, proveniente dal deposito votivo del tempio A.

VII secolo. A Butera tuttavia scompare prima che a S. Angelo, non essendo stata rinvenuta nello strato del VI sec. La causa va forse ricercata nel processo di maggiore ellenizzazione che il centro indigeno di Butera subisce rispetto ad altri centri situati lungo il Salso e il Platani (35). A Monte Jato la ceramica geometrica impressa scende fino alla seconda metà del V sec. a.C. (36), e, come ad Himera, mostra di avere subito nel corso del tempo una sua evoluzione tecnica.

I saggi stratigrafici fatti alla Montagnola di Marineo (37) hanno permesso di accertare il perdurare della ceramica tecnicamente evoluta almeno fino al 500 a.C.; anche a Palermo il solo frammento rinvenuto si associa a corredo greco databile attorno al 500 a.C. (38).

Ad Himera la ceramica impressa è stata trovata generalmente «negli strati più profondi, quelli a contatto con il terreno sterile» (39), associata a «ceramica corinzia e coppe ioniche del tipo B1 e B2 e a frammenti di Kylix a v.n. di tipo C» (40), per

cui essa va datata almeno a partire dalla prima metà del VI sec. a.C. (41).

Dunque, alla luce delle ricerche fino ad ora fatte, si deve registrare un attardamento di questa ceramica in alcuni centri della Sicilia nord-occidentale.

Come conseguenza del rinvenimento di questa ceramica ad Himera a contatto con le strutture murarie del primo impianto urbanistico della colonia (42), potrebbe avanzarsi l'ipotesi che nell'abitato imerese fossero presenti nuclei di popolazione indigena che i coloni avrebbero trovato sul posto al momento della fondazione della città con i quali sarebbero venuti a patti.

Ci sembra plausibile, sulla base anche di questi dati archeologici, l'ipotesi che il Manni ha avanzato di connettere Sakon, uno dei tre ecisti di Himera, con l'elemento indigeno (43).

Del resto questa presenza «indigena» sulla stessa collina di Himera viene confermata da testimonianze archeologiche più antiche, dai resti, cioè, di un insediamento preistorico del periodo finale dell'età del rame (44) riferibile agli orizzonti della cultura Malpasso-Piano Quartara (45).

Vogliamo concludere con un riferimento a quei siti archeologici, situati nella $\chi\acute{\omega}\rho\alpha$ in cui Himera esercitò il suo peso politico-commerciale (46), dove sono state rinvenute testimonianze di ceramica geometrica impressa.

E cominciamo da un centro sicuramente indigeno, quello di «Mura Pregne» presso Termini Imerese (47), posto a guardia del corso terminale del Fiume Torto e a un tiro di schioppo dalla costa tirrenica. I risultati d'indagine, sebbene parziali e limitati, confermano l'interesse che i coloni di Himera ebbero nel controllare politicamente e militarmente le vie di comunicazione che portavano verso l'interno dell'Isola e lungo queste i siti strategicamente rilevanti (48), come questo di «Mura Prugne».

Risalendo il corso superiore del Fiume S. Leonardo, i centri dove si segnalano rinvenimenti di ceramica impressa sono la Rocca di Vicari (49) e Pizzo Pipitone di Roccapalumba (50).

In prossimità proprio della Rocca di Vicari doveva partire un tronco della strada agrigentina che volgendo verso nord-est e seguendo il corso del Fiume Torto sboccava verso Himera (51). Ma

il sito più significativo, situato lungo il margine sud-occidentale della $\chi\acute{\omega}\rho\alpha$ imerese in piena area culturale sicana, ci sembra quello dell'altipiano del Kassar presso Castronovo di Sicilia (52), su cui è da porre un insediamento indigeno, sul quale è ipotizzabile dovesse esercitarsi, anteriormente alla pressione di Agrigento lungo ed oltre l'alta Valle del Platani, l'influenza di Himera (53), per il bisogno che questa colonia aveva di garantirsi alle spalle con il dominio dell'importante massiccio spartiacque dal quale facilmente poteva raggiungersi la costa tirrenica.

Passando ad esaminare i centri del bacino dell'Himera settentrionale, bisogna segnalare oltre che Monte d'Oro di Collesano, da cui provengono alcuni frammenti di ceramica ad impressione «costituiti da una serie di losanghe riempite da tremoli» (54), Pizzo S. Angelo (m. 601) che è la vetta più alta di Monte Riparato, che si erge al limite tra il territorio di Caltavuturo e Scillato. Le ricerche condotte su questo sito indigeno (55), che dovette gravitare entro l'orbita degli interessi imeresi, hanno permesso di accertare che l'insediamento ebbe la sua massima fioritura in periodo ellenistico, ma la sua vita è più antica, come attestano i frammenti di ceramica impressa tipo Sant'Angelo Muxaro-Polizzello.

Tra gli insediamenti posti verso le estreme propagini delle Madonie, entro il limite meridionale dell'espansione di Himera, citiamo l'ignoto borgo che sorge sul Monte Balzo presso Alimena (56), ed infine, lungo la linea di demarcazione dell'hinterland, al di là della quale si pone sicuramente la sfera d'influenza di Gela prima e di Agrigento poi, Terravecchia di Cuti (57). Da questo centro ritenuto sicano proviene sia ceramica geometrica dipinta, fra cui delle oinochoai trilobate simili a due esemplari rinvenuti ad Himera (58), sia ceramica geometrica impressa, che costituisce anzi in percentuale la produzione prevalente.

Dunque, in conclusione, ci sembra di potere ipotizzare, alla luce di quanto detto sopra, in primo luogo, una sostanziale unità culturale delle popolazioni indigene della Sicania, nei confronti delle quali anche Himera dovette far sentire la sua civiltà nella zona appunto sottoposta al suo controllo; in secondo luogo, pur essendo privi di quei riscontri obiettivi che possono venirci da regolari scavi

stratigrafici, una più lunga persistenza della ceramica impressa geometrica in quelle parti della Sicilia, dove si registrò da parte dei centri greci o una minore intensità del processo di ellenizzazione o una più tardiva penetrazione; ed Himera, come si sa, fu una sottocolonia.

NOTE

- (1) Su questo Cfr. A. FREEMAN, *The history of Sicily from the earliest times*, I, Oxford 1891, pp. 123-124; B. PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, I, Città di Castello 1935, p. 331.
- (2) A. HOLM, *Storia della Sicilia nell'antichità*, I, Torino 1896, p. 282.
- (3) A. FREEMAN, *op. cit.*, I, p. 410 ss.
- (4) E. GABRICI, *Topografia e numismatica dell'antica Himera*, Napoli (Accademia) 1894, pp. 13-14;
- (5) Vedi G. ALESSIO, *Fortune della grecità linguistica in Sicilia*, I, *Il sostrato*, Palermo 1970, pp. 117-118.
- (6) L. MAUCERI, *Cenni sulla topografia di Imera e sugli avanzi del tempio di Bonfornello*, in «Mon. Ant.» XVIII, 1908, col. 58 (estratto).
- (7) B. PACE, *op. cit.*, I, p. 101, nota 1.
- (8) A. ADRIANI, *Introduzione*, in *Himera-I, campagne di scavo 1963-1965*, Roma, 1970, p. 10.
- (9) G. DUNST, *Archaische Inschriften aus Samos*, in «AM» 87, 1972, pp. 100-106; vedansi inoltre G. DUNST in «BCH» LXXVIII, 1964, pp. 482-485; G. MANGANARO in «PP» XX, 1965, pp. 163-178.
- (10) Cfr. G. MANGANARO, in «Kokalos» XXIV, 1978, p. 54.
- (11) OD. XXIV, 307.
- (12) TUC., VI, 62; VII, 58.
- (13) Cfr. L. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, Paris 1941, pp. 57-58; T.J. DUNBABIN, *The western Greeks*, Oxford 1948, p. 300 ss.; G. VALLET, *Rhégion et Zancle*, Paris 1958, p. 81 ss.
- (14) Cfr. G. SCHMIEDT, *Sguardo all'antica situazione geotopografica di Himera*, in *Himera - I*, cit., p. 23 ss.
- (15) Su questo Cfr. E. DE MIRO, *Agrigento arcaica e la politica di Falaride*, in «PP» XLIX, 1956, pp. 263-273; E. MANNI, *Tra Mozia ed Imera* in «Mél. A. Piganiol», Paris 1966, pp. 699-706.
- (16) Cfr. I. TAMBURELLO, *I rinvenimenti nella necropoli di Palermo dal 1746 al 1953*, in «Arch Cl» XX, 1968, pp. 302-320; EAD., *Punici e greci a Palermo nell'età arcaica*, in «Kokalos» XII, 1966, pp. 234-239.
- (17) V. TUSA, *L'irradiazione della civiltà greca nella Sicilia occidentale*, in «Kokalos» VIII, 1962, pp. 153-166.
- (18) TUC., VI, 3, 2.
- (19) TUC., VI, 4, 1. Cfr. L. BERNABÒ BREA, *Il crepuscolo del re Hyblon*, in «PP» XXIII, 1968, pp. 161-186.
- (20) Cfr. P. ORLANDINI, *L'espansione di Gela nella Sicilia centro-meridionale*, in «Kokalos» VIII, 1962, pp. 69-119, in part. p. 77 ss.
- (21) Cfr. G. RIZZA, *Siculi e Greci sui colli di Leontinoi*, in «Cronache di Archeologia e di Storia dell'Arte», 1, 1962, pp. 3-27.
- (22) Cfr. G. VALLET, *La colonisation chalcidienne et l'hellenisation de la Sicile orientale*, in «Kokalos» VIII, 1962, pp. 30-51; E. MANNI, *art. cit.*, in «Mél. A. Piganiol», p. 705.
- (23) E. MANNI, *Sémites et Grecs en Sicile jusqu'au V siècle avant J.C.*, in «Bulletin de l'Association Guillaume Budé», mars 1974, p. 73.
- (24) Vedi *Himera-I, campagne di scavo 1963-1965*, *op. cit.*; *Quaderno Imerese-I*, Roma, 1972; *Himera-II, campagne di scavo 1966-1973*, Roma 1976; per le ultime ricerche rimandiamo a N. BONACASA, *Scavi e ricerche dell'Istituto di Archeologia dell'Università di Palermo a Himera e Caltavuturo*, 1972-1975, in «Kokalos» XXII-XXIII, 1976-1977, II, 2, pp. 701-712; ivi bibl. prec.
- (25) Cfr. P. ORSI, *La necropoli di S. Angelo Muxaro (Agrigento) e cosa si dice di nuovo sulla questione sicula*, in «Atti Accad. Scienze Lettere Arti Palermo» XVII, 1932, p. 18 ss.; E. GABRICI, *Polizzello, abitato preistorico presso Mussomeli*, in «Accademia Scienze Lettere Arti Palermo», 1925, p. 3 ss.
- (26) Vedi N. BONACASA, in *Himera-I*, p. 227, p. 233; E. JOLY, in *Himera-I*, p. 278, tav. LXXIV, 1; R.M. BONACASA CARRA, in *Himera-II*, p. 69 ss., nn. 1-11, tav. VII, 3-5; E. JOLY, in *Himera-II*, p. 177 ss., nn. 1-32, tav. XXV, 5-6; E. EPIFANIO, in *Himera-II*, p. 319 ss., nn. 1-18, tav. XLIX, nn. 2-4; A. TULLIO, in *Himera-II*, pp. 433-435, tav. LXX, nn. 14, 15, 17; N. ALLEGRO, in *Himera-II*, p. 529 ss., n. 22.
- (27) Cfr. E. JOLY, in *Himera-II*, pp. 177-180.
- (28) Cfr. L. BERNABÒ BREA, *La Sicilia prima dei Greci*, Milano 1972, p. 178.
- (29) Cfr. I. BOVIO MARCONI, *Il problema des los Elimos a la luce de descubrimientos recientes*, in «Ampurias» XII, 1950, p. 79 ss.; L. BERNABÒ BREA, *Leggenda e archeologia nella protostoria siciliana*, in «Kokalos» X-XI, 1964-1965, p. 7 ss.
- (30) Cfr. L. BERNABÒ BREA, *op. cit.*, p. 181. Sui rinvenimenti della ceramica impressa vedi: I. TAMBURELLO, in «Sicilia Archeologica», 18, 1972, p. 49 ss.
- (31) Cfr. E. DE MIRO, *La fondazione di Agrigento e l'ellenizzazione del territorio fra il Salso e il Platani*, in «Kokalos» VIII, 1962, p. 147 ss.
- (32) Cfr. E. DE MIRO, come sopra.
- (33) Cfr. D. ADAMESTEANU, *Butera: Piano della Fiera, Consi e Fontana Calda*, in «Mon. Ant.» LIV, 1958, col. 532 ss.; col. 572.
- (34) Cfr. D. ADAMESTEANU, *art. cit.*, col. 574.
- (35) Cfr. E. DE MIRO, *art. cit.*, p. 152.
- (36) Cfr. H.P. ISLER, «NSc.» XXIX, 1975, p. 531 ss.
- (37) Cfr. I. TAMBURELLO, *art. cit.*, pp. 31-38.
- (38) Cfr. I. TAMBURELLO, «NSc.» XXIII, 1969, p. 310 ss.
- (39) E. JOLY, in *Himera-I*, p. 278.
- (40) E. EPIFANIO, in *Himera-II*, p. 319.
- (41) Cfr. E. EPIFANIO, in *Himera-II*, p. 320; B.M. BONACASA CARRA, in *Himera-II*, p. 70.
- (42) Cfr. E. JOLY, in *Himera-I*, pp. 260-261.
- (43) E. MANNI, *Imera nella leggenda e nella storia*, in «Atti II Convegno Internazionale Numismatica», Napoli 15-19 aprile 1969, Roma 1971, p. 95; Cfr. G. ALESSIO, *op. cit.*, p. 95; MANNI PIRAINO, *Iscrizioni greche lapidarie del Museo di Palermo*, Palermo 1972, pp. 63-64.
- (44) Vedi O. BELVEDERE, in *Himera-II*, pp. 228-229; E. EPIFANIO, in *Himera-II*, pp. 367 ss.

(45) Sull'inquadramento cronologico della cultura dell'età del rame nella Sicilia occidentale vedansi S.M. CASSANO - A. MANFREDINI, in «Origini IX, 1975, p. 153 ss.; F. QUOJANI, in «Origini IX, 1975, p. 225 ss.

(46) Su questo Cfr. G. SCHMIEDT, in *Himera-I, cit.*, p. 35 ss.; A. TUSA CUTRONI, *Rinvenimenti monetali ad Himera e nel suo territorio*, in «Atti II Convegno internazionale Numismatica», Napoli 15-19 aprile 1969, Roma 1971, pp. 69-83.

(47) Cfr. C.A. DI STEFANO, *L'ignoto centro archeologico di «Mura Pregne» presso Termini Imerese*, in «Kokalos» XVI, 1970, pp. 188-198; R.M. BONACASA CARRA, *Le fortificazioni ad aggere della Sicilia*, in «Kokalos» XX, 1974, p. 110.

(48) Cfr. D. ADAMESTEANU, *Note su alcune vie siceliote di penetrazione*, in «Kokalos» VIII, 1962, pp. 200-201.

(49) A. DE GREGORIO, *Iconografia delle collezioni preistoriche della Sicilia in «Annales de Géologie et de la Paleontologie*, Janvier 1917, tav. VII.

(50) F. D'ANGELO, in «Sicilia Archeologica» 18, 1972, p. 54.

(51) Cfr. B. PACE, *op. cit.*, I, p. 438.

(52) Cfr. P. MARCONI, in «NSc» 1930, pp. 555-567; D. ADAMESTEANU, *Monte Saraceno e il problema della penetrazione rodio-cretese nella Sicilia meridionale*, in «ArchCl» VIII, 2, 1956, p. 139 ss.; E. DE MIRO, *La fondazione di Agrigento...*, p. 150; C.A. DI STEFANO, *Nuove ipotesi sui bronzetti di Castronovo*, in «ArchCl» XVII, 1966, pp. 175-185.

(53) Su questa ipotesi Cfr. G. SCHMIEDT, in *Himera-I*, p. 48.

(54) Cfr. C.A. DI STEFANO, in «Sicilia Archeologica» 38, 1978, pp. 30-36.

(55) Cfr. C.A. DI STEFANO, in «Sicilia Archeologica» 19, 1972, pp. 83-87; N. BONACASA, in «Kokalos» XXII-XXIII, 1976-1977, pp. 701-702; D. PANCUCCHI, in «Sicilia Archeologica» 40, 1979, pp. 48-50.

(56) Cfr. P. MARCONI, in «NSc» IV, 1928, p. 510, nota 2; V. TUSA, in «Kokalos» III, 1957, p. 91.

(57) Vedi E. MILITELLO, *Terravecchia di Cuti*, Palermo 1960; P. ORLANDINI, in «Kokalos» VIII, 1962, pp. 109-111.

(58) Cfr. E. MILITELLO, *op. cit.*, tav. VI d; N. BONACASA, in *Himera-I*, p. 104, tav. XXVIII, 2.

ISSN 0037-4571

L. 4.000